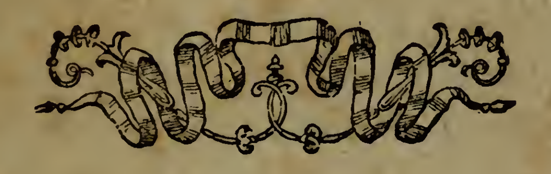


FABLES, CONTES ET ÉPITRES,

Par M. l'Abbé LE MONNIER.

Vous voulez qu'on évite un ſoin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux :
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.

LA FONTAINE.



A PARIS, RUE DAUPHINE,

Chez { CH. ANT. JOMBERT pere, Libraire du Roi.
L. CELLOT, Imprimeur-Libraire.
CL. ANT. JOMBERT fils aîné, Libraire.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



DE LA FABLE.

Qu'est-ce que la fable ? Qu'entend-on par le mot fable ? Queſtion ſimple en apparence, queſtion que doit ſe faire tout homme qui veut lire des fables, & plus encore celui qui en veut compoſer. Je me la fais cependant pour la premiere fois aujourd'hui que je donne au public un recueil de fables. Encore n'y vois-je point de réponſe claire & ſatisfaiſante. Je vais la chercher avec le lecteur. Nous la trouverons enſemble, ou nous verrons enſemble qu'on ne peut la trouver.

Le mot fable eſt vague. Il a trop de ſignifications pour en avoir une bien déterminée. Fixons d'abord les acceptions qu'il n'a point ici ; ce ſera peut-être le moyen de trouver le véritable ſens qu'on doit lui donner.

Fable dérive du verbe *fari*, & ſignifie diſcours. On l'a détourné de ſon étymologie pour lui faire ſignifier menſonge, diſcours faux & controuvé.

La fable, comme mot collectif ſans pluriel, veut dire la théologie païenne ; l'hiſtoire de ces faux dieux du paganiſme qui ont animé la poéſie ancienne qui en paroiſſoit la mere.

La fable ainsi prise a été divisée en fables historiques, philosophiques, allégoriques, morales, mixtes, &c. division & divinités que M. Gebelin vient d'anéantir, en prouvant avec une sagacité étonnante & après un travail effrayant, que toute la mythologie est une allégorie relative à l'agriculture.

Par *fabula*, les Latins entendoient un poëme dramatique.

Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult, & spectata reponi.
Hor. de art. poët.

Fabula seu mœsto ponatur hianda tragœdo.
Perf. sat. V.

Par le mot fable, nous entendons en françois, dans le drame & l'épopée, l'ordre & l'arrangement des événemens que le poëte a combinés avant que de commencer à écrire. Fable dans ce sens est le synonime de plan.

Ce n'est point de la fable prise dans ces divers sens qu'il s'agit ici.

Il est question d'examiner ce que c'est que la fable ou l'apologue, inventée par Esope, Locman, Pilpai, Socrate, Archiloque, ou d'autres. Comment la définira-t-on? Si on dit que la fable est un poëme, dont le but est d'instruire & d'amuser, cette définition conviendra à tous les poëmes en

général, puiſque, ſelon le précepte d'Horace, tous les poëtes doivent ſe propoſer pour but d'inſtruire & d'amuſer.

Aut prodeſſe volunt aut delectare poëtæ,
Aut ſimul & jucunda, & idonea dicere vitæ...
Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis :
Celſi prætereunt auſtera poëmata Rhamnes.
Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.

De art. poët.

Si on dit avec la Motte, que *la fable eſt une inſtruction déguiſée ſous l'allégorie d'une action*, cette définition ne conviendra point aux fables dépourvues d'action, & dans leſquelles tout ſe paſſe en dialogue. Elle ne pourra s'appliquer aux fables qui n'offrent aucun ſens allégorique. Pour conſerver la définition de la Motte, il faudroit retrancher du recueil de La Fontaine, la fable de l'homme & ſon image, celle de Socrate qui ſe bâtit une maiſon, celle de Simonide préſervé par les dieux, &c. parce qu'elles ne renferment aucune allégorie ; il faudroit ſupprimer encore les fables de l'homme entre deux âges, du chat-huant qui coupe les pieds aux ſouris, du rieur & des poiſſons, le teſtament expliqué par Eſope, parce que ces fables ne préſentent aucune inſtruction morale. Mais ce ſeroit faire trop de ſacrifices. Il vaut mieux rejetter la définition de la Motte. Il vaut mieux renoncer à

toute définition de la fable, puiſqu'on ne voit pas qu'on puiſſe en donner une définition appropriée à toutes les fables en général, & à chaque fable en particulièr.

Après avoir ainſi avoué mon incapacité à définir la fable, on s'attend bien que je n'entreprendrai pas d'en donner les regles. Et où les prendrois-je ces regles? Il n'en exiſte point. Il faudroit les créer. Et qui en a le droit? Perſonne: & moi bien moins que tout autre. Boileau (1) n'a pas oſé l'entreprendre.

Lorſqu'Eſope fit ſes fables, il n'avoit point de modele. Il ne pouvoit exiſter de préceptes d'un genre inconnu juſqu'alors. Phedre vint enſuite, & n'imita point ſon devancier, quoiqu'il l'eût promis dans ſon prologue.

Æſopus auctor, quam materiam reperit,
Hanc ego polivi verſibus ſenariis.

Notre fabuliſte françois parut... mais c'eſt en fable qu'il faut parler de lui.

Un homme eut un fils. Une fée préſente à ſa naiſſance dit: cet enfant ſera célebre dans les

(1) On donneroit bien mauvaiſe opinion de Boileau, ſi on diſoit que c'eſt par mépris qu'il n'a point parlé de la fable dans ſon art poétique.

courses de chevaux & par ses voyages. Je lui ferai présent d'une monture quand il sera grand. Dès que l'enfant put se tenir à cheval, le pere l'instruisit dans l'art de l'équitation. Tous les préceptes lui furent cent fois répétés. La fée arrive avec son présent. C'étoit un cheval aîlé. Le jeune homme saute dessus. Le pere lui crie : oublie, mon fils, oublie toutes mes leçons ; saisis les crins, tiens-toi bien & laisse-toi emporter. L'enfant s'appelloit La Fontaine ; Pegase étoit la monture.

La Fontaine, entraîné par son heureux génie, n'a point suivi ses prédécesseurs. Il a pris une route nouvelle & s'est fait créateur de son genre. Il a fait des chef-d'œuvres, mais il n'a point donné de préceptes. La Motte a disserté très-ingénieusement sur le genre de la fable ; mais en même tems il a donné des fables qui font voir que les dissertations & l'esprit ne peuvent remplacer le génie.

La Motte, avec toute l'adresse d'une coquette qui médit d'une femme plus jolie qu'elle, a tâché de déprimer La Fontaine. Tout en vantant la beauté de son génie, les graces de son style, il insinue que La Fontaine n'est point inventeur de ses fables. Il lui reproche d'avoir blessé les convenances, choqué la vraisemblance ; d'avoir mis, d'après

Phedre, la brebis, la geniſſe, la chevre en ſociété avec le lion, &c. &c. d'avoir placé quelquefois la morale au commencement de ſes fables, & dérobé par-là au lecteur ou la ſurpriſe, ou le plaiſir de la deviner. Enfin la Motte dit de fort bonnes raiſons. La Fontaine a tort quand on entend la Motte. Qu'on jette les yeux ſur La Fontaine, on oublie les reproches dictés par la rivalité. On trouve que tout lui ſied, juſqu'à ſon négligé, juſqu'au déſordre de ſa parure; il charme, ſéduit, enchante. La coquette eſt abandonnée avec ſon art, ſes graces étudiées, ſon afféterie & ſa médiſance.

On admire les fables de La Fontaine; on les admirera toujours; rien de plus juſte. Mais un point très-injuſte, c'eſt de comparer ceux qui font des fables à l'incomparable La Fontaine, c'eſt d'exiger qu'ils volent ſur ſes traces, qu'ils prennent un eſſor auſſi élevé que le ſien. On veut qu'un cheval ordinaire ſuive un cheval-oiſeau.

Vous voulez qu'un fabuliſte reſſemble à La Fontaine; mais au moins dites en quoi. Faut-il lui reſſembler par l'ingénuité qui lui eſt propre? Par ces traits naïfs qui forment le caractere de ſon génie comme les traits de ſon viſage conſtituoient ſa phiſionomie? C'eſt me propoſer de modeler mon viſage ſur le ſien. Cette propoſition abſurde le paroîtra davantage encore, ſi l'on fait

attention que La Fontaine eſt un vrai Protée, qu'il prend toutes les formes, qu'il devient tour à tour lion, tigre, renard, oiſeau, poiſſon, & tous les êtres qu'il met en ſcene.

Exigez-vous que j'imite le ſtyle de cet auteur inimitable? Mais La Fontaine a-t-il un ſtyle? Non. Il les a tous. C'eſt toujours le ſujet qui lui donne le ſtyle. Il ſe perſuade ce qu'il veut perſuader; il éprouve les ſentimens qu'il veut inſpirer, & ſon ſtyle en eſt l'expreſſion.

Poſt effert animi motus interprete linguâ.

Lorſque La Fontaine dit:

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en ſa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre;
La peſte, puiſqu'il faut l'appeller par ſon nom,
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron, &c.

Ce ſtyle, qui exprime ſi bien l'horreur qu'éprouvoit le poëte, qui la fait ſi bien paſſer dans l'ame du lecteur, reſſemble-t-il au portrait de la laitiere?

Perrette, ſur ſa tête ayant un pot au lait
Bien poſé ſur un couſſinet,
Prétendoit arriver ſans encombre à la ville.
Légere & court-vêtue elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon ſimple & ſouliers plats.

La Fontaine ſe reſſemble-t-il à lui-même dans la

fable des deux pigeons, & dans celle du torrent & de la riviere ? Quoi de plus doux que ce début?

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre.
L'un d'eux s'ennuyant au logis,
Fut aſſez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

Quelle différence de ſtyle dans ces vers!

Avec grand bruit & grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes:
Tout fuyoit devant lui; l'horreur ſuivoit ſes pas;
Il faiſoit trembler les campagnes.

Et c'eſt-là le peintre qu'on propoſe d'imiter! dont il faut prendre le coloris! Auroit-il pu s'imiter lui-même? Auroit-il jamais pu copier un de ſes tableaux? Non. Au lieu d'une copie il auroit fait un ſecond original.

Avec du génie, une ame grande, élevée & hardie on fera une belle ſcene comme Corneille. Avec du génie, un cœur tendre & ſenſible, une oreille délicate, on marchera ſur les pas de Racine. Avec du génie, du goût & de la patience, on ſe mettra à côté de Boileau; mais La Fontaine...

Et quand on pourroit imiter La Fontaine, le devroit-on? La fable eſt un pays où l'on ne peut s'enrichir que par des découvertes. Et quelles découvertes fera-t-on, ſi la crainte de s'égarer fait ſuivre les chemins battus, ſi l'on s'arrête dès qu'on

n'appercevra plus la trace des devanciers qui n'ont ſuivi la trace de perſonne, & qui ont pris des routes différentes ?

La ſeule regle qu'on puiſſe donc raiſonnablement preſcrire aux fabuliſtes, ainſi qu'à tous les poëtes, c'eſt de n'être point imitateurs, de ſuivre leur caractere, leur goût naturel. Peut-être feront-ils de mauvais originaux. Et bien qu'en arrivera-t-il? On les rejettera. Les rejetteroit-on moins s'ils étoient des copiſtes ſerviles ?

On s'écrie ſouvent en littérature : vous ſortez du genre, ceci n'eſt point du genre. On diſpute fortement ſur le genre avant que d'examiner s'il exiſte un genre.

Le genre dramatique (on le cite parce que c'eſt celui ſur lequel on a le plus diſſerté), le genre dramatique, nous dit-on, veut trois unités. Comme le bon ſens en exige deux, & que l'unité de lieu, quand on peut la conſerver, ajoute à la vraiſemblance, ne diſputons point. Le genre dramatique veut de plus expoſition, nœud & dénouement. Et où a-t-on pris cette regle ? Ce n'eſt certainement pas dans la nature. C'eſt dans les modeles qui ont réuſſi. Mais n'eſt-il qu'un moyen de réuſſir ? Je voudrois bien ſavoir comment l'expoſition pourroit avoir lieu, ſi le drame étoit compoſé de maniere qu'il n'y eût rien d'antérieur à

faire connoître, & que l'action entiere commençât avec la piece, & que l'action ne durât pas plus que la représentation.

Vous entendez du bruit dans la rue. Vous mettez la tête à la fenêtre. Vous voyez deux hommes qui se querellent. La dispute s'échauffe. Arrive une femme toute troublée. A son trouble, à l'intérêt qu'elle prend à l'un des contestans, vous jugez qu'elle est sa femme. Après beaucoup d'incidens (que je supprime, pour ne pas faire ici le plan d'un drame) un des querelleurs poignarde son adversaire. La garde arrive, veut saisir l'assassin. Il se défend. Se voyant prêt d'être arrêté, il se tue. Et vous fermez votre fenêtre.

Si ce spectacle vous a intéressé, touché, attendri, vous avez tort. Ce drame étoit hors du genre. Il n'a point eu les cinq actes & les quatre intervalles prescrits par l'usage; point de *protase*, d'*épitase*, de *catastase*, & de *catastrophe* artistement arrangées; point de scenes savamment filées, l'intérêt mal ménagé, &c.

C'est ainsi qu'on raisonne sur le prétendu genre de la fable. Et comme on n'a point de regles à citer, ainsi que dans le genre dramatique, chacun en fait à sa fantaisie, & finit toujours par alléguer La Fontaine. *Ce sujet*, dit-on, *ne peut être traité en fable. Il est trop grave, trop sérieux*. On

compte les vers des plus longues fables de La Fontaine, & l'on vous dit : n'excedez pas cette mesure. Ainsi des fables courtes.

Un admirateur de La Fontaine (admirateur sur parole, comme on en voit beaucoup) s'en vient me dire : *vous introduisez un cerf qui fait un billet, un loup qui le signe ; c'est blesser toutes les regles du genre, c'est blesser les convenances ; la Fontaine s'en est bien gardé. Ses animaux parlent, mais n'écrivent point.* J'ouvre La Fontaine ; je me justifie par des exemples, & mon critique devient approbateur. J'aurois pu le railler & lui dire : si ce que La Fontaine a fait est bien, seulement parce qu'il l'a fait, ce qu'il a fait n'étoit pas bon à faire lorsqu'il le fit, parce qu'il ne l'avoit pas encore fait : mais je ne raille jamais les gens qui m'approuvent.

Un académicien de... homme fort connu dans sa petite ville par son talent pour les logogryphes & les bouts rimés, prend un air grave, allonge la levre & fronce le sourcil pour me dire : *votre brebis fait une faute de grammaire lorqu'elle dit : & pourquoi faire ouvrir* (page 3, v. 2). Au lieu de répondre sérieusement, *combien*, lui dis-je, *êtes-vous de membres dans votre académie ? — Je suis le dernier reçu, & je fais le centieme. Nous avons tous condamné cette maniere de parler. — Dans ce cas ma brebis pourroit avoir tort. Elle est seule*

contre cent. Mon docteur ſourit autant qu'il peut, me ſalue & me quitte.

Un autre m'indique les endroits où il veut des traits naïfs & gais (comme ſi la gaieté, la naïveté ſe commandoient). Un autre veut que je faſſe des vers ſententieux, de ces vers qu'on retient & qu'on cite. Un autre, que je mette plus d'élégance, de grace & de prétention dans le ſtyle, &c. &c. &c. Je réponds à ces Meſſieurs par une fable, & je leur dis :

Hier j'entre chez une femme qui viſe à l'eſprit. Elle étoit à ſa toilette. Je l'attends dans le ſallon. Ses deux petites filles, l'une âgée de huit ans, l'autre de ſix, jouoient à la madame. Elles avoient mis leurs poupées ſur deux fauteuils. Ces poupées étoient leurs enfans. Chaque maman inſtruiſoit ſa fille, lui reprochoit ſes défauts, & tout cela avec une grace enfantine qui m'amuſoit. La mere entre. Elle me voit rire. Je lui répete tout bas ce que j'ai entendu. Elle rit auſſi, puis fait recommencer la ſcene, & ne manque pas de reprendre les fautes de langage qui échapent aux actrices, de leur dicter ce qui ſeroit plus à propos de dire, & tout eſt gâté. Adieu gaieté, naturel & naïveté. J'avois entendu cauſer deux petites La Fontaine ; & voilà deux graves Houdart qui diſſertent.

Concluons donc qu'il n'exiſte & ne peut exiſ-

ter de regles fixes ſur la contexture ni ſur le ſtyle de la fable. Nous avons un modele. Tant mieux pour les lecteurs ; mais tant pis pour les écrivains. La fable eſt encore aujourd'hui pour nous ce qu'elle étoit avant Eſope, un terrein à défricher.

Cette propoſition paroîtroit abſurde ſi on ne l'expliquoit pas. Expliquons, & ſuivons la comparaiſon. Avant Eſope le pays de la fable étoit une friche immenſe. Eſope en prit une portion. Il prit le meilleur ſol ; (il choiſiſſoit) il le mit en valeur. Cette terre étoit neuve. Bonne récolte. Phedre enſuite laboura les ſillons d'Eſope. Belle moiſſon encore. Enfin La Fontaine s'eſt emparé de leur héritage. Il en a fait un jardin délicieux. Variété de fleurs & de fruits.... Il a clos ce Jardin d'un mur, ſur la porte eſt écrit : *promenez-vous ici, mais ne touchez à rien.* On ne peut donc ſans témérité empiéter ſur le bien de La Fontaine. Mais à côté de ſes poſſeſſions eſt encore un ſol intact, & qui peut devenir fertile à proportion de la culture, & ſelon la graine qu'y ſemera le fabuliſte. Tout l'art qu'on peut lui preſcrire, c'eſt de n'en avoir aucun, d'écouter, de ſuivre & d'imiter la nature, qui fut la maîtreſſe de nos maîtres. Soit que le fabuliſte parle, ſoit qu'il faſſe parler ſes acteurs, il faut obſerver les convenances, conſerver à chacun ſon caractere naturel, s'il eſt dans ſon état naturel, &

le caractere de la paſſion ou du ſentiment qui l'anime, s'il éprouve ou paſſion ou ſentiment.

A l'égard de la morale qui doit réſulter de chaque fable, qu'on la place au commencement ou à la fin, qu'elle ſoit exprimée ou qu'on la laiſſe deviner au lecteur, ſi elle eſt aſſez claire pour être devinée, tout cela eſt indifférent. Qu'elle ſoit une réflexion du poëte, ou qu'elle naiſſe naturellement des diſcours d'un interlocuteur, la différence eſt peu eſſentielle. J'ai cependant préféré ſouvent le dernier parti qui ménage davantage l'amour propre du lecteur. Il n'aime pas que l'écrivain s'érige en pédagogue. Il aime mieux être inſtruit par un animal que par ſon ſemblable.

Mais un point de la plus grande importance, c'eſt que la morale ſoit pure & ſaine; qu'elle inſpire la vertu & les bonnes mœurs. la Fontaine n'a pas toujours été bien attentif à cet égard. Il vaudroit mieux qu'il eût ſuprimé la fable de la chauve-ſouris que de prêcher la duplicité en nous diſant :

> Le ſage dit, ſuivant les gens :
> Vive le roi, vive la ligue.

Ces deux vers ſeroient plus vrais s'il avoit mis *le fourbe*, au lieu de dire *le ſage*.

> Quiconque eſt loup agiſſe en loup,
> C'eſt le plus certain de beaucoup,

paroît

paroît une maxime inutile à prêcher aux loups, puisqu'ils ne s'en départent point; mais mauvaise à débiter aux hommes.

L'auteur du paysan du Danube devoit-il donner ces leçons de flatterie?

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges;
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

La fable des poissons & du berger est ainsi terminée par une apostrophe aux rois:

O vous pasteurs d'humains, & non pas de brebis,
Rois qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout:
Il y faut une autre maniere;
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

Morale odieuse, & qui a dû déplaire à la cour comme à la ville. Par cette raison seule, La Fontaine auroit mieux fait de supprimer la fable entiere que de prêcher la violence. Mais il avoit une autre raison. C'est la contradiction qui se trouve entre cette morale, & celle de Borée & du soleil:

Plus fait douceur que violence.

La Fontaine, s'il y eût fait attention, se seroit apperçu qu'il s'étoit condamné lui-même dans la fable du satyre & du passant, lorsqu'il fait dire au premier ce jeu de mots:

Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.

Lorſque La Fontaine fait dire par l'âne au vieillard :

Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je ſois ?
Sauvez-vous & me laiſſez paître.
Notre ennemi c'eſt notre maître,
Je vous le dis en bon françois.

La Fontaine, dis-je, auroit dû s'appercevoir que cette morale n'étoit propre qu'à faire de mauvais citoyens, & qu'elle devoit déplaire aux François dont on vante, avec raiſon, l'attachement à leurs ſouverains. J'avoue qu'en mon particulier cette morale m'a tellement choqué, que j'ai voulu prouver (autant qu'on peut prouver en fable) qu'il ne falloit jamais changer de maitre, ſur-tout quand on vit ſous un gouvernement ſage & modéré, & ſous un bon prince. Voilà pourquoi j'ai fait la fable des chevres qui ſont trop heureuſes de retourner chez le monarque Guillot, après avoir eſſayé d'un doge & d'un ſultan. Je ne me flatte point que cette fable puiſſe plaire par les agrémens de la narration & du ſtyle ; mais je ſuis bien perſuadé que ſa morale ſera adoptée par tous les cœurs patriotes & françois.

Ce reproche, qu'on oſe faire à La Fontaine, n'attaque nullement ſes talens de poëte. Il ſera

toujours un modele inimitable, & laiſſera bien loin derriere lui tous ceux qui voudront le ſuivre.

Après cet aveu, cet hommage rendu à la vérité, on me demandera pourquoi j'ai la témérité de donner ces fables. Je dois répondre à cette queſtion.

Les premieres fables que j'ai faites étoient pour des enfans & dans des circonſtances particulieres. Elles ont été goûtées comme tous les ouvrages de ſociété lorſqu'ils ſont ſupportables. On m'a encouragé. Dans des inſtans de déſœuvrement, où pour me délaſſer de travaux plus ſérieux, j'ai fait des fables; je n'avois d'autre but que de m'amuſer en les faiſant. Peut-être eſt-ce tant mieux.

Lorſque je prenois ma plume & mon papier, ſi j'euſſe imaginé que je faiſois un livre, ſi je l'euſſe vu de loin livré au public, j'aurois tremblé. Ma muſe, qui n'a peut-être d'autre mérite que de jaſer ſeule avec aſſez d'aiſance, auroit pris un air de contrainte & de gêne ſi elle eût vu des écoutans; & j'aurois plus mal fait en voulant mieux faire. J'ai nagé hardiment, parce que je ne croyois pas l'eau profonde. Si j'euſſe connu le danger, je me ſerois noyé, ou j'aurois gagné la rive ſans oſer m'aventurer davantage.

C'étoit donc pour mon amuſement particulier que j'écrivois d'abord; c'étoit pour me dé-

ſennuyer en route lorſque je voyage ſeul, que j'ajuſtois des rimes au bout de ma proſe. Enſuite j'ai montré mes fables à quelques amis; j'en ai donné quelques-unes dans des journaux. Mes amis & le public les ont vues avec indulgence; leur bonté m'encourage à publier ce recueil. Il n'eſt pas volumineux. Si mes fables ſont jugées mauvaiſes, il y en aura encore trop. Si par haſard elles réuſſiſſoient, je continuerois.

Je ſerai très-content ſi mon ouvrage peut plaire au public, & très-heureux s'il devient utile aux enfans. C'eſt principalement aux enfans que je l'offre, bien perſuadé qu'ils n'y chercheront pas des ſens détournés pour m'en faire un crime, & qu'ils ne prendront pas mes oreilles pour des cornes (1).

Je dois les avertir que ces fables veulent être lues comme de la proſe toute ſimple. Il faut oublier qu'il s'y trouve des rimes. On ne doit point les déclamer, il faut les *cauſer* bonnement.

---

(1) Voyez la fable de La Fontaine, *les oreilles du lievre*, liv. 5, fab. 4.

TABLE

Des pieces contenues dans ce volume.

FABLES.

CONTES.

ÉPITRES.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Pag. 14, *vers* 18, jusqu'au près, *lisez* jusqu'auprès.
P.. 40, *v.* 21, ma faveur encore, *lis.* encor.
P. 58, *v.* 9, comme on peu, *lis.* comme on peut.
P. 84, *v.* 10, tu lui dois? *lis.* tu lui dois...
P. 90, *v.* 10, s'ils t'on, *lis.* s'ils t'ont.
P. 91, *v.* 5, il m'a, *lis.* ils m'ont.
P. 93, *v.* 9, une espace, *lis.* un espace.
P. 112, *v.* 12, chrages, *lis.* charges.
P. 135, *v.* 12, tous seuls, *lis.* tout seuls.
P. 184, *v.* 19, honnête, sage. *lis.* honnête & sage.

FABLES



FABLES.

FABLE PREMIERE.

La Brebis & le Cerf.

PUISQUE vous venez à l'ouvrage
Lorſque les bleds ſont moiſſonnés ;
Pauvres fabuliſtes, glanez,
Glanez, c'eſt-là votre partage.
Encor, gardez-vous bien de crier, *quel dommage !*
Le lecteur répondroit, en vous riant au nez :
« La Fontaine a tout pris ; il eut droit de tout
» prendre,
» Et fut ſage de ſe hâter ;
» Car s'il eût voulu vous attendre,
» Vous auriez bien pu tout gâter.
» Les épis qu'oublia ſa tranchante faucille
» Sont à vous ; le public là-deſſus vous dit, *pillez*
Puiſqu'on nous le permet, pillons.

De Phedre en ſuivant les ſillons
J'y trouve une fable conciſe
Que Meſſire Jean n'a pas priſe.
Muſe, hâtons-nous, prenons-la.
Vatelet, Nivernois pourroient paſſer par-là,
En vers nobles & doux ils l'auroient bientôt miſe;
Y toucher après eux feroit folle entrepriſe.

En voyant agir des fourmis,
Un beau jour certaine brebis
Forma le projet dans ſa tête
D'avoir un magaſin. Bientôt elle eſt en quête;
Elle trotte, va, vient, ramaſſe des épis,
Les entaſſe dans ſon logis,
Puis les bat, les vanne, & les crible;
Crible, van, & fléaux ſont ſes pieds & ſes dents;
Une brebis n'a pas de meilleurs inſtrumens.
Enfin en peu de jours, dans ſon manoir paiſible,
La demoiſelle voit un fort joli monceau
De froment pur, bien net & beau.
« Voilà, dit-elle, ma pâture
» Pour le tems où l'hiver
» De ſes frimats aura couvert
» Les champs, les prés, les bois, & brûlé la verdure.

Vers la fin de l'automne, à ſa porte un vieux cerf

Vient frapper & lui dit : ouvrez, je vous conjure.
La brebis de répondre, & pour quoi faire ouvrir ? —
« Ouvrez, voisine, ouvrez, de faim je vais mourir
» Si l'on ne me donne assistance.
» Prêtez-moi de vos bleds. — Je n'ai que ma pi-
» tance,
» Et l'hiver n'est pas loin. — Au plus tard dans un
» mois
» Je vous rendrai le double, & du gland de mes bois
» Par dessus le marché. — Mais si par aventure
» Vous ne me rendiez rien. — Ah, c'est me faire in-
» jure.
» Mais puisque vous doutez, j'ai pour ma caution
» Le loup, seigneur de ce canton.
» Par le trou de votre serrure
» Regardez mon billet avec sa signature. —
» Bel emprunteur, qui pour garant
» M'offrez un voleur, un brigand,
» De moi rien n'aurez, je vous jure ;
» Vous avez le pied leste & lui la dent trop dure.
» Je ne prête point à des gens
» A qui l'on n'oseroit envoyer les sergens ».



FABLE II.

Le Curé & son Tailleur.

Je ne puis y songer sans rire
A l'histoire de mon curé.
Par plaisir je vais vous la dire:
Vous en rirez aussi, j'en suis bien assuré.

Un jour ce curé me demande
Si je connoîtrois un tailleur
Bien diligent & point voleur.
Je lui vante le mien; il l'accepte & le mande.
L'ami Buée arrive. « Ah, bonjour.— Serviteur. —
» Je voudrois contre la froidure
» Une bonne soutane; il me la faut demain. —
» Vous l'aurez. — Sans manquer? — Sans manquer, je vous jure. —
» Mais demain dès le grand matin. —
» Vous l'aurez. — Prenez donc à l'instant ma
» mesure ».
Tout en toisant le dos, & le ventre, & les bras,
Notre tailleur me fait un signe
Auquel je n'entends rien. Je lui parle tout bas,
Lui dis de s'expliquer. « Vous ne voyez donc pas

» Comme l'épaule gauche avec l'autre s'alligne ;
» Elle eſt de deux pouces au moins
» Plus que ſa ſœur & groſſe & haute. —
» Croyez-vous ? — Aux yeux cela ſaute ;
» Mais attendez-vous que mes ſoins
» Cacheront... — Ah j'entends ; un peu de garniture
» Rectifiera demain l'erreur de la nature. —
» C'eſt vrai. — Bonjour ». Il part, revient le lendemain.
En cachette il me fait tâter avec la main
L'endroit garni. Je ris. Il place ſon ouvrage.
Je ris alors bien davantage
En voyant mon curé, préſident des boſſus.
Ce n'étoit morbleu point une boſſe en ébauche,
C'étoit un beau melon, melon des plus coſſus.
Le diable de tailleur avoit du côté gauche
Ajuſté le couſſin fait pour le côté droit.

C'eſt ainſi qu'un ami, zelé, mais mal-adroit,
En voulant m'excuſer d'une faute légere
Qu'on ne voyoit pas trop, la montre & l'exagere.



FABLE III.

Les Lapins sur les glaçons.

MON Dieu, que les badauts
Me semblent de grands sots!
Pour eux tout est spectacle.
Le moindre charlatan par ses grossiers propos,
Ses tours platement fins & ses mauvais bons mots,
Leur fait crier miracle.

Pendant une débacle
Je passois sur un pont;
Auprès du parapet je vois grossir la foule.
Comme à Paris on fait ce que les autres font,
Pour voir ce qu'on voit-là j'approche & je me coule,
Puis je pousse & je presse. A force de pousser
J'eus une bonne place,
Et je vis à mon aise arriver & passer
De grands morceaux de glace
Que les eaux entraînoient. Toute la populace
En les voyant rioit,
Et puis sans rire se battoit,
(Comme si de se battre agrandissoit l'espace.)
Et puis tous les dictons de place.

« Tiens, commere, le grand glaçon !
» Soutenez-vous, mon beau garçon ;
» Soutenez donc votre jeuneſſe. —
» Si tu prétends qu'il ſe redreſſe,
» Voiſine, de ton poing donne-lui ſans façon
» Un hauſſe-col ſous le menton. —
» Ne t'en aviſe pas, commere,
» Vois-tu qu'il porte une rapiere ? —
» Que cela me fait-il à moi ? —
» Sais-tu qu'il a ſervi le roi ? —
» Pardi, je le vois à ſa mine.
» N'étoit-ce pas dans la marine ?
Et puis les coups de poing de plus belle trottoient
Tandis que les glaçons avec bruit ſe briſoient
Contre l'arche du pont. A la rixe inſolente
Je prenois peu de part,
Et je ſongeois à mon départ,
Lorſque je vis de loin comme une iſle flottante
Qui s'avançoit vers nous. Le glaçon, que je pris
Pour une iſle, portoit quelque choſe de gris
Qui paroiſſoit vivant. De près, ce quelque choſe
Fut cinq pauvres lapins. Chaque badaut ſurpris
De voir-là des lapins, bêtement jaſe & gloſe
Pour tâcher d'ajuſter le fait avec la cauſe.
« Les lapins nagent donc ? — Oh non, dans un
» bateau
» Ils ont paſſé. — Bon, bon, ce ſont des lapins d'eau ;

» J'en ai bien vu des rats ». Encor nouvelle dose
De coups de poing. Pour voir un fait si curieux
On tend le col, on ouvre & la bouche & les yeux;
On ne sourcille pas, on retient son haleine ;
Et c'est avec raison, l'objet en vaut la peine,
Les lapins se battoient. Et leurs pieds & leurs dents
Ne se reposoient guere.
Nos badauts bien contents
Avec plaisir les voyoient faire.
Je n'étois pas de même, & je criai, « pourquoi,
» Pauvres lapins, pourquoi vous battre?
Des cinq j'en entendis très-distinctement quatre
Me répondre avec feu : « je veux donner la loi
» Sur le glaçon, il est à moi,
» J'en suis le souverain, le roi.
Puis en chorus : « toi, le roi, toi?
» A quel titre? — A droit de conquête ».
Je repris : « le royaume à l'instant va périr ;
» Voyez donc la mort qui s'apprête ;
» Du moins mourez en paix puisqu'il vous faut
» mourir.
Le cinquieme réplique : « il sied bien à des hommes
» De nous prêcher la paix. Je sais bien que nous
» sommes,
» En nous battant ainsi, des enragés, des fous :
» Mais hélas, sur ce point l'êtes vous moins que
» nous?

» Vous vous faites la guerre
» Pour un morceau de terre
» Au même inſtant que le trépas
» Va l'ouvrir ſous vos pas ».

Le ſermon auroit pu s'étendre,
Mais crac contre l'arche du pont,
Combattans & prêcheur déjà tout eſt à fond.
Je crois que mes badauts ne purent pas comprendre
Le diſcours, mais du fait ils furent les témoins,
Et ne s'en battirent pas moins.



FABLE IV.

Volant & Mouchar.

VOLANT, chien Danois d'origine,
Et grand fripon de ſon métier,
Chez ſon maître un matin vola dans la cuiſine
Un gros aloyau preſqu'entier.
(La cuiſiniere étoit ſortie)
Volant, dans un coin du jardin,
Va ſe cacher pour faire un excellent feſtin.
A l'odeur de la chair rotie,
Mouchar (c'eſt un jeune épagneul)
Le ſuit, le joint & lui demande
S'il voudroit ne pas dîner ſeul.
Volant, quoique de race affamée & gourmande,
Pour convive accepte Mouchar.
Il lui devoit bien cela, car
Mouchar etant à la mamelle
L'avoit plus d'une fois admis à ſa gamelle.
Tandis que, d'une & d'autre part,
Le couple de mangeurs travaille,
Arrache, déchire & tiraille,
La cuiſiniere Margoton
Rentre, n'apperçoit point ſon aloyau, le cherche,

Devine bientôt ſon fripon,
S'arme d'une aſſez longue perche,
Va dans la baſſe-cour, à l'étable, au jardin,
Y trouve les gourmands, leve la gaule; zeſte
Volant franchit le mur. Mouchar n'eſt pas ſi leſte;
Pan, pan, pan, ſur ſon maroquin:
« Vous en aurez, vilaine bête,
» Vous en aurez pour deux, maudit chien de mâtin.

Après cette diable de fête,
Le pauvre Mouchar, en rampant,
En ſe traînant, en gémiſſant,
Va trouver ſa mere; avec honte,
D'un bout à l'autre lui raconte
Son aventure & ſon malheur.
La ſage & prudente Cybelle
Le gronde encor. « Mon fils, dit-elle,
» Devois-tu prendre part au butin d'un voleur?—
» Mais quand je lui donnois moitié de ma pitance,
» Vous ne m'avez rien dit. — Tu faiſois ton devoir,
» Tu ſoulageois ſon indigence.
» Il n'eſt pas pour donner grand beſoin de prudence,
» Mais il en faut pour recevoir.
» Apprends, mon fils, apprends quelle eſt la diffé-
» rence.
» Donne au premier venu, donne à qui tu voudras;
» Mais choiſis bien les gens de qui tu recevras.

FABLE V.

Le Dîner de famille.

QUE de ſages leçons nous offre la nature !
A Paris, en province, au village, au deſert,
Elle tient dans ſes mains un gros volume ouvert.
Heureux l'homme qui ſait lire cette écriture.
Un pere bien prudent devroit à ſes enfans
Montrer cet alphabet lorſqu'ils ſont en bas âge.
Quand ils ſeroient devenus grands
Ils en feroient un bon uſage.

Avec notre voiſin Cauchois,
Son jeune fils Antoine & Fanchette ſa fille,
Je m'en allai le jour des Rois
Dîner auprès de la Baſtille.
C'eſt un dîner que tous les ans
Donne le vieux Cauchois à toute ſa famille.
On y compte au moins vingt enfans,
Quand on peut les compter ; car tout cela fourmille,
Se démene, trotte & ſautille
A dérouter cent fois les gens.
Ils s'excriment des dents !
C'eſt plaiſir que de les voir faire.

En les regardant, le grand-pere
D'aiſe frotte ſes mains. Avec ſes deſcendans
On diroit qu'il ſe régénere.
Il ſait l'âge & le nom de tous.
Tour à tour il les prend, les flatte, les careſſe.
Les plus jeunes ſur ſes genoux
Sautent pour le baiſer; ſur ſon ſein il les preſſe.
De leurs aînés quand le tour vient,
Avec plus de reſpect ils marquent leur tendreſſe,
Et prennent le ton qui convient.
Dans ſes bras quand il tient Fanchette,
(Celle avec qui je ſuis venu),
Comme elle eſt déjà grandelette,
Long-tems il l'interroge, & d'un air ingénu
Elle répond. Alors le papa de ſourire.
Leur converſation, ſe prolongeant, attire,
Et l'attention, & les yeux
De tous les convives joyeux.
Le bonhomme, voyant ce deſir curieux,
Dit à l'enfant : « va-t-en te remettre à ta place. —
» Ah, papa, permettez qu'encor je vous embraſſe. —
» Embraſſe, puiſque tu le veux;
» Va, je ne demande pas mieux.
» Pour ouïr cette enfant mettez-vous tous à table;
» Écoutez en ſilence un récit agréable
» Qu'elle vient de me faire : il doit intéreſſer.
» Allons, ma fille, allons, il faut recommencer ».

Fanchette est dans cet âge où l'on parle sans honte ;
Elle débute ainsi, sans se faire presser :
« Quand nous passions... — Attends, Jacquot va
» se blesser :
» Ote-lui sa fourchette. A présent conte, conte. —
» Quand nous passions sous l'arcade Saint-Jean,
» J'allois devant
» Avec mon frere ;
» Papa causoit derriere
» Avec Monsieur (en me montrant) ;
» Un jeune garçon déjà grand
» Sortoit de la derniere messe ;
» Ou bien peut-être de confesse ;
» Car aujourd'hui c'est un bon jour.
» Il nous a regardés ; moi j'ai baissé la vue ;
» Mais je me suis bien apperçue
» Qu'il est aussi gentil que le voisin la Tour.
» Je l'ai suivi des yeux tout le long de la rue
» Jusqu'au près de saint Paul. Ses escarpins cirés,
» Et ses bas blancs fort bien tirés,
» Lui donnoient de la peine. Il marchoit sur le
» pouce,
» Et choisissoit les beaux pavés.
» Mais bon, en moins de deux *avés*
» Voilà-t-il pas qu'il s'éclabousse :
» Et puis un gros lourdaut le pousse,
» Lui fait faire un faux pas

» Qui gâte ſes beaux bas.
» Antoine, tu riois, moi je ne riois pas.
» Le jeune homme peſtoit tout bas,
» Je le voyois bien à ſa mine.
» Et puis le voilà qui chemine
» Sans aucune précaution,
» Poſant le pied tout plat, appuyant du talon,
» Faiſant ſauter la crotte
» Sur ſes bas, ſes ſouliers, juſques ſur ſa culotte.
» Il en donnoit même aux paſſans
» Qui n'en paroiſſoient pas contens :
» Mais ils ſe fâchoient moins qu'une vieille dévote
» Dont il a taché la capotte.
» Oh dame, elle a mâché des mots,
» Des oremus & des propos
» Qui ne ſont pas dans ſon gros livre.
» Mon papa, voilà tout. —
» Oui, tout ce que tu ſais, mais tu n'avois qu'à
» ſuivre
» Ce jeune garçon juſqu'au bout,
» Tu l'aurois vu paſſer. . . . . Paix donc, faites
ſilence,
Et m'écoutez, mes chers enfans.

» Vous avez par votre naiſſance
» Tous une paire de bas blancs !
» Las ! il eſt en votre puiſſance

» De la garder propre en tout tems ;
» Mais si par malheur il arrive
» Que vous veniez à la salir,
» Pauvres enfans, pour les blanchir
» Il n'est point de lessive.

» Vos bas blancs, c'est l'honneur
» Que vous tenez de votre pere ;
» Gardez-vous que jamais une tache légere
» Altere sa candeur ;
» Autrement vous feriez tout comme
» Le mal-adroit jeune homme
» Dont vous a parlé votre sœur.



FABLE VI.

L'If & le Pommier d'un cimetiere.

Tu l'as vu, mon ami Jombert,
L'if de Saint-Sauveur-le-Vicomte;
Cet if majeſtueux dont la cime ſurmonte
Le portail de l'égliſe & dans les cieux ſe perd.
Toi qui l'as meſuré, tu peux en rendre compte.
Tandis que tu le meſurois,
Avec un vieux pommier il cauſoit; j'écoutois.
Leurs diſcours valent bien qu'en vers je te les conte.
« Rends hommage à ton ſouverain,
» Devant lui courbe-toi, foible & malheureux nain.
» Sais-tu que je ſuis roi de tout le cimetiere?
» Sais-tu que du ſoleil ſi tu vois la lumiere
» C'eſt un effet de ma bonté?
» Sais-tu que...». Les pommiers ont auſſi leur fierté.
Celui-ci ſe dreſſant comme un fat qu'on va peindre,
Dit au prétendu roi: « dans mon coin écarté
» Ton ombre ne ſauroit atteindre,
» Et porter la mortalité:
» Ainſi de ta malignité

» Je ſais que je n'ai rien à craindre.
» Mais toi, réponds; dis-moi : d'où te vient tant
» d'orgueil ?
» Seroit-ce de regner ſur un vaſte cercueil ?
» De voir autour de toi le ſol dépouillé d'herbe ?
» Seroit-ce de porter des fruits bien venimeux ?
» De donner un aſyle aux hiboux odieux ?
» Ce n'eſt pas-là de quoi tant faire le ſuperbe.
» Autrement un guerrier cruel & deſtructeur
» Qui s'en va ravageant le monde,
» Vaudroit mieux qu'un bon laboureur
» Qui travaille la terre & qui la rend féconde ».



FABLE VII.

Le Gondolier & le Sénateur.

Un gros gondolier de Venise
Voituroit dans sa barque un grave sénateur,
Le saluoit tout bas, & d'une voix soumise
Répondoit, bravo, Monseigneur,
Même quand Monseigneur disoit une sottise.
Après plus d'une course, ils vont dans une église
Entendre le salut. Le souple gondolier
Devant Monseigneur passe vîte,
S'en va l'attendre au bénitier,
Lui présente à genoux humblement l'eau-bénite;
Puis se releve & fait sa priere debout.
On entend le salut, on l'entend jusqu'au bout;
Puis on part, on s'embarque, à l'hôtel on arrive;
Révérences encor, révérences toujours:
« Monseigneur veut-il qu'on le suive?
» Qu'on lui donne le bras pour traverser les
» cours? —
» Prend ton argent & pars. — Le bon seigneur!
» — Écoute:
» Je te trouve poli; mais, garçon, je me doute
» Que tu n'es pas beaucoup dévot.

» Tu me ſaluois juſqu'à terre ;
» Et devant le Dieu du tonnerre
» Tu reſtois tout debout. Sais-tu bien, maître ſot,
» Que je lui dois moi-même obéiſſance, hom-
» mage ?
» Sais-tu qu'un ſénateur de lui n'eſt que l'i-
» mage ? —
» Oui, Seigneur, je pourrois le ſaluer tout bas,
» Mais je ſais que de lui l'on ne ſe moque pas ».



FABLE VIII.

Le Melon & l'Artichaut.

De Flore le volage amant,
Par ſon agréable murmure,
Avoit réveillé la nature ;
Et la nature, en s'éveillant,
Répondoit par un doux ſourire
Aux empreſſemens de Zéphire.
De Phébus les rayons dorés
Sembloient rendre la vie au monde ;
Par ſa chaleur douce & féconde,
Il avoit émaillé les prés.
L'humble & timide violette
Embaumoit déjà les vergers ;
Déjà les amoureux bergers
De leur tendre bergere en paroient la houlette.
Sur des gazons fleuris on voyoit les agneaux
Jouer, ſauter, bondir, courir à la mamelle
De la brebis qui les appelle.
L'hirondelle effleuroit la ſurface des eaux ;
L'abeille, ſur les fleurs qui ne ſont que d'éclore,
Pilloit en bourdonnant les tréſors parfumés
Que de ſes pleurs la tendre Aurore

Dans leur calice avoit formés.
Philomele, par ſon ramage, . . .

Mais pourquoi tant de verbiage ?
Diſons plutôt tout bonnement :
On étoit au commencement
Du mois de mai : l'hiver avoit plié bagage ;
La douce chaleur du printems
Réjouiſſoit bêtes & gens,
Et moi tout comme un autre.
J'étois dans un jardin,
Qu'avec tout le talent du célebre le Nautre,
Un de mes bons amis a planté de ſa main.
Quand j'eus bien admiré les boſquets, le parterre,
Je voulus voir le potager.
Un potager plaît d'ordinaire
Quand on aime à manger.
J'allois rêvant à quelque choſe,
Ou bien
A rien :
Mais, craignant de mentir, je n'oſe
Dire lequel. Un point que j'affirme ſans peur,
C'eſt que je ne m'attendois guere
Que j'allois me trouver témoin auriculaire
D'une querelle ſur l'honneur
Entre deux jeunes plantes.

La vanité, le croiroit-on ?
Les rendoit éloquentes,
Eloquentes à leur façon.
« Tais-toi, s'écrioit le melon,
» Tais-toi, vil artichaut, bourſouflé d'inſolence;
» Je te trouve hardi, viſage de chardon,
» De prétendre avec moi faire comparaiſon :
» Parle pour m'honorer, ou garde le ſilence.
(Il faut, ſelon toute apparence,
Que la querelle eût commencé
Avant mon arrivée). « Hélas ! pauvre inſenſé,
» Juge de ton néant & de mon excellence,
» Par le mépris qu'on a pour toi,
» Et les ſoins aſſidus qu'on prend autour de moi.
» Au moindre petit froid, on réchauffe ma couche;
» Sur mon habit de verre on étend un manteau;
» Si le tems s'adoucit, on ouvre mon berceau.
» Suis-je trop échauffé ? pour me donner la
» douche,
» Aux rayons du ſoleil on fait tiédir mon eau.
» Notre maître commun tendrement me regarde;
» Je ſuis l'objet de ſon amour :
» Tu ſécherois ſur pied, qu'il n'y prendroit pas
» garde;
» Et ſi tu vois encor le jour,
» Tu le dois à ma ſauvegarde.
» Si la ſervante Madelon,

» Qui vient en ſimple cotillon
» Sarcler ici la mauvaiſe herbe,
» Avoit droit d'approcher de mon heureux ſé-
» jour,
» Mon beau voiſin, qui fais aujourd'hui le ſu-
» perbe,
» Demain tu chaufferois le four ».

Enfin l'artichaut eût ſon tour,
Et dit d'un ton plus doux : « Ton excès d'arro-
» gance
» Vient d'un défaut d'expérience;
» Je veux bien te le pardonner:
» Mais pour t'inſtruire un peu tâche de raiſonner.
» Les ſoins qu'on prend pour toi me feroient inu-
» tiles;
» Je ſaurai bien donner un bon fruit ſans cela;
» Tu crois qu'on me néglige & tu juges par-là
» Que le maître me compte au rang des plantes
» viles.
» Pauvre ignorant! ne vois-tu pas?...
» Peut-être que tu donneras
» Un fruit qui ſera bon, peut-être.
» Sur ces peut-être haſardeux,
» Tu vois chaque jour notre maître
» A te cultiver fort ſoigneux;
» Et de-là tu prétends conclure

» Que pour toi ſeul il a des yeux!
» Apprends, fragile créature,
» Le ſort qui nous attend tous deux,
» Et juge ſi tu dois ainſi me faire injure.

» Quand nous aurons donné nos fruits dans leur
» ſaiſon,
» Le tien fût-il exquis, de ta belle maiſon
» Tu ſeras arraché; par deſſus la muraille,
» Dans la rue on te jettera,
» Tandis qu'un bon ſur-tout de paille
» De l'hiver me garantira.
» Ne ſois donc plus ſi fier de la vaine tendreſſe
» D'un maître qui nous traitera,
» Moi comme un bon ami, toi comme une maî-
» treſſe ».



FABLE IX.

Le Rossignol qui ne chante plus.

Un rossignol, par ses chansons,
Pendant le mois de mai charmoit tout un boccage.
Les oiseaux, attentifs à ses doctes leçons,
Tâchoient d'imiter son ramage.
Ils ne l'imitoient pas; mais n'importe, leurs sons,
M'en paroissoient plus doux, m'en plaisoient davantage.

Le mois de juin venu, notre aimable chanteur
Tout à coup garde le silence.
Dans tout le bois grande rumeur,
Et vîte, & vîte en diligence
On dépêche un ambassadeur.
Un jeune pinson eut l'honneur
D'être chef de cette ambassade.
« Qu'as-tu, lui dit-il, camarade?
» D'où te vient ta mauvaise humeur?
» Pourquoi nous punir tous? Dis, serois-tu malade?

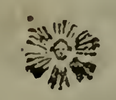
Le rossignol, montrant un nid

Où l'on voit maint & maint petit
Ouvrir un large bec & demander pâture :
« J'ai chanté, lui dit-il, les plaisirs & l'amour
» Quand je n'étois qu'amant : chaque chose a son
» tour.
» A présent je suis pere, & la sage nature,
» Qui m'a donné ces chers enfans,
» Au lieu de mes chansons m'inspire
» Des soins tout aussi doux & bien plus importans.

ENVOI.

*A MADAME C**.*

Tu ne chantes plus, ô Thémire,
Je n'entends plus ces doux accens
Qui portoient un charmant délire
Dans mon ame & dans tous mes sens.
Mais tu me plais bien mieux, tu me semble plus
belle
Lorsque je vois sur ta mamelle
Un enfant qui tette & s'endort,
Que quand tu me chantois les airs de Philidor.



FABLE X.

La Foire de Briquebec.

Le bourg de Briquebec eſt un aſſez gros bourg
Peu diſtant de Vallogne, un peu plus de Cherbourg.
Dans ce bourg, tous les ans à la fête ſainte Anne,
Il ſe tient une foire, où filles & garçons,
Le bouquet au côté, viennent des environs
Se louer pour un an. On y voit ſur ſon âne
Arriver le fermier, les nobles à cheval
Et les curés auſſi. Chacun vient le moins mal
Qu'il peut. Tous ont deſſein de faire bonne emplette,
L'un d'un maître valet, l'autre d'une fillette.
Il s'y rencontre encore, & ce n'eſt pas tant mieux,
Nombre de freluquets faiſant les petits-maîtres
Comme on l'eſt au pays; en frac, en fines guêtres
De coutil blanc; leur canne eſt un bâton noueux.
Boire, mentir, jurer, lorgner toutes les filles,
Baiſer en ricannant celles qui ſont gentilles;
Si l'oncle ou le couſin en ſemblent mécontens,
Les aſſommer : voilà les plus doux paſſe-tems
De ces petits meſſieurs. Avec de telles gens

Un homme un peu ſenſé jamais ne ſe faufile.
Auſſi je leur tournai le dos,
Et je trouvai plus à propos
D'aller me fourer dans la file
Des curés & des bons fermiers.
Ils vont de rang en rang pour chercher leur affaire:
« Combien le bouquet ? — Tant. — Vous me
» paroiſſez chere. —
» Mais auſſi je ſuis forte. — Et que ſavez-vous
» faire ? —
» Je ſais traire une vache, épandre les fumiers,
» Bêcher, faner, gerber, & tout le gros ouvrage
» D'une ferme. — Quel âge ? —
» J'aurai, viennent les Rois,
» Vingt ans, pas davantage.
(D'autres diſoient dix-huit, ou vingt-deux, ou
vingt-trois,
Plus ou moins, c'eſt ſelon). « Êtes-vous fille
» ſage ? —
» Demandez à ma tante. — Elle ? c'eſt un démon ;
» Malheur à tout pauvre garçon
» Qui pour la chiffonner s'approche ;
» Il eſt plus ſûr d'une taloche
» Que d'un baiſer. — C'eſt bon. Voyons les mains.
» — Tenez,
» Voyez, tâtez, examinez ».
On les tâte, on les examine

Avec plus de ſoin que la mine.
Quelques jeunes curés y regardoient pourtant,
Mais très-modeſtement & ſans faire ſemblant
D'y regarder. La main eſt le point important,
C'eſt à celui-là qu'on s'attache.
A part moi je me dis, il faudra que je ſache
La cauſe de ce fait qui me ſemble étonnant.
A l'un des vieux fermiers en riant je demande
Si parmi la race normande
Le mérite eſt au bout des doigts.
A ce diſcours, le villageois,
D'un ton malignement ſournois,
Me répond : « vous venez, comme je puis com-
» prendre,
» Du bon Paris en Badaudois ;
» C'eſt-là qu'on eſt ſavant ! mais je vais vous ap-
» prendre
» Ce qu'à Paris jamais vous ne pourriez ſavoir :

» Quand je viens louer une fille,
» C'eſt afin qu'elle m'aide à bien faire valoir.
» Belle, laide, ou gentille,
» A votre avis, Monſieur, que cela me fait-il ?
» La beauté n'eſt pas un outil
» Néceſſaire dans mon ménage.
» Ce ſont les mains qui font l'ouvrage,
» Auſſi je regarde à la main.

» Quand elle eſt dure & bien calleuſe,
» C'eſt un ſigne certain
» Que celle qui la porte eſt bonne travailleuſe.
» Si jamais vous prenez ou ſervante ou garçon,
» Souvenez-vous de ma leçon. —
» Grand merci, mais jamais je n'aurai domeſtique
» Aucun, je me ſers ſeul. — Tant mieux, c'eſt
» un bonheur.
» Avez-vous des amis ? — Beaucoup, & je m'en
» pique. —
» Et bien, pour les connoître employez ma ru-
» brique. —
» Quoi, leur tâter les mains ? — Oh que non,
» c'eſt le cœur
» Qu'il faut examiner pour ſavoir ſi la pâte
» En eſt bonne. — Fort bien ; mais dites-moi
» comment. —
» Confiez un ſecret, empruntez de l'argent,
» C'eſt par ces endroits qu'on les tâte.



FABLE XI.

Les Cruches.

Gentillatre impudent, te verrai-je toujours
D'insolence & d'orgueil saupoudrant tes discours,
Narguer le roturier, dont l'éclatant mérite
Éclaire tes défauts, & t'offusque, & t'irrite ?
Si tu veux te targuer d'un nom que tes aïeux
Illustrerent jadis, illustre-le comme eux.
Le premier qui transmit la noblesse à ta race
Etoit un roturier, dont la guerriere audace
Franchissant la barriere où l'arrêtoit son sort,
Pour l'état & le roi prit un nouvel essor.
Son sang jusques à toi, par cent routes obscures,
Fut cent fois transvasé sans aucunes souillures :
Je veux bien t'accorder cet incroyable point.
Mais la vertu, l'honneur ne se transvasent point.
Par ses propres vertus, ou par son propre crime,
Chacun en propre acquiert le mépris ou l'estime.
Le fils d'un scélérat peut être vertueux;
D'un beau tronc peut sortir un rameau tortueux.
Par le mérite on voit la roture ennoblie;
Par les forfaits on voit la noblesse avilie.
Disons donc, pour conclure, & nous conclurons
bien,

Nobleſſe eſt une affiche ; or l'affiche n'eſt rien.
Le ſeul mérite eſt tout: Certaine fable neuve,
Si quelqu'un en doutoit, en fourniroit la preuve.

Au tems que les cruches parloient,
(C'étoit, s'il m'en ſouvient, la ſemaine derniere)
Deux cruchons ſe donnoient carriere,
Et de mérite enſemble diſputoient.
L'un, tout fier de ſon étiquette
Où l'on liſoit : *vieux vin d'Aï*,
Diſoit à ſon voiſin : « tu dois être ébahi,
» Enveloppe à vile piquette,
» De te trouver ſi près de moi ;
» Moi la gloire de la Champagne,
» Moi deſtiné pour la bonche du roi.
» Pars, ſans façon retire-toi :
» Au ſavetier, à ſa compagne,
» Va porter tes aigres attraits ;
» Va t'en leur gratter le palais :
» Je rougis de la compagnie ».
Obſervez que ce compagnon
Que l'orgueil ſi fort injurie
Etoit un bon franc Bourguignon
Qu'on ne tenoit point à guignon
De trouver en mainte frérie.
Ce que l'offenſé répondit
N'importe point à notre hiſtoire ;

Mais pour ſon honneur on peut croire
Qu'il ne ſe laiſſa pas inſulter à crédit.

De gourmets raſſemblés une troupe vermeille
Chez le poſſeſſeur des cruchons
Avoit déjà vuidé mainte & mainte bouteille,
Mis à ſec maints larges flacons.
En chorus demandé pour compléter la fête,
Meſſer cruchon d'Aï fut tiré du caveau.
A le bien careſſer chaque buveur s'apprête;
On fait de main en main circuler l'écriteau.
« Des verres, débouchez, & verſez à la ronde;
» Que ce doux nectar nous inonde ».
On boit. Il ſe trouve aigre. « Ah! maudite li-
» queur,
» Tu nous fais ſoulever le cœur,
S'écria l'aſſemblée à commencer par l'hôte.
« Vîte, laquais, vîte qu'on l'ôte;
» Buvez-la, ſi vous le pouvez,
» Et pour réparer cet outrage,
» Allez à la cave, & trouvez
» D'autre vin qui nous dédommage;
» Mais point d'étiquette ſur-tout.
» Bien parlé », répondit un buveur du bas bout.
A l'inſtant, du fond de la cave
Manant bourguignot apporté
Au milieu du triſte conclave

Ramena les plaiſirs, les ris & la gaieté.

Puis fiez-vous à la naiſſance ;
Comptez ſur ce vieux parchemin
Que déploie avec arrogance
Un faquin, ſoit-diſant couſin
Des plus fameux héros de France.
Ta nobleſſe, Marquis, m'inſpire du reſpect :
Mais ſi tes vices déshonorent
Les ancêtres qui te décorent,
Ta nobleſſe, garçon, te rendra plus abject.
Tu porterois la pourpre & la croſſe & la mitre,
Tu ſerois né C.... B... M......
Si la vertu l'honneur ne font ton premier titre,
Par arrêt du public, impartial arbitre,
Tu ſeras baffoué, vilipendé, haï.

Moins mépriſable eſt le vin qu'à Nanterre
Sable un gros Suiſſe au retour de la guerre,
Qu'un vin fameux étiqueté d'*Aï*,
Par qui l'eſpoir des gourmets eſt trahi.



FABLE XII.

Le Lion cruel.

Au bonheur d'un méchant
Ne portons point envie,
Attendons la fin de ſa vie :
Un châtiment tardif eſt le plus effrayant.

Un lion, le fleau de tout ſon voiſinage,
Dans les bois d'alentour exerçoit ſa fureur.
Son goût, plus que la faim, l'animoit au carnage,
A régner ſur des os il mettoit ſon honneur;
Son antre en étoit plein. Tout le long des murailles
En bel ordre on voyoit les ſquelettes, les peaux
Des infortunés animaux
Qu'il avoit égorgés dans cent & cent batailles.
Il ſavoit qu'un guerrier doit tendre les drapeaux
Qu'il a conquis ſur ſes rivaux.

Ces triſtes oſſemens appelloient la vengeance.
Jamais on ne l'appelle en vain;
Elle marche à pas lents, mais elle arrive enfin.
Les peaux ſe deſſéchant perdirent leur ſubſtance,

Les puces y mouroient de faim.
Sur l'animal cruel ces puces ſe jetterent,
Tant & ſi bien le tourmenterent,
Que comme un forcené ſeigneur lion mourut.
A ſa mort on danſa, c'eſt tout ce qu'il en fut.



FABLE XIII.

Le Payſan & ſon Seigneur.

Un de ces nouveaux parvenus
Que l'aveugle fortune a pêchés dans la boue
Pour les mettre en ſpectacle au ſommet de ſa roue,
Et montrer aux paſſans que l'honneur, les vertus
Sont en ce monde-ci des titres ſuperflus ;
Un de ces faquins, dis-je, avoit dans ſa province
Le plus ſuperbe des châteaux
De tous les environs. Là, vivant comme un prince,
Il faiſoit enrager ſes malheureux vaſſaux.
Qu'un enfant le long des ruiſſeaux
Se baignât, c'étoit des truites
Qu'il vouloit prendre, on le battoit.
Le dimanche du lard cuiſoit dans les marmites,
C'étoit du ſanglier, un garde l'emportoit.
Il ne falloit pas qu'une fille
En allant moiſſonner paſſât par la forêt,
Un garde s'y trouvoit tout prêt
A lui confiſquer ſa faucille,
Peut-être encor à faire pis
Quand elle étoit jeune & gentille.

Ces gardes étoient enhardis

Par les principes de leur maître
Qui frondoit hautement toute religion,
Et jusqu'au Dieu qui le fit naître.
A l'entendre c'étoit un être
De pure imagination
Sorti de la tête d'un prêtre.
S'aimer beaucoup, n'aimer que soi,
Est, selon lui, l'unique loi
Que nature nous donne à suivre.
L'amour de la patrie & l'amour des parens,
Tous préjugés de vieilles gens.
Il avoit pris cela dans je ne sais quel livre
Bien dangereux & bien diffus,
Qu'on avoit lu d'abord & qu'on ne lisoit plus.

Quand des chasseurs voisins il rassembloit la troupe,
Il leur débitoit dès la soupe,
Dès la soupe & jusqu'au dessert,
Ces commodes maximes
Qui nous laissent le choix des vertus ou des crimes;
Et tous ces hobereaux qui n'ont jamais ouvert
D'autres livres que ceux du vieux Mathieu Lansberg,
Et le registre gras qu'écrit leur cuisiniere,
Se trouvoient réduits à se taire,
Ou s'ils ouvroient la bouche, ils avoient pour refrain :

Ah, Monſeigneur ! ah le bon vin !

Ce que ces ignorans n'auroient jamais pu faire
Un ſimple payſan le fit.
Auſſi n'étoit-ce pas un manant ordinaire,
Il ne l'étoit que par l'habit.
Lecteur, voici comment on m'a conté l'hiſtoire ;
Sans crainte vous pouvez la croire,
Je la tiens d'un vieillard qui jamais ne mentit.

Un jour que le ſeigneur s'en alloit à la chaſſe
Avec ſes chiens & ſes filets,
Et ſes chevaux, & ſes valets,
Auprès d'un champ d'oignons par aventure il paſſe.
Le poſſeſſeur du champ, les yeux au ciel levés,
Marmotoit à genoux des *paters* des *avés*.
L'athée en habit vert l'apperçoit & lui crie :
« Pourquoi perdre ton tems, maraud, comme
» cèla ?
» Parle, répond, dis-moi, dis-moi, que fais-
» tu là ? —
» Ce que je fais ? parbleu, vous le voyez, je prie
» Le Dieu qui m'a donné les oignons que voilà ;
» Je lui rends rends grace, & lui demande
» Une faveur encore plus grande,
» C'eſt de bien uſer de ſes dons. —
» Baudet digne de paître & ronces & chardons ;

» Exiſte-t-il ce Dieu qu'à crédit on adore ?
» Ne vois-tu pas, ſotte pécore,
» Que ta graine, & la terre, & la pluie, & le chaud
» Ont tout fait, & qu'ils ſont le ſeul Dieu qu'il
» te faut ? —
» Mais la pluie & le chaud, il faut qu'on me les
» donne,
» Sans cela point d'oignons. — Quoi, ce manant
» raiſonne !
» Crois-moi, bonhomme, bêche & ſeme ſans prier ;
» C'eſt tems perdu. Nature eſt le ſeul ouvrier ;
» Sa loi conſtante, aveugle, en ce monde diſpenſe
» A tout ce qui végete & l'ame & l'exiſtence ;
» Mais elle-même ignore & comment, & pourquoi
» Elle eſt aſſujettie à cette ſimple loi.
» Elle agit ſans intelligence. —
» Elle nous donna donc, à vous, ainſi qu'à moi,
» Ce qu'elle n'avoit pas. — Paix donc, Michaut,
» tais-toi.
» En l'air quand on jette une pierre,
» Faut-il invoquer Dieu pour qu'elle tombe à
» terre ?
» Non ; elle tombe par ſon poids.
» C'eſt ainſi qu'en ſemant des feves & des pois
» La graine par ſa force & germe, & leve, &
» pouſſe
» Sa racine, ſa feuille, & ſa fleur, puis la gouſſe. —

» Mais la pierre & la graine ont différentes loix;
» L'une tombe toujours, l'autre germe par fois;
» Pour qu'elle germe, il faut que le ciel la benisse.—
» Ceci m'ennuie; allons, que ce discours finisse,
» Il commence à se faire tard ».
Il regarde à sa montre & part.

La montre qu'il croyoit dans le fond de sa poche
A terre étoit tombée, & le crystal de roche
Qui couvre le cadran au soleil fait miroir.
Le bon Michaut la voit, s'approche,
La prend, & d'appeller veut faire son devoir;
Puis se ravise & dit : « je pourrai bien la rendre
» Demain comme aujourd'hui. Notre indévot sei-
» gneur
» Ne la perdra pas pour attendre.
» Passer un jour sans montre est un petit malheur.
» Et si je savois bien m'y prendre,
» Il se pourroit... Oui, je m'y prendrai bien,
» Je lui dirai... Je ne mâcherai rien...
» Peut-être parviendrai-je à lui faire comprendre »...

Michaut continua cet obscur entretien
Jusques à sa maison. A ses voisins il montre
Sa belle trouvaille, & bientôt
Le bruit se répand que Michaut
Du seigneur a trouvé la montre.

Il vient la réclamer. « Rends-la moi ſur le champ. —
» Quoi ? — Ma montre : tu l'as, tu l'as, on te
» l'a vue :
» Hier je l'avois dans ton champ,
» Et c'eſt là que je l'ai perdue.
» Rends-la moi promptement. Tiens, j'en vois le
» cordon,
» De ton gouſſet il ſort. — Cela ! c'eſt un oignon ;
» Il eſt rond, il eſt jaune ; en voyez-vous la fane ?
» Mon terrein l'a produit. — Ne vois-tu pas, gros
» âne,
» Que cet ouvrage eſt... ? Tiens, regarde en de-
» dans,
» Examine avec quelle adreſſe
» L'ouvrier compaſſa les rouages, les dents ;
» Comment il combina reſſorts & mouvemens. —
» Oui, vous avez raiſon ; j'y vois de la ſageſſe.
» Mais l'ouvrage à ce compte eſt cent fois plus
» parfait
» Que votre ouvrier qui l'a fait.
» Hier vous me diſiez que l'aveugle nature
» Faiſoit tout par des loix qu'elle ne connoît pas ;
» Elle a fait l'ouvrier, l'a fait à l'aventure,
» Et la montre fut faite à l'aide du compas.
» Concluez, Monſeigneur... — Inſolent... — Point
» d'injure,
» Parlons ſans nous fâcher. — Soit. Lis cette écri-
» ture,

» De mon horloger c'eſt le nom. —
» Ces écrits bien ſouvent annoncent l'impoſture.
» Si j'avois de mon champ encor un autre oignon,
» Et qu'il me fût permis, Seigneur, de vous inſ-
» truire,
» Du Dieu qui l'a formé je vous y ferois lire
» Le reſpectable nom diſtinctement écrit. —
» Mais l'oignon de ton champ marqua-t-il jamais
» l'heure? —
» Il fait bien plus, il me nourrit,
» C'eſt une qualité, ſelon moi, bien meilleure. —
» Butor. — Tenez, Seigneur, je n'ai guere d'eſ-
» prit;
» Je le ſais ſans qu'on me le diſe.
» Vous en avez beaucoup, je n'en diſconviens
» pas;
» Mais votre bel eſprit eſt une marchandiſe
» Dont je ne fais pas trop de cas.
» Votre eſprit vous apprend qu'on ne vit qu'ici
» bas;
» J'aime à croire qu'ailleurs je pourrai vivre en-
» core,
» J'aime à penſer que le trépas
» D'un jour pur & ſans nuit ſera pour moi l'au-
» rore;
» Je crois un Dieu, je l'aime, & l'invoque, & l'a-
» dore;

» Il eſt dans mes chagrins mon ſeul conſolateur.
» Agiſſez de maniere à n'en avoir pas peur,
» Vous l'aimerez comme je l'aime,
» Et vous verrez que le bonheur
» Viendra s'établir en vous même.

» Cette montre eſt à vous : tenez, reprenez-la;
» Prenez & connoiſſez par-là
» Que je n'adopte point votre abſurde ſyſtême ».



FABLE XIV.

Le Tigre & le Renard.

« TE voilà de retour, ami renard, dis-moi,
» As-tu bien accompli les ordres de ton roi?
» As-tu bien écouté ce que dans mon empire
» Chacun de mes ſujets peut dire?
» Puis-je être aſſuré de leur foi?
» Quels ſont les ſentimens que ma perſonne inſ-
» pire,
» Parle, eſt-ce de l'amour, ſeroit-ce de l'effroi? —
» Inſpirer de l'effroi! de l'effroi! vous! Non, Sire,
» On vous chérit, on vous admire;
» Vos bienfaits, vos vertus ont gagné tous les
» cœurs;
» On vous nomme des rois le plus grand, le plus
» juſte.
» Voyez, dit-on, voyez comme ce tigre auguſte
» Sur nous aime à verſer chaque jour ſes faveurs.
» Dans ſon cœur la juſtice éclaire
» La bienfaiſance & la bonté:
» A ſon tour la bonté modere
» L'exacte & rigide équité.
» Et puis avec tranſport: comblez nos vœux, ô
» Parque,

» Et prolongez ſa trame aux dépens de nos jours.
» Je ne finirois pas s'il falloit, grand monarque,
» Vous répéter ici tous les tendres diſcours,
» Diſcours, non pas d'un ſeul, mais de la multi-
» tude,
» Diſcours des animaux par troupes raſſemblés....
» — Et ceux de qui les fils ſous ma griffe étranglés...?
» — Ceux-là (je l'oubliois) chantent leur gratitude
» Et connoiſſent le prix de cet inſigne honneur.
» Pour nous, diſent-ils, quel bonheur
» D'avoir fourni de la pâture... —
» Ton rapport, cher ami, ne ſent point l'impoſ-
» ture,
» Il me contente. J'aime à voir
» Que mes ſujets font leur devoir :
» J'approuve que la voix publique
» En toute liberté ſur mon compte s'explique.
» Mais tous ces animaux qui cauſent deux à deux,
» Leur diſcours eſt-il auſſi tendre? —
» Sans doute, roi puiſſant, qu'ils font pour vous
» des vœux;
» Mais ils ſont ſi reſpectueux,
» Ils ſe parlent ſi bas, qu'on ne peut les entendre ».



FABLE XV.

La Lune & le Soleil.

La lune & le ſoleil eurent querelle un jour.
La changeante femelle eſt friande de gloire;
Phébus, à ſon avis, s'en faiſoit trop accroire.
« S'il éclaire le monde, eh, n'ai-je pas mon tour,
» Auſſi bien que Monſieur je remplis ma carriere:
» Auſſi bien! Mais vraiment, je la remplis bien
» mieux.
» Qui jamais ſe plaignit de ma douce lumiere?
» Au lieu qu'on ſe dérobe à l'ardeur de ſes feux.
» Au bonheur des humains il déclare la guerre,
» Il brûle les moiſſons, il forme le tonnere.
» Monſieur ſe leve tôt, Monſieur ſe couche tard.
» De l'empire des cieux Monſieur prend pour ſa
» part
» Près des deux tiers; encore
» Faut-il diſputer l'autre à ſa blafarde aurore.
» De foibles oiſillons célebrent ſon retour;
» De plus rares oiſeaux embelliſſent ma cour.
» A ſa ſuite il conduit le travail & la peine;
» J'invite au doux repos la pauvre gent humaine ».

Le ſoleil eſt bon prince, il ne répondit rien;
Mais

Mais tout bas il difoit : « je te punitai bien ;
» J'abattrai ton orgueil, infolente bavarde ».
Il fe couche. La lune éclaire l'horifon,
Dans le criftal des eaux fe mire, fe regarde ;
A l'entendre, Phébus n'eft qu'un mince tifon.

Le tifon fe cacha derriere l'hémifphere.
La belle au teint d'argent, en moins d'un tour de
main,
Se voit couvrir le front d'un mafque d'Arlequin.
Elle pleure : des pleurs ne tirent point d'affaire.
Ses fidelles fujets, les lugubres hiboux
Répondent à fes cris par de longs houx, houx,
houx.
On la vilipende, on la hue ;
Chaque poliffon dans la rue
De l'infulter fait fon devoir.
« Elle a trouvé le pot au noir !
» Va te cacher qu'on ne te voie,
» Belle enfeigne de chaudronnier.
» Ho, la femme du charbonnier,
» Combien le vendez-vous la voie » ?

La Dame enrage bien & beau.
Elle veut arracher le mafque ;
Le mafque lui tient à la peau.
Elle galope comme un Bafque

Pour ſe plonger dans l'océan.
« Quand vous vous laveriez un an ;
» Vous ne feriez que de l'eau claire.
» Vous n'avez qu'une choſe à faire :
» Demandez pardon au ſoleil :
» La grandeur aiſément pardonne ».
La lune, quoique femme, agréa ce conſeil,
Le ſuivit. Apollon lui dit : « allez, ma bonne ;
» Je vous rends ma faveur. D'un éclat emprunté
» Prenez à l'avenir un peu moins de fierté.
» Songez qu'il faut que la lanterne
» Reſpecte le flambeau qui lui donne l'éclat ;
» Comme un chanoine ſubalterne
» Reſpecte ſon digne prélat ;
» Sans quoi le fallot devient terne ;
» Et le preſtolet un pied-plat.



FABLE XVI.

Parole de M. Fiquet.

Dans ſon pays monſieur Fiquet
Eſt un aſſez bon gentilhomme
Que pour ſa douceur on renomme.
Un de ſes vieux amis l'an paſſé lui diſoit :
« Vos valets ne vous craignent guere ».
Monſieur Fiquet, d'un ton tout à fait débonnaire,
Répondit : « & moi donc, eſt-ce que je les crains » ?
J'ai vu blâmer cette réponſe
Par des gens qui ſe croyoient fins.
On eſt peu réfléchi quand ainſi l'on prononce.

Pour moi, ſi j'avois des enfans,
Si du plus puiſſant des ſultans
Je poſſédois le vaſte empire,
De mes enfans, de mes ſujets,
Je voudrois pouvoir dire
Ce que monſieur Fiquet diſoit de ſes valets.



FABLE XVII.

Les deux Chiens & la Bergere.

Pour garder leurs moutons, pour garder leurs
états,
Contre la race louve, & la gent conquérante,
Les bergers ont des chiens, les rois ont des ſoldats.
Des ſoldats & des chiens l'eſpece eſt différente;
Nulle diſpute à cet égard;
Mais ſi l'on demandoit laquelle eſt la meilleure,
C'eſt une queſtion à part
Qu'on ne réſoudroit pas d'une heure.
Il faudroit ſupputer combien parmi les chiens
Il ſe trouve de ces vauriens
Qui ne vivent que de maraude,
De vol, de rapine & de fraude;
Qui pillent en pays ami
Sans conſcience ni demi;
Combien le peuple chien a produit de ces traîtres
Qui s'entendent avec les loups
Pour livrer à leurs dents moutons, bergers &
maîtres.
Mais, ſoit pour les chiens ou pour nous,
Ne faiſons point un pareil compte;

A l'une des deux parts il feroit trop de honte.
D'ailleurs un tel calcul à mon but n'iroit point.
Comparer chiens à chiens eſt ſimplement le point
Que dans ces vers je me propoſe.
Comparer ſoldats à ſoldats
Seroit la même choſe ;
Mais ne le faiſons pas ;
Ils ont du fer au bout des bras.

Pour gouverner ſon peuple & repouſſer la guerre,
Exercer la police & maintenir les loix,
Une des reines de la terre
De deux miniſtres fit le choix.
Cette reine s'appelle Annette la bergere ;
Ses deux miniſtres ſont Caſcaret & Ruſtaut.
« Vous montez, dira-t-on, vos acteurs un peu haut ».
Je puis le faire en vers, il ne m'en coûte guere.
Et puis, eſt-il bien ſûr que ce ſoit les monter ?
Un roi n'eſt point fâché qu'on veuille le compter
Au nombre des bergers. Il n'eſt point de miniſtre
Qui m'acueille d'un air ſiniſtre,
Si j'ai dit que du chien il montre les vertus.
Si les rois ſont bergers... Mais ne diſputons plus ;
Vous vous obſtineriez & j'y perdrois ma peine.
Soit miniſtres ou chiens, bergere ou ſouveraine,
Annette à ſon ſervice avoit, comme j'ai dit,
Caſcaret & Ruſtaut. Le premier plein d'eſprit,

Sachant faire la révérence,
Rapporter la houlette & danſer en cadence
Au ſon du chalumeau,
Pour la reine & le roi paſſer dans un cerceau;
Faire le mort, monter la garde
Appuyé ſur ſa hallebarde.
Quand ſes tours ſont finis, à l'entour du troupeau
Caſcaret va faire ſa ronde.
Qu'il ſe diſperſe ou non, Caſcaret jappe & gronde,
Puis revient haletant, eſſoufflé, tout en eau,
Lecher la main de ſa maîtreſſe,
Afin d'obtenir d'elle ou bonbon ou careſſe.
Le bonbon de Nannette eſt un petit morceau
Du pain bis qu'elle a dans ſa poche. —
Pour un chien de berger faut-il de la brioche? —
Et mais pourquoi donc pas? Il la mérite bien.
N'eſt-il pas cent fois plus utile,
Plus intelligent, plus habile
Qu'un vilain petit chien
Qui jappe ſans ceſſe à la ville,
Se creve de biſcuit, dort & n'eſt bon à rien?

— Nous oublions Ruſtaut. — Non, j'y ſonge au contraire:
Mais je vois que j'aurois dû faire
Son portrait tout d'abord;
Celui de ſon confrere

Va lui faire grand tort.
Premierement Ruſtaut n'a point le don de plaire.
« — Quel eſt donc ſon talent » ? — Le talent de Ruſtaut
Eſt de faire ſa charge,
Sans jamais ſe donner plus de mal qu'il ne faut.
Auprès des bleds, en long, en large,
Il vient, il va, pour empêcher
Les brebis d'y toucher.
Quand on eſt dans les prés ou bien ſur la bruiere,
Pourvu que le troupeau ne s'éparpille pas,
Ruſtaut ſe tranquiliſe & ménage ſes pas,
Il ſe repoſe & dort auprès de la bergere;
De tems en tems il jette un coup d'œil de côté,
Puis reprend ſa tranquillité
Quand tout va bien. Un jour que le long d'un boccage
Les brebis pâturoient, on entend tout à coup
Un petit bruit dans le feuillage.
La frayeur du troupeau ſemble annoncer un loup.
Auſſi c'en étoit un, & du plus haut parage.
La bergere s'écrie : « allons, hardi, courage,
» Sus, Caſcaret, au loup; ſus, Ruſtaut, le voilà ».
Caſcaret prit la fuite, & Ruſtaut l'étrangla.

Il eſt des Caſcarets de toutes les eſpeces,
De tous rangs & de tous états,

Au barreau, dans l'égliſe & parmi les ſoldats.
Caſcaret eſt celui qui vous fait cent promeſſes,
Qui pour vous accoller alonge de grands bras,
Et vous étouffe de careſſes.
Et puis, quand le moment d'obliger eſt venu,
A peine il ſe ſouvient de vous avoir connu.
Des fidelles Ruſtauts l'eſpece eſt bien plus rare:
La nature paroît en devenir avare.
Quiconque par haſard en peut rencontrer un,
N'a qu'à bien ſe vanter d'un bonheur peu commun.
Auſſi de ce bonheur hautement je me vante.
Il eſt pour m'obliger une ame bienfaiſante
Qui . . . .
. . . . (1)

---

(1) J'avois nommé ici mon bienfaiteur. Il ma forçé de ſupprimer ce foible hommage.



FABLE XVIII.

La Vigne & ſon Seigneur (1).

TROP d'honneur eſt un poids difficile à porter.
Ce poids aujourd'hui nous accable.
Votre bonté, votre air affable
En vain ſemblent nous exhorter
A rendre ſans crainte le compte
De nos fruits, de notre labeur;
Nous craignons bien que cet honneur
Ne tourne enfin à notre honte.
La fable d'une vigne & de ſon bon ſeigneur
Nous raſſure bien moins qu'elle ne nous fait peur.
Voici comment on la raconte.
On m'en a tant bercé, que je la ſais par cœur.

Un Seigneur opulent, opulent quoique noble,
Poſſédoit d'un vignoble
Un bel arpent qui ne rapportoit rien.
On payoit pourtant bien

---

(2) Cette fable fut faite & récitée pour l'ouverture d'un exercice public que faiſoient des enfans en préſence de leurs ſupérieurs.

Les façons, la culture,
Et tous les menus ſoins que d'avance nature
Exige pour le prix de ſes moindres faveurs.
Ce qui ne coûtoit rien, c'étoit les vandangeurs.
La cuve, le preſſoir, les cercles, la futaille
Avec ma vigne étoient tous meubles ſuperflus.
Quand elle produiſoit quelques grains de verjus
C'étoit une rare trouvaille.
Le maître ſe laſſa, comme on peu bien penſer,
De ne rien recueillir & beaucoup dépenſer.
Par un beau jour d'automne il viſita la vigne
Qui de ſes tendres ſoins ſe montroit ſi peu digne.
Force feuillage, & point de fruit
Sont les ſeuls biens qu'elle déploie.
Monſeigneur ſe fâcha, tempêta, fit grand bruit.
« Croyez-vous qu'on me paie en pareille mon-
» noie,
» Ma belle vigne vierge ? O que non, non par-
» bleu;
» Puiſque vous ne pouvez me rendre
» Du vin, vous ferez de la cendre,
» Nous vous dégélerons au feu ».

La pauvrette ne peut répondre;
Elle voit bien qu'on va la tondre
Et la convertir en tiſon.
Mais comme le ſilence eſt mauvaiſe raiſon,

Vaille que vaille, elle s'excuſe.
En abrégé voici ſa très-humble oraiſon.

« Monſeigneur, je ſens que j'abuſe
» Depuis long-tems de vos bontés;
» De ma ſtérilité vous me voyez confuſe.
» Pour cette fois encor faites grace, & comptez
» Que je remplirai votre attente:
» De mes fruits & de leur ſaveur,
» Votre grandeur ſera contente ».

Le maître pardonna, c'étoit un bon ſeigneur.
La vigne ne fut point normande,
A tenir ſa parole elle mit ſon honneur.
Dès l'automne ſuivante, au lieu de réprimande,
Grands complimens au bois tortu
Sous le poids des fruits abattu.
D'un vin délicieux la récolte fut ample.
On en fit... combien donc? Je ne puis le compter.
Il ſuffit que ma vigne eſt d'un fort bon exemple:
Nous tâcherons de l'imiter.



FABLE XIX.

Les Payſans & les Couleuvres.

APPAISER la malignité
Me paroît la choſe impoſſible;
Vertus, honneur & probité
Rendent ſon couroux plus terrible.
Puiſqu'il ne peut être évité,
Je veux lui tendre le côté
Par où je ſuis le moins ſenſible.

Dans mon pays, les villageois
Sont de fins & ruſés narquois:
Ils aiment la chair de couleuvre,
Et s'en font d'excellens repas.
(Qu'ils la mangent tous ſeuls & ne m'en gardent pas.)
Or, voici pour les prendre, au juſte leur manœuvre.
Ils s'en vont avec des bâtons
Frappant légerement tout le long des buiſſons.
Au bruit la couleuvre s'éveille,
Lorſque couleuvre y a; de ſiffler fait merveille.
Le malin ruſtre qui l'entend

L'agace, l'irrite & lui tend
Un morceau d'étoffe de laine
Qu'exprès il porte dans ſa main.
La couleuvre le mord, y jette ſon venin.
Alors ſans danger & ſans peine
Mon homme lui coupe le cou.

Je ſerois bien peu philoſophe,
Je me croirois un maître fou,
Si, portant dans ma poche un long morceau d'étoffe,
Je me laiſſois mordre la peau
Par ce ſerpent à grand chapeau
Qui chaque jour ſur ma conduite
Veut imprimer ſa dent maudite.
Animal venimeux, rampant, fourbe & pervers,
Tiens, mords, mords donc, voilà mes vers.



FABLE XX.

Le Huron se mêlant de juger d'Architecture.

Les Hurons dans la Huronnie
Sont logés comme des lapins.
Tous les efforts de leur génie
Se bornent à creuser des réduits souterreins;
Dont le sol fait le toît, le plancher, la muraille.
Encore est-ce pour eux une belle trouvaille
D'avoir imaginé de se terrer ainsi.
Ah, si ces idiots se transportoient ici;
S'ils voyoient le Louvre & Versaille;
Choisy, Marly, Maisons & l'hôtel de Bourbon,
Croix-Fontaine & son pavillon,
Nos églises, nos quais, nos salles de spectacle,
En leur patois huron ils s'écrieroient, miracle!
Miracle, dites-vous? C'est les connoître mal.
Vous ne savez donc pas: un sot jamais n'admire
Que soi, que ses pareils; le reste il le déchire
A tort comme à travers, tout lui devient égal
Pourvu qu'il fronde. Mais, sans chercher à médire
De tous les sots en général,
L'histoire d'un Huron vous prouvera mon dire.
J'étois l'été dernier dans la ville d'Honfleur.

C'eſt-là que je vais en vacance.
J'admirois ſur le port l'art & l'intelligence
Des ouvriers guidés par un ingénieur.
Je les entendois dire à l'élément terrible :
« Je veux qu'ici tu ſois toujours calme & paiſible :
» Va plus loin exercer ta bizarre fureur ».
La mer, ſoumiſe, obéiſſante,
Croyoit encor du Créateur
Ouïr la voix toute puiſſante.
Sur cela je rêvois, car je rêve par fois ;
Quand je vis arriver une barque légere
Qui venoit, me dit-on, du pays Huronnois
Ou de ſes environs. Bientôt on ſaute à terre.
Et moi d'examiner la contenance & l'air
Des nouveaux débarqués. L'un d'eux, ruſtique & fier,
Attire mes regards, & m'attache, & me pique.
C'étoit un gros Huron du fond de l'Amérique.
Je l'ignorois alors, mais je l'ai ſçu depuis.
De lui je m'approche & le ſuis.
Pour le ſuivre il falloit n'avoir pas trop la goutte.
Il parloit un françois
Mal conſtruit & mauvais,
Tel qu'il l'avoit appris des mouſſes dans la route.
Devant une belle maiſon
Qu'on bâtit près du port notre Huron s'arrête.
Il la regarde & dit, en ſecouant la tête,

« Ouvrier ſot, point de raiſon,
» Ouvrier grand onagre, ouvrier groſſe bête.
» Bête, lui dis-je, en quoi ?
» En quoi ? me répond-il, bête, onagre auſſi toi.
» Trop de portes, vois : la froidure
» Là-dedans hommes gelera ;
» Par le haut trop grande ouverture,
» Tems de neige il y neigera.
» Le Huron beaucoup mieux conſtruire ».
Par pitié je voulus l'inſtruire.
« Ces fenêtres, lui dis-je, un chaſſis les clorra ;
» L'ouverture d'enhaut, un toît la couvrira.
» Dans la maiſon voiſine il ne pleut ni ne gele :
» Et bien quand on la fit elle étoit comme celle
» Qu'à préſent vous blâmez ſi fort.
» Dites-donc avec moi l'ouvrier n'a pas tort ».
Les Hurons ſont têtus. J'eus pour toute réponſe :
« Bête onagre ouvrier, de bon ſens pas une once ;
» Toi bête, onagre auſſi ».
Tel fut, en me quittant, ſon galant grand-merci.

Si quelqu'un refuſoit de croire
Cette très véritable hiſtoire,
Qu'il liſe les écrits d'un certain antigot
Qui critique en Huron l'égliſe de Soufflot.

FABLE XXI.

Le Fermier & son Cheval.

Un fermier avoit un cheval
Qu'il nourrissoit tant bien que mal :
Mais en revanche il doubloit son ouvrage.
Au marché sous le bât, sous la selle en voyage,
A la charrue, au bois, au moulin, au pressoir,
Cadet portoit, tiroit du matin jusqu'au soir.
Il faisoit maigre chere, il avoit de la peine
Plus que son sou le long de la semaine,
Depuis l'aurore du lundi
Jusqu'à la nuit du samedi. —
« Mais au moins le dimanche en repos dans l'her-
» bage : . . » —
Oui-dà. . . chaque dimanche un saint pélerinage
Vous fait trotter Cadet. Trotter? Oh non, j'ai tort,
Il ne va que le pas. C'est encore assez fort,
Quand on a sur le dos une grosse fermiere,
Son fils Pierrot en croupe, & puis, dans deux pa-
niers,
Deux pouparts qu'on n'a pas sevrés ces jours der-
niers,
Mais de trois & quatre ans. Le mari vient der-
riere. —

„ A pied ? — Trouvez-lui place. — Eh mais, sur
la criniere „. —
Paix ; ne badinez point, railleur, n'en dites rien :
Je connois le manant, il y monteroit bien,
Tant il a de pitié du pauvre rossinante.
De monsieur saint Hubert, en cheminant, il chante
Le cantique d'un ton rudement enroué.
« Hu, dia, Cadet, va donc : est-ce qu'on t'a cloué
„ Sur le pavé „ ? Clic, clac, on le fouette, on le
pique.
« Mon cœur, Jannot est lourd, il emporte An-
„ gélique. —
„ Je le vois „. Un gros grès vous remet au niveau
Les paniers inégaux. Cadet d'un poids nouveau
Sent encore augmenter son trop pesant fardeau.
« Nous n'arriverons pas, j'entends sonner la
„ messe „.
On *sacade* la bride, on le claque, on le presse.
Tant fut chargé Cadet, Cadet fut tant rossé,
Que Cadet débarda dans un bourbeux fossé
Où Lucifer n'auroit pas voulu boire,
Fermiere, enfans, paniers, bât, cheval, jusqu'au
grès.
D'aucuns ont prétendu qu'il le fit tout exprès
Pour finir de ses maux la déplorable histoire ;
Mais chrétiennement on ne doit pas le croire.
Rarement un cheval se livre au désespoir ;

Il ſupporte, & fait bien, la vie & la miſere.

Quand on eut retiré les enfans & la mere;
Crottés, boueux, il falloit voir!
On voulut ſe mettre en devoir
De retirer la pauvre bête
Qui ne montroit plus que la tête.
On fait de vains efforts; il enfonce toujours.
Avant que le bourbier lui bouchât la parole,
Il fait entendre ce diſcours
A ſon maître qui ſe déſole:

« Adieu, mes malheurs vont finir.
» Soyez moins dur à l'avenir;
» Ne chargez plus outre meſure
» Cheval que vous voudrez qui dure.
» Ce conſeil ne doit point vous fâcher contre moi;
» Ce que je vous dis-là, je le dirois... — *Tais-toi.*



FABLE XXII.

Le Tiſſerand & ſon Fils.

JACQUES le tiſſerand logeoit avec ſon pere;
Tous deux ils travailloient & vivoient doucement.
Le bonhomme étoit vieux; il devint impotent,
Hors d'etat de pouvoir rien faire.
Son fils le traîne à l'hôpital.
Quand un fils a deux bras, un métier, de l'ouvrage,
A nature peut-il faire un pareil outrage?
Auſſi tous les voiſins trouverent cela mal.

Soit honte, ou ſoit pitié, les jours de bonne-chere,
Les jours qu'on fait la ſoupe au lard,
Jacques a ſoin de faire
Pour le pauvre vieillard
Une petite part.
Par ſon fils Colin il l'envoie,
Et l'enfant s'acquite avec joie
De la commiſſion. Le bon papa mourut:
Le pleura qui voulut.

Jacques alors dit à ſa femme :
« Voilà mon pere mort, Dieu veuille avoir ſon
» ame.
» Il faut vendre le pot d'étain
» Dans quoi nous mettions ſa pitance.
» C'eſt toi qui l'as ſerré, va le chercher, Colin. —
» Le vendre, mon papa ! voyez la belle avance !
» Et quand vous ſerez vieux & que je ſerai grand
» Il me faudra bien cher en acheter un autre. —
» Et pourquoi faire un autre ? — Afin que mon
» enfant
» Vous porte à l'hôpital.... — Serois-tu ſi mé-
» chant !
» Ton pere à l'hôpital ? — Vous y mîtes le vôtre ».



FABLE XXIII.

Les deux Noyers.

DEUX noyers, ſéparés par le mur d'un enclos,
Etoient aſſez voiſins pour deviſer enſemble.
Auſſi deviſoient-ils; & c'étoit, ce me ſemble,
Bien fait à ces noyers. Quand on vit en repos,
Qu'on eſt d'un état ſédentaire,
Auroit-on rien de mieux à faire
Que d'uſer en menus propos
Le tems qui nous uſe en ſilence?
Ces noyers jaſoient donc. On juge bien, je penſe,
Qu'ils ne s'enrouoient pas à parler des impôts,
De guerre ni de paix, de loix ni de finance.
Des noyers ne ſont pas ſi ſots
Que nos politiques de France.

Quand ils eurent cauſé long-tems
Des chênes, des tilleuls, des ormes & des hêtres;
Du froid, du chaud, du ſec, de la pluie & des vents,
Ils en vinrent enfin à parler de leurs maîtres;
Et ce qui doit ſurprendre, ils en diſoient du bien;
Au moins chacun des deux vantoit beaucoup le ſien.

Cet *au moins*-ci n'eſt pas mal ſurprenant encore,
Car il eſt rare qu'on adore
Les gens dont on dépend. Le noyer du ſeigneur
(C'eſt celui que le mur enferme)
Diſoit à ſon voiſin, le noyer de la ferme:
« Pauvre ami, je te plains & te plains de bon
» cœur.
» Ah, ſi ton maître avoit ombre de conſcience,
» Il n'en uſeroit pas avec tant de rigueur.
» Entre le mien & lui, vois quelle différence. —
» Ami, de ta pitié je te ſuis obligé;
» Mais pourquoi donc me plaindre? Ai-je l'air
» affligé?
» (C'eſt le voiſin qui parle.) Ai-je mauvais viſage?
» Ai-je moins que toi de feuillage,
» Ou de fruits? — Bon Dieu, non. T'en voilà tout
» chargé.
» Tu peux bien te vanter d'en porter comme
» quatre;
» C'eſt en quoi je te plains. — Et par quelle rai-
» ſon? —
» Par la raiſon, voiſin, que tes fruits te font battre.
» Chaque noix te rapporte un grand coup de bâ-
» ton. —
» Tant mieux pour moi. — Tant mieux! Tant
» mieux me paroît bon.
» Et quand maître & valets, avec leurs grandes
» gaules,

» T'en ont bien donné ſur le dos ;
» Sur les bras & ſur les épaules ;
» Tous ces petits marmots
» Qui te jettent cent pierres,
» Pour abattre deux noix, qui ſont tes deux dernieres,
» Qu'en dis-tu, mon voiſin? eſt-ce encore tant mieux? —
» Oui ; c'eſt tant mieux pour moi, tant mieux auſſi pour eux. —
» Parbleu, tu me la bailles belle!
» Je ſouhaite qu'un jour ils te caſſent le cou,
» Et ce ſera tant mieux. Mais dis-moi, pauvre fou,
» Quand pour cueillir mes noix on apporte une échelle,
» Que peur de me bleſſer on y va doucement,
» Et que le valet qui les cueille
» Eſt bien grondé s'il faut qu'il m'arrache une feuille,
» Eſt-ce tant pis pour moi? — Oui tant pis, sûrement. —
» Et lorſque ce bambin que le village appelle
» Tout bas, maigre avorton, & tout haut, Monſeigneur,
» S'en vient avec ſon précepteur
» Pour manger de mes noix, on les cerne, on les pele ;

» Un laquais humblement les offre chapeau bas ;
» Pour les prendre, l'enfant alonge un peu le bras,
» Et fait la révérence au ruſtre en ſoutanelle :
» Voilà toute ſa peine. Eſt-ce tant pis pour lui ? —
» Oui c'eſt tant pis encore. — Oh, ma foi, d'au-
» jourd'hui,
» Nous ne finirions pas cette ſotte querelle.
» Tes *tant pis*, tes *tant mieux* m'échauffent la
» cervelle :
» Cherche qui te réponde. — A quoi bon te fâcher ?
» Ecoute-moi ; je vais tâcher
» De m'expliquer. — Eh bien, j'écoute ;
» Parle. — Nous ſommes tous les deux
» Déjà bien âgés & bien vieux. —
» Oui. — Tu n'as pas vieilli ſans réfléchir, ſans
» doute. —
» Oh non, je t'en réponds ; ſans la réflexion,
» Tout arbre ne ſeroit qu'une ſouche, une bûche. —
» Tu n'as donc pas manqué de faire attention
» Combien ton maître eſt foible. — A tout pas il
» trébuche. —
» Son pere étoit de même ainſi que ſon aïeul.
» Le fils, & ſes enfans, s'il en peut faire un ſeul,
» En tiendront. — Tu le crois ? — Oh, oui, je
» t'en aſſure.
» A ton avis, ſont-ils de toute autre nature
» Que les fermiers & leurs enfans ?

» Tu vois comme ceux-ci ſont robuſtes & grands.
» As-tu vu que jamais goutte, paralyſie,
» Maux d'eſtomac, vapeurs, ſcorbut, hydropiſie
» En faſſent avant quarante ans
» De vrais ſquelettes chancelans?
» Tu vois que les fermiers élevent
» Preſque tous les enfans qu'ils ont :
» De quatre que tes maîtres font,
» Il en eſt au moins trois qui crevent. —
» Ce que tu me dis-là, comme toi je le vois;
» Mais la cauſe, voiſin, pourrois-tu me la dire? —
» C'eſt la même cauſe, je crois,
» Qui fait que tu n'as pas abondance de noix.

» Rien ne ſert d'être fiers; tout arbres que nous
» ſommes
» Nous avons le malheur de reſſembler aux
» hommes.
» La peine, le travail qu'eux & toi nommez maux,
» Sont pour eux & pour nous les biens les plus
» utiles.

» — Mais quand on briſe tes rameaux... —
» J'y viendrai... Ces bourgeois renfermés dans les
» villes,
» Ces nobles calfeutrés dans le fond des châteaux,
» Sont autant d'arbuſtes débiles

» Qu'on tient bien chaudement en ſerre tout
» l'hiver,
» Qu'au printems le vent tue, ou qui vivent ſté-
» riles.
» Ces ruſtres travaillans ſans relâche au grand air,
» Ce ſont des arbres pleins, & de ſeve, & de force,
» Qui réſiſtent aux vents ſans craindre aucune
» entorſe. —
» Les *tant pis*, les *tant mieux*, tu les as laiſſez-là?
» Voiſin, c'étoit pourtant cela
» Qu'il falloit m'expliquer. — C'eſt où j'en ſuis.
» Les branches
» Qu'on me briſe feroient longues, droites &
» franches,
» Et me dépenſeroient en bois
» La ſeve deſtinée à produire des noix.
» Juge ſi c'eſt tant mieux. Quand à cette mar-
» maille
» Qui, pour me bien ſervir, s'agite, ſe travaille,
» Elle en devient plus forte. Eh bien, eſt-ce tant
» pis?
» Au lieu que ton ſeigneur & ſon nigaud de fils,
» Avec toi font tout le contraire.
» Ils te laiſſent pouſſer comme il plait à la terre.
» Et paſſent tout le jour dans leurs fauteuils aſſis,
» Conçois-tu maintenant?... — Oh, très-bien,
» mon cher frere.

» Grace à toi, je le vois, & l'homme, & le noyer
» Raiſonnent aſſez mal ſur les biens de ce monde.
» L'un ni l'autre ne peut aſſez fructifier
» Si l'adverſité ne l'émonde ».

Ce couple de noyers me parut fort bavard ;
Je leur fis mes adieux, voyant qu'il étoit tard.
Ils en auroient dit davantage ;
Mais j'en ſavois aſſez ſi je veux être ſage.



FABLE XXIV.

Le Statuaire & ſon ami.

CERTAIN mal-adroit ſtatuaire
(Car il en eſt, tous ne ſont pas
Couſtou, Pigal, Bouchardon, Phidias)
Avoit fait un dieu du tonnerre
Si court, ſi court dans ſes proportions,
Qu'on l'auroit pris pour le dieu des Lapons.
Un ſage ami lui fit remarquer ſa bévue.
L'imbécille, croyant corriger ce défaut,
Vous percha la ſtatue
Sur un ſocle bien haut.

« Tu croyois la grandir; la voilà plus petite,
» Dit l'ami. Tu fais comme un roi
» Qui, voulant illuſtrer un faquin ſans mérite,
» Lui donneroit un haut emploi ».



FABLE XXV.

Les Chevres.

Un jour des chevres se lasserent
D'obéir au berger Guillot,
Et toutes ensemble jurerent
De le quitter. « Voyez, disoient-elles, ce sot!
» Comme les dindons de sa ferme
» Il prétendroit nous gouverner.
» Quand nous voulons courir, alors il nous en-
» ferme.
» Dans la plaine il va nous mener
» Quand nous aimerions mieux grimper sur une
» roche.
» Nous le nourrissons, sans reproche;
» Il mange notre lait, & nos petits par fois;
» Et croit bien nous payer lorsque sur notre échine
» Il fait pleuvoir des coups de sa longue houssine.
» Fuyons, dérobons-nous à ses injustes loix;
» Fuyons, & nous sauvons dans le fin fond des
» bois ».
La porte de l'étable étoit lors entr'ouverte,
Et les chevres le savoient bien:
Le complot sans cela n'aboutissoit à rien.

De cette occaſion, par le haſard offerte,
On ſe hâte de profiter.
On défile, on défile, on ſe met à trotter,
A trotter, à courir juſqu'à perte d'haleine.
On arrive à la fin dans une aride plaine
Qui ſe trouve entre deux forêts,
Forêts d'une étendue immenſe.
Les arbres bien touffus y promettent du frais;
L'herbe & les arbriſſeaux y ſont en abondance.
A laquelle des deux donner la préférence?
Sur ce point important l'âne de Buridan
Auroit balancé plus d'un an,
Et feroit mort de faim par excès de prudence.
Les chevres firent mieux; & voulant éviter
Les diſputes & les querelles
Qui naîtroient pour le choix, réſolurent entr'elles
D'interroger, de conſulter
Quelqu'hôte des forêts; & de s'en rapporter
A ſon avis. Voilà tout à propos deux lievres
Qui ſortent de ces bois pour prendre leurs ébats.
(Les lievres, comme on ſait, ſont alliés des chevres)
On appelle, on fait ſigne; ils viennent à grands pas.
Après les complimens, vîte on les interroge.
« Les hommes viennent-ils ſouvent dans vos
» forêts? —

» Jamais : ils n'oseroient. — Quoi, jamais ? —
» Non, jamais. —
» C'est bon. Qui donc y regne ? — A droite c'est
» un doge
» Surnommé Titus deux. — Est-il bouc ? — Oh
» que non,
» C'est bel & bien un grand lion. —
» Lion ! tant pis. — Pourquoi ? — Sans doute sa
» pâture
» Est la chair & le sang de ses propres sujets ? —
» Fi donc, il est au lait pour toute nourriture,
» Et ne mangeroit pas en dix ans deux poulets. —
» Tant mieux. A gauche ? — A gauche ? un grand
» lion encore.
» Celui-là ne badine pas.
» Sultan Attila cent par jour fait trois repas ;
» A chaque repas il dévore
» Agneaux, chevreaux, moutons les plus beaux,
» les plus gras ;
» Loups, tigres, léopards y passent tout de même
» Autant qu'il en rencontre. A le voir les gruger
» Et s'en lecher les doigts, sans peine on peut juger
» Que c'est-là le ragoût qu'il aime
» De préférence. Adieu ». Les lievres sont bien
loin.
Mes chevres n'avoient pas besoin
D'en savoir beaucoup davantage

Pour

Pour prendre leur parti, pour ſe déterminer.
N'importe; on veut encor peſer, examiner.
(On eſt par fois bien ſot à force d'être ſage)
On peſe, on examine, & puis on ſe partage.
Onze à droite, onze à gauche (elles ſont vingt-
deux)
Entrent dans les forêts. En faiſant les adieux,
On jure, on ſe promet qu'au bout de la ſemaine
On reviendra ſans faute au milieu de la plaine;
Que réciproquement, ſans fraude, on ſe dira
Des deux rois tout ce qu'on ſaura.

Quoiqu'inſtruites à notre école,
Les chevres furent de parole;
Au jour préfix, à l'endroit dit
Des deux côtés on ſe rendit.

Quand, pour tenir conſeil, les dames ſont rangées,
Trois manquent d'un côté. On demande pour-
quoi.
En pleurant on répond : « las! elles ſont man-
» gées. —
» Comment! c'eſt donc là ce bon roi,
» Ce cher Titus ſecond qui ne mange perſonne?
» O maudits lievres impoſteurs! —
» Ne les accuſez point, mes ſœurs,
» Le prince vit de lait, mais ſa cour eſt gloutonne.

» Il a, pour conſeillers,
» Ours, tigres, léopards, pantheres, loups-cerviers;
» Gens de gros appétit, de conſcience mince.
» Ces bons ſeigneurs prouvent au prince,
» Et le prince les croit avec ſimplicité,
» Que, pour faire chérir ſa douce autorité,
» Maintenir le bon ordre & la tranquillité,
» Il faut avec la dent régir chaque province.
» Mais vous, avec votre Attila,
» Dites, par quel miracle êtes-vous encor là,
» Sans qu'il vous en manque une ſeule? —
» Nous allons, cheres ſœurs, vous expliquer
» cela.
» De ce prince l'auguſte gueule
» Avale trois ſujets par jour.
» Dans un an, c'eſt beaucoup qui paſſent par ce
» gouffre;
» Mais comme le ſultan ne ſouffre,
» Dans ſes états ni dans ſa cour,
» Aucun avaleur en ſous-ordre;
» Comme il a détruit juſqu'aux gens
» Qui ſans faire grand mal en jouant pourroient
» mordre,
» Vous voyez qu'il faudra peut-être bien du tems
» Avant que notre tour arrive
» Et que nous paſſions par ſes dents.
» Mais nous y paſſerons. Il faut qu'un prince vive;

„ C'eſt aux ſujets à le nourrir. —
„ Ne peut-il ſubſiſter ſans les faire périr ?
„ Le bon Guillot vivoit. . . . Que maudite ſoit
„ l'heure
„ Où nous l'avons quitté !
„ La plus courte folie eſt toujours la meilleure.
„ Retournons implorer ſa douceur, ſa bonté.
„ Guillot nous recevra, Guillot eſt bon monarque.
„ Tout à ſon aiſe il nous traira ;
„ Mais au moins nous vivrons tout le tems que
„ voudra
„ Nous accorder la Parque ».

Les chevres cette fois eurent grande raiſon.
Entre Conſtantinople, ou Paris, ou Veniſe ;
Si l'option m'étoit permiſe,
Aſſez près du pont-neuf j'aurois une maiſon.



FABLE XXVI.

Le Roſſignol & la Fauvete.

« On ne ſauroit dormir au bruit que tu nous
» fais,
Diſoit au roſſignol une jeune fauvette;
» Chante le long du jour, mais la nuit ſois en
» paix:
» Tu vas dans ce boccage attirer la chouette;
» Tais-toi, donc. — Du ſoleil je chante les bien-
» faits;
» Puis-je trop les chanter? Je lui dois cet ombrage
» Où je paſſe des jours heureux.
» Si des noirs aquilons je mépriſe la rage;
» Ne le dois-je pas à ſes feux?
» Je lui dois... — Tu lui dois? On diroit à t'en-
» tendre
» Que dans ſon char brillant il n'a lui que pour
» toi.
» Ne lui dois-je pas auſſi, moi?
» N'ai-je pas auſſi le cœur tendre?
» J'attendrai cependant, pour chanter ſes faveurs,
» Qu'il vienne m'en combler encore.
» Demain quand ſa brillante aurore

„ De nos gazons flétris ranimera les fleurs ;
» Tu m'entendras alors rendre un ſincere hom-
» mage ;
» Tu verras... — Je le vois, l'intérêt ſeul t'en-
» gage ;
» C'eſt lui qui dicte tes chanſons.
» De l'aſtre bienfaiſant tu chéris la préſence ;
» S'il ne luit plus, ton cœur ſe condamne au ſi-
» lence.
» Pour moi je conſacre mes ſons
» A chanter la reconnoiſſance ».

ENVOI A MON BIENFAITEUR.

Comme le roſſignol je ſuis au fond des bois ;
J'y trouve, grace à vous, un ſort doux & paiſible.
Pour acquitter mon cœur tendre & ſenſible,
Ah, Monſeigneur ! ah, que n'ai-je ſa voix !



FABLE XXVII.

Gros Colas

GROS Colas, valet de charrue,
Alloit à la veillée assez souvent le soir.
Le lieu de la veillée étoit loin du manoir
Où Colas habitoit. Tout le long de la rue
Qui va de l'église au moulin
Il lui falloit passer. Cette rue étoit creuse,
Bien ombragée & bien bourbeuse.
Colas entroit crotté. D'un petit air malin,
Les filles le railloient, & cette raillerie
Fâchoit en secret Gros Colas.
Un beau jour le garçon tant rêve & s'industrie
Qu'il invente un moyen. Il prend deux échalas,
Des plus gros, des plus longs, chauffe une dent de herse,
L'empoigne, en se brûlant par-ci par-là les doigts,
L'appuie autant qu'il peut sur ses morceaux de bois,
Y revient si souvent qu'à la fin il les perce.

Les deux bâtons percés tout n'est pas fait encor;
(Mon Dieu, qu'on a de mal quand on veut plaire aux filles!)

Il faut dans les deux trous ajuſter deux chevilles;
Il les faut de cormier, c'eſt le bois le plus fort;
Il eſt dur à couper; mais de bonnes grimaces
Des mains ont ſecondé l'effort :
Tout eſt fini : Colas a deux belles échaſſes.
Il les eſſaie, & va tout doucement d'abord;
Puis s'habitue & marche avec un peu d'aiſance,
Puis acquiert la facilité
Que peut donner l'expérience.
Je ne dis rien de ſa gaieté,
On la devine bien ſans doute.
Le ſoir tarde à venir; il vient enfin; Colas,
Le géant Colas eſt en route.
Colas ne gâte plus ſes ſouliers ni ſes bas,
Encore bien moins ſa culotte,
Elle eſt à trois pieds de la crotte.

Le plus dangereux pas eſt toujours le dernier.
Net & propre comme un denier,
Avec ſon habit du dimanche,
Le galant arrivoit; une maudite branche
Donne le croc-en-jambe à l'un des échalas;
Colas chancelle, il eſt à bas.
Il ne ſe caſſa point la tête;
Il tomboit d'aſſez haut pourtant,
Mais la boue obéit, ſe prête,
Et le reçoit fort mollement.

Colas fit du bruit en tombant.
Au bruit la ruſtique aſſemblée
S'empreſſe de ſortir, accourt toute troublée,
Puis ſe raſſure & rit, fait un chorus d'éclats
Qui ne conſole point Colas.

Un des beaux eſprits du village,
Sur la chûte de ce garçon,
Fit une aſſez longue chanſon
Qu'on chanta dans le voiſinage.
Je ne la ſais pas, c'eſt dommage,
Je voudrois la tranſcrire ici;
J'en ſais un couplet. Le voici.

Suivons le conſeil ſalutaire
Que Colas, en gros caractere,
Sur la vaze vient de tracer.
Marchez, nous dit-il, terre à terre.
Quiconque voudra s'exhauſſer,
S'il porte un viſage de verre,
Court grand riſque de le caſſer.



FABLE XXVIII.

L'Alouette & la Taupe.

Dans une piece de ſain-foin
Une alouette, avec grand ſoin,
Couvoit ſes petits œufs près de la taupiniere
Où commere la taupe avoit ſa rabouillere.
Tout en couvant, en allaitant,
Ces voiſines jaſoient, jabottoient tant & tant.
(Les nourrices & les couveuſes
Sont, Dieu merci, grandes cauſeuſes.)
« Ma voiſine, diſoit l'oiſeau,
» Hélas, ſi tu ſavois que le ſoleil eſt beau!
» Il va paroître, il va déchirer le nuage
» Qui l'a caché pendant la nuit.
» J'apperçois déjà ſon viſage;
» A grands pas l'obſcurité fuit.
» Sur moi, ſur la nature entiere
» Il va verſer les flots de ſa vive lumiere.
(Ce *moi* mis tout d'abord me paroît aſſez bon.
Une chétive beſtion
Dans l'univers entier ſe nommer la premiere!)
» Si ce n'étoit mon nid, dans la plane des airs
» J'irois joindre ma voix à ces charmans concerts

» Que mon époux y fait entendre :
» Comme lui j'irois rendre
» Hommage au dieu du jour.
» Tu ne l'as jamais vu ! ma chere, quel dom-
» mage !
» Pour lui marquer ton tendre amour
» Tu saurois trouver un langage.
» Tu dois bien te plaindre des dieux ;
» Ils t'ont tout refusé, les yeux, la voix, les aîles.
» Les dieux, reprit la taupe, ont tout fait pour le
» mieux,
» Au moins on me l'a dit. S'ils t'on donné des
» yeux,
» Ces yeux te font par fois des douleurs bien
» cruelles.
» Quand ta mere les eut perdus,
» Elle ne s'en consola plus.
» Ta voix & ton joli ramage
» Sont cause que l'homme t'encage.
» Les aîles t'élevent en l'air
» Au-devant de l'autour à la griffe de fer.
» Ne te vante donc plus d'un frivole avantage;
» Crois-moi, le ciel aux animaux
» Dispense également, & les biens, & les maux.
» Si je suis condamnée à ramper sous la terre,
» J'y suis à l'abri de la guerre
» Que te déclarent les saisons.

» Les dieux avoient bien leurs raiſons
» Quand ils m'ont refuſé la vue ;
» L'œil eſt ſi délicat ! Et dans mon élément
» Cet organe pour moi ſeroit un vrai tourment.
» Pour m'en dédommager, de mains il m'a pour-
» vue.
» J'ai l'odorat, l'ouie, & de fort bonnes dents.
L'alouette reprit : « c'eſt ſe moquer des gens... —
» Me moquer ? oh que non ; mais laiſſons ce col-
» loque ;
» Au lieu de diſputer, rapportons-nous au tems ;
» Il t'apprendra ſi je me moque.
» Pour le préſent cauſons de la pluie & des vents ».
On termine ainſi la querelle,
Et puis on ſe remet à jaſer de plus belle
Sur des ſujets moins importans.
Le tems fuit pendant qu'on babille.
Déjà les taupinaux ſont devenus plus forts ;
Les fils de l'alouette, après bien des efforts,
Sont échappez de la coquille.
Des deux côtés tout va fort bien.
L'une & l'autre maiſon proſpere,
Graces aux ſoins de chaque mere.
Chaque mere auſſi n'omet rien
De ce que la nature ordonne.
Parmi les humains on raiſonne,
On ajoute, on retranche à ſes ſages leçons,

Et tant pis pour les nourriſſons.

L'été diſparoît, & l'automne
Arrive lentement, ſa faucille à la main.
Il coupe, abat, tranche, moiſſonne
Tout ce qu'il trouve en ſon chemin.
Son ſouffle ternit la verdure,
Et fait des arbriſſeaux tomber la chevelure.
Il porte, plié ſous ſon bras,
Un manteau jaune qui renferme
Les brouillards, les glaçons, la neige & les fri-
mats :
Le ſoir il le ſecoue, & la terre plus ferme
Ne prend plus au matin l'empreinte de nos pas.
Aux animaux alors chaque villageois dreſſe
Piéges & lacs de toute eſpece.
Au lever du ſoleil, l'un d'eux chargés de rets
Vient dans ſon champ & là déploie
Deux immenſes rezeaux. Son fils ſaute de joie
En les voyant, & croit déjà dans ſes filets
Voir tomber l'innocente proie.
Aux quatre bouts, quatre bâtons
Durcis au feu, polis & ronds,
Tiennent dans leur largeur les toiles bien tendues.
Quatre cordes, point trop menues,
Sur la longueur en font autant.
Ces cordes, à des pieux fortement attachées...

Mais il feroit trop long de vous dire comment
Ces toiles fur la terre à diftances couchées
Sont par un léger mouvement
L'une de l'autre rapprochées.
Imaginez-vous deux volets
Dont vous tirez de loin les deux cordons en-
femble :
L'un fur l'autre à l'inftant, & fe ferme, & s'af-
femble :
Et bien voilà l'effet que font nos deux filets.

Ces filets féparés, entr'eux ont une efpace ;
Comme on peut bien le concevoir.
C'eft-là que mon villageois place
Ce qu'il appelle fon miroir.
Quel miroir ! vingt tronçons de glace
Ajuftés, encaftrés, colés de place en place
Sur la convexité d'un fort petit fabot.
(Je dis fabot pour faire entendre ma penfée,
Lecteur pardonnez-moi ce mot.)
Une broche de fer dans la terre enfoncée
Au beau miroir fert de pivot.
Sur le pivot il tourne & vire,
Un fimple fil le fait mouvoir.

Tout ceci préparé, le manant fe retire
Dans un trou fait d'avance ; on ne fauroit le voir.

Les cordons des filets sont dans sa main calleuse
Prête à bien faire son devoir
Si-tôt qu'une alouette un peu trop curieuse...
L'enfant qui veut avoir
Le plaisir d'être utile,
D'un doigt tire le fil, & le miroir mobile
Du soleil, en tournant, éparpille les feux.
L'alouette avec sa famille
Planoit alors au haut des cieux.
Pendant qu'elle vole & sautille,
Elle voit dans les champs quelque chose qui brille
D'un éclat vif & lumineux;
Et déjà de la nue
La voilà descendue;
Elle rase la terre & fait cent & cent tours,
En s'approchant toujours
Du perfide objet qui l'attire.
La voici tout auprès.
Vîte le rustre tire
Les cordons de ses rets,
Et l'alouette est prise.
La taupe l'entend soupirer,
Accourt effrayée & surprise:
« Qu'as-tu, lui dit-elle, à pleurer? —
» Hélas, que je suis malheureuse!
» Du soleil l'image trompeuse
» A fasciné mes yeux, j'ai volé vers la mort. —

„ Voiſine, je plains bien ton ſort.
„ Le ſoleil, tes yeux & tes ailes
„ Te ſembloient des choſes ſi belles;
„ Et c'eſt ce qui te perd ». Le ciel nous fait des dons
Plus ou moins précieux; mais c'eſt par leur uſage
Qu'ils deviennent mauvais ou bons.
Ce qui perd l'imprudent ſeroit utile au ſage.

ENVOI A MONSIEUR ET MADAME DE...

Ma taupe n'en ſavoit pas long,
Si c'eſt-là toute la morale
Qu'elle a pu tirer de ce fond.
Je la trouve un peu courte & par trop générale;
Dans un plus grand détail elle pouvoit entrer,
Et ſur le vrai bonheur un peu nous éclairer;
Elle ne l'a pas fait; je le ferai pour elle.

Mere, je vous vois deſirer
Une fille charmante & belle:
Mais ſavez-vous que la beauté
Eſt le préſent le plus funeſte
Que puiſſe à votre vanité
Accorder le couroux céleſte?
Voyez la belle Eglé; près d'elle cent flatteurs
Sont occupés à la ſéduire.

Quand elle a rejetté leurs discours imposteurs,
Croyez-vous qu'ils aillent le dire?
Et ces femmes qu'on voit l'embrasser, lui sourire,
Vont-elles sur ses pas toujours semant des fleurs,
Sans jamais chercher à lui nuire ?
Taisons-nous sur ce point. Tout bon pere desire,
Pour son fils qui n'est qu'un enfant,
Esprit sublime & transcendant.
Pauvre sot! quelle est ta manie ?
Ignores-tu que le génie
Est un cheval fougueux & vif,
Ardent, impétueux, rétif,
Que jamais à son gré l'écuyer ne manie?
Il ne sent point le mords, il résiste à la main;
A travers mille & mille épines
Il fait rapidement un immense chemin;
Il franchit les rochers, les torrens, les ravines,
Pour entraîner son homme on ne sait pas trop où,
Et finit bien souvent par lui rompre le cou.
Effrayé du péril, à la grosse opulence
Tu vas pour ton enfant restreindre tous tes vœux;
Mais crois-tu qu'elle rende heureux
Ceux à qui Plutus la dispense?
Tu les vois entourés des arts, des ris, des jeux;
Tous leurs jours sont des jours de fêtes;
L'argent en leur faveur abrege les soupirs;
Au plus léger de leurs desirs
Voilà

Voilà cent nymphes toutes prêtes
A leur prodiguer des plaiſirs ;
Tous leurs regards ſont des conquêtes.
Mais eſt-ce tout cela qui fait le vrai bonheur ?
Si tu veux le ſavoir, examine leur cœur ;
Tu le verras nager dans les flots d'un acide
Qui le deſſeche, le flétrit ;
Et lui rend le plaiſir tout au moins inſipide ;
Dans un vaſe infecté le meilleur vin s'aigrit.

« — Si la beauté, l'eſprit, & juſqu'à la richeſſe
» Sont des préſens pernicieux,
» Que faut-il demander aux dieux ? —
» Ce qu'il faut demander ? Avant tout, la ſageſſe ».



FABLE XXIX.

Le Philoſophe & ſa Femme.

Un philoſophe qu'on révere,
Et qu'on révere avec raiſon,
Car ſon ame eſt le ſanctuaire
De toutes les vertus; de plus, ſon caractere. . .
Mais ſon éloge ici ſeroit hors de ſaiſon:
Ce philoſophe ouvroit tous les jours ſa maiſon
A gens affamés de l'entendre.
De tous côtés venoient s'y rendre
Quelques gens de génie & bon nombre de ſots;
Les premiers afin de s'inſtruire,
Et les ſeconds par air, pour glaner quelques mots
Qu'ils puſſent, comme leurs, très-gauchement re-dire.

La femme de mon ſage étoit femme de ſens;
Elle n'aimoit pas trop ces meſſieurs viſitans.
Les uns crottoient toute ſa chambre,
Les autres y laiſſoient une forte odeur d'ambre;
Et puis, au philoſophe ils déroboient un tems
Dont il auroit fait bon uſage.
La dame en enrageoit tout bas,

Mais elle ne le disoit pas
De peur de troubler le ménage.
La femme de Socrate & Madame Jourdain
Pour moins auroient fait un beau train,
Un beau vacarme, un beau tapage.
Celle-ci ne dit mot. Dans une grande cage
Elle avoit des serins, je crois qu'ils étoient sept,
Bien portans, bien mangeans, mais gardant le tacet
Comme les peres de la Trappe.

La dame chaque soir
Vous couvre d'une nappe
Tout le petit dortoir;
Puis avec une serinette
Elle joue & répete,
Répete mille & mille fois
Le petit air de Colinette.

Quand elle a répété pendant cinq ou six mois,
Sans que la famille serine
Chante autre chose que *tui*, *tui*,
L'époux à la fin se chagrine
Et ne tient pas contre l'ennui.
» Tu ne le vois donc pas? Tu siffles des femelles. —
» Je le sais; mais je fais le soir à mes serins
» Ce que tu fais tous les matins
» Avec tes messieurs à dentelles ».

FABLE XXX.

Les deux Chevaux.

DEUX chevaux à leur gré
Pâturoient dans un pré.
On les avoit mis là trois mois avant la foire,
Croyant bien qu'ils engraisseroient
Et que plus cher ils se vendroient.
On n'avoit pas tort de le croire,
L'herbe fine & le treffle à foison y poussoient.
L'un devint rondelet, l'autre tout au contraire.
— Comment cela se peut-il faire ? —
Cher lecteur, allons doucement;
Vous le saurez dans un moment.
Le premier, la tête baissée,
Sembloit n'avoir qu'une pensée;
C'étoit de bien manger.
Qu'une mouche le pique,
Il la laisse faire & s'applique
A son métier sans se vanger.
Lasse-d'aller, jument de somme,
Fut la mere de ce premier.
Son pere ne vaut pas la peine qu'on le nomme;
C'étoit le criquet d'un fermier.

L'autre étoit un cheval de race,
Un grand anglois propre à la chaſſe,
Propre aux tournois, propre aux combats;
On le ſavoit de reſte; il avoit fait campagne
Pendant les guerres d'Allemagne,
Puis étoit revenu bien harraſſé, bien las,
Tout couvert de gloire & de plaies.
Si les mouches l'aimoient, il ne les aimoit pas.
Tout le jour, pour les fuir, il va le long des haies
Se frottant, ſe grattant, trépignant, ſe mordant,
S'agitant, ſe roulant, henniſſant, reniflant.
Vous voyez bien, lecteur, que pendant la journée
Notre héros cheval
Se nourrit aſſez mal. —
« Mais quand l'ardent Phébus a fini ſa tournée,
» Que l'inſecte piquant termine ſes ébats,
» Qui pourroit l'empêcher de prendre un bon re-
» pas? —
» Rien, ſi le ratelier ne lui ſembloit trop bas. —
» Comment trop bas? — Sans doute. On met le
» nez à terre
» Pour pâturer; faut-il qu'un cheval vif & fier,
» Un courſier qui naquit pour la chaſſe & la guerre,
» Fait à porter la tête en l'air,
» Perde cette noble habitude,
» Et prenne la baſſe attitude
» D'un vrai porteur de choux? —

» Mais de quoi vit-il donc ? — Il fonde ſa cuiſine
» Sur des feuilles de houx,
» De coudrier, d'épine,
» Qui ſont à ſa hauteur ».
Son confrere le gros mangeur
D'un air mépriſant le regarde ;
Mais il ſe donne bien de garde
De l'exciter à paître ; il auroit moindre part.

Arrive le jour du départ.
Un gros valet s'en vient les prendre
Pour les ajuſter & les vendre.
Le gourmand à ſon compagnon
Dit lors, en faiſant la gambade ;
La courbette & la pétarade :
« Souviens-toi de cette leçon :
» Quand on porte la tête haute ;
» Qu'on n'aime point à ſe baiſſer ;
» Qu'à chaque mouche on rue, on ſaute ;
» On ne peut jamais engraiſſer ».



FABLE XXXI.

Les Sabots trop courts.

A Madame de L. V...

Maudite vanité,
Retourne à tous les diables.
Pour un grain de félicité
Que tu donnes par fois, combien de miſérables
Te voit-on faire tous les jours ?

Un ruſtre avoit choiſi des ſabots par trop courts.
Il avoit tort. Mais las, il aimoit Fanchonette,
Et crut qu'avec un petit pié
Il pourroit plaire à la fillette.
Peut-être lui plut-il. Mais c'étoit grand pitié
De le voir cheminer. Il faiſoit la grimace
De la bouche & des yeux ; à chaque petit pas,
Pour ſe faire léger, il ſouleve les bras
Comme un homme qui marche en tremblant ſur
la glace.

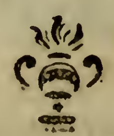
Vaincu par la douleur, ce roi des idiots
Rêve & juge qu'on peut alonger des ſabots,

En les faiſant tremper la nuit dans la riviere.
A l'épreuve, néant. Voyons d'autre maniere.
Entre ſes deux genoux qui lui ſervent d'étau
Il preſſe les ſabots, puis avec un couteau
Il les gratte en dedans par le bout de derriere.
Au bois à contre-fil rabotté rudement
Le couteau fait maintes petites hoches.
Ce n'eſt plus aux doigts ſeulement
Que Guillaume eſt bleſſé, ſes talons ont des cloches.
Guillaume n'y tint pas, il jetta les ſabots,
Marcha pieds nuds & fut à l'aiſe.

J'en fais autant, ne vous déplaiſe.
Un honneur bien gênant vaut-il le doux repos
Que mon humble état me procure?
Si vous répondez, oui, moi je répondrai, non.
J'aime à choyer mes doigts ainſi que mon talon,
Et veux que ſur mon pied ſoit faite ma chauſſure.
Or jugez ſi je dois accepter une cure (1).

---

(1) Madame de L. V... avoit offert une cure à l'auteur.



FABLE XXXII.

Lubin & le Bailli.

Le Cheval de ferme & le Cheval de bataille.

« Ecoute-moi, Lubin, tu veux ſervir le roi,
» Tu veux t'en aller à la guerre;
» Laiſſe-là, mon garçon, ce dangereux emploi,
» Demeure à labourer ta terre.
» De tes pauvres parens ſois l'appui, le ſoutien;
» Les peux-tu délaiſſer au ſein de l'indigence?
» Redouble encor de diligence
» Pour faire proſpérer ton bien. —

» Ben dit, ſi j'en avions; hélas! je n'avons rien. —
» Comment rien? — Acoutez, d'une terre aſſez
» bonne
» J'avons ben ſix arpens; il faut qu'on la façonne,
» Qu'on la fume, qu'on ſeme, & puis que l'on
» moiſſonne
» S'il y a de quoi moiſſonner;
» Car vous ſavez ben que la grêle,
» Le froid, le chaud, les cerfs, les lapins, tout
» s'en mêle

» Ben souvent pour nous ruiner.
» Mais là, t'nez, supposons que j'ons bonne ré-
» colte :
» Il faut d'abord la part de monsieur le curé,
» Sans quoi je suis ben assuré
» Qu'il dira que je me révolte
» Contre l'église. Et puis si-tôt qu'il montera
» En surplis dans son *égrugeoire*,
» Tout droit il m'excommuniera
» Comme il feroit un monitoire.
» Peut-être ben encor feroit-il plus méchant;
» Il pourroit sans façon m'envoyer un sergent.
» Baillons-li donc sa dîme, & portons dans la
» grange
» Le demeurant de la moisson.
» Et tandis que le bled s'arrange,
» Payons des moissonneurs la peine & la boisson.
» Vous v'la tous payés : bon voyage;
» A l'an qui vient si je vivons. —
» Et bien ? — Laissez-moi dire, & s'il vous plaît
» suivons.
» Vîte j'me remets à l'ouvrage,
» J'bats mon bled pour rendre à Colin
» C'qu'il m'a prêté pour la semaille,
» J'bats pour envoyer au moulin,
» J'bats pour payer la vieille taille;
» J'bats pour le nouveau collecteur,

» Tout y va, le grain & la paille ;
» J'bats pour payer notre ſeigneur,
» Car il eſt méchant comme quatre ;
» J'bats... Non car j'n'ai plus rien à battre.
» V'la ſtapendant en garniſon
» Qu'j'ai deux Suiſſes pour les caſernes,
» V'la les maltotiers ſubalternes
» Qui vont démeubler la maiſon.
» Dites donc que j'n'ai pas raiſon
» De planter là notre ménage.
» Vous voyez ben que ſi j'm'engage,
» C'eſt le moyen d'payer le roi ;
» Je li baille tout juſqu'à moi.
» Il faudra ben qu'il me nourriſſe
» Drès que je ſerai ſon ſoudart.
» J'en mourrai peut-être moins tard ;
» Mais n'faut-il pas que j'finiſſe ?
» Et puis je ſervirai l'état ;
» J'n'y plaindrai jarni point ma peine ;
» A force d'être bon ſoldat
» On m'fra peut-ête capitaine ;
» Et puis l'dos rond je r'viens ici
» Vivre ſans ſoins & ſans ſouci :
» En châtiau j'change not'chaumiere,
» Et je l'nomme la Lubiniere. —
» Lubin, as-tu bientôt fini ? —
» Vrament, monſieur l'Bailli, nenni.

» Il faut encor que je vous dise
» C'que j'frai quand j'aurai des enfans.
» A la guerre j'y mets les deux grands,
» J'foure le plus jeune dans l'église.
» Pour les filles... — Butor, oison,
» Tu raisonnes comme une bête;
» La gloire t'a tourné la tête.
» Tu t'ennivres, Lubin, d'un funeste poison.
» Écoute, je le sais, ta misere est extrême;
» Mais à la guerre on trouve encore bien d'autres
» maux;
» On y pâtit, Dieu sait! c'est-là qu'on est à même;
» Mais l'histoire de deux chevaux
» Qu'hier je m'amusois à lire
» Dans un livre moulé, sera, Lubin, pour toi
» Une leçon: écoute-moi;
» Pour ton bien, je vais te la dire ».

Le cheval d'un riche fermier
Et le cheval d'un officier
Dînoient un jour en même auberge.
Tout en vuidant le ratelier,
Le bucephale se goberge
De son voisin le limonier.
« L'ami, je vole à la victoire,
» Et tu restes sur ton paillier.
» Quand je viendrai couvert de gloire,

» Je prétends trouver le grenier
» Rempli d'avoine & de fourrage.
» Je te défends par mon courage,
» En revanche il faut me nourrir.
» Un manant doit fournir l'étape
» Au héros qui veut bien courir
» Sur les bords de la noire trappe.
» Travaille bien, en revenant,
» Je te rapporte un équipage:
» Dis-moi, le veux-tu noir, ou blanc,
» De simple dragon, ou de page?
» Parle, réponds : sandis, je gage:
» Que tu l'aimes mieux de hussard ».
Ce cheval étoit un bavard;
Il ne faut point qu'on s'en étonne;
Il étoit né sur la Garonne.
L'autre naquit près de Honfleur
Au discret pays normanique.
A son convive le hableur
Il dit en style laconique:
« Tâche de rapporter ta peau;
» Du harnois je te quitte, & du foin je me charge.
» A dieu, de mon sillon je vais remplir la marge ».

Tôt après un troupeau
De hussards ennemis entre dans le village:
On massacre, on viole, on met tout au pillage.

Un officier gaſcon monta notre cheval,
Pour combattre, ou pour fuir, l'un des deux, il n'importe.
Il rencontra bientôt la huſſarde cohorte :
Il fallut ſe défendre, il ſe défendit mal.
Un huſſard, d'un revers, à ce nouveau ſaint George
Coupa net la parole en lui coupant la gorge.
On n'emmena point le courſier,
Trois balles dans le corps furent ſa ſauve-garde.
On le dépouille après ſon officier.
Le limonier paſſoit. Le mourant le regarde,
Et lui dit : « je me meurs, jouis d'un doux repos
» Qu'à tort j'ai mépriſé; ne va point à la guerre;
» On ſouffres moins encor à labourer la terre;
» Tu vois ce que l'on gagne au métier de héros.

» Je l'vois itou; de peur d'aventure pareille,
Dit le triſte Lubin, en ſe grattant l'oreille,
» T'nez, monſieur le Bailli, cheux nous je reſterai,
» Je vivrai malheureux, mais encor je vivrai ».



FABLE XXXIII.

L'Insolent.

Un maroufle à plaisir insultoit les passans,
Leur crachoit au visage, & leur faisoit la moue.
Au faquin, les moins endurans
Donnoient, le poing fermé, maints soufflets sur la joue ;
Cela le chagrinoit. Mais lorsque les enfans
L'eurent bien traîné dans la boue,
Mon vilain fut content. De peur de se salir,
On s'abstenoit de le punir.

*ENVOI A MONSIEUR***.*

Mon ami, ce faquin te vomit cent injures ;
Laisse-le s'enrouer, & passe ton chemin.
Quel mal te font ses impostures ?
Aucun. En l'assommant tu salirois ta main.



FABLE XXXIV.

L'Éléphant qui veut faire inſtruire ſon fils.

Dans l'Arabie heureuſe il eſt une contrée
Soumiſe aux loix d'un éléphant.
Ce prince, juſte & bienfaiſant,
De ſes vaſtes états a défendu l'entrée
A gens portans la griffe ou la dent acérée,
Bref à tout animal deſtructeur & méchant.
De la félicité publique
Ce point eſt un gage aſſez ſûr.
De plus le monarque s'applique
A choiſir gens d'un eſprit mûr,
D'un cœur franc, droit & pur,
Pour remplir à la cour les chrages d'importance.

Lorſque ſon fils aîné fut ſorti de l'enfance,
Qu'il lui fallut un gouverneur;
Gouverneur ou bien gouvernante;
Car parmi la race éléphante,
Race qui regne avec douceur,
Race très-peu belligérante,
Les deux ſexes ſont en honneur
Egalement. Et ſi j'étois ſincere,

Et si j'osois parler. . . Le roi donc, voulant faire
Avec discernement un choix,
Fit rassembler en diligence
Les habitans des bois
De son obéissance.
Eux venus à la cour :
« Parlez, dit-il, parlez chacun à votre tour,
» Et me dites en conscience
» Quels talens vous avez pour instruire un enfant;
» C'est du mien qu'il s'agit; vous sentez l'impor-
» tance ».
Aussitôt chaque prétendant
Met son savoir en évidence.
Dom bœuf très-gravement s'avance,
Et dit d'un air sombre & pensif :
« Dans l'art de réfléchir, moi je serai son maître ».
Un cheval, jeune, ardent & vif,
Dit : « & moi je ferai connoître
» Au fils de votre majesté
» Comment un prince doit sentir sa dignité,
» Et porter fierement le sceptre & la couronne ».

Le monarque, en sage personne,
Leur dit : « entre vos mains mon fils seroit fort
» mal;
» Il naquit éléphant; vous en voudriez faire,
» Vous, un bœuf, & vous, un cheval.

» Je veux que mon enfant garde ſon caractere ;
» Il eſt bon ». Un baudet, d'un ton fort arro-
gant,
Jure qu'en peu de mois il le rendra ſavant.
La brebis en veut faire un ruſé politique ,
Le loir un prince vigilant ,
Et les fourmis un magnifique.
Un gros pourceau ſe leve... on ne l'écouta pas ;
Sa voix ſe confondit avec les brouhahas.
Le monarque, ennuyé de ces impertinences,
Les congédia tous. Pendant les révérences
Qui ſont d'uſage en pareil cas,
Le monarque apperçoit dans un coin tout là-bas
Une chevre à l'écart. De ſa trompe il fait ſigne.
Elle vient. « Ma fille , dis-moi ,
» Pourquoi n'oſes-tu pas approcher de ton roi ?
» Pourquoi ne viens-tu pas ſolliciter l'emploi..? —
» De ce terrible emploi je ne me ſens pas digne ,
» Je ne me trouve aucuns talens
» Pour me charger de la conduite... —
» A qui ſont ces petits que je vois à ta ſuite ? —
» Ils ſont à moi , Seigneur ; ce ſont mes deux en-
» fans. —
» L'un des deux eſt agneau , tu ne fus point ſa
» mere ;
» Tu me trompes. — Seigneur , en voyant la lu-
» miere ,

» Il devint orphelin ; moi, voyant ſa miſere,
» Comme un ſecond enfant je pris le malheu-
» reux ;
» Il tette avec le mien ; j'ai du lait pour tous
» deux. —
» Pour inſtruire mon fils, viens, c'eſt toi que je
» veux ».

ENVOI

A Monſieur LE CARPENTIER, *Architecte.*

De cette fable, ami, reçois le foible hommage,
Bien plus qu'à tes rares talens,
C'eſt à ton cœur que je le rends.
Je n'en dirai pas davantage,
Je pourrois t'offenſer. Il ſuffit, tu m'entends.



FABLE XXXV.

Le Barbier de village.

GILLOTIN, barbier de village,
Avoit, pour nourrir ſon ménage,
Son raſoir, & ſa main,
Et ſon petit jardin.
Pour une famille nombreuſe
(Gillotin avoit huit enfans)
Ces revenus n'étoient pas grands;
N'importe, elle vivoit heureuſe
Avec des légumes, du pain.
Tout alloit bien quand Gillotin
Fit trouvaille d'une couvée
De lapins tout petits. Ils ne l'eut pas trouvée,
Qu'il ſe met à ſonger
A ce qu'il en doit faire.
Avec ſa femme il délibere;
Françoiſe les voudroit manger.
« Oh non, dit Gillotin, ce ſeroit conſcience;
» Ils ſont par trop petits; mais ayons patience;
» Dans peu de tems ils ſeront gros.
» D'un mur notre jardin eſt clos,
» Il faut les y lâcher ». Auſſi-tôt on les lâche,

Voilà nos lapinaux bien contens, bien joyeux,
Sautant, rongeant, mangeant, grugeant, à qui
mieux mieux.
On diroit qu'ils ont pris à tâche
De n'oublier panais, rave, navet, ni chou,
Sans y tâter. Chacun a bientôt fait ſon trou.
Au bout d'un mois ils ſont de taille raiſonnable;
De taille à figurer dignement ſur la table;
Françoiſe le diſoit. Gillotin ne veut pas.
« Ils ſont, dit-il, en tout une demi-douzaine,
» Ce ſeroit tout au plus pour ſix minces repas;
» Et puis, j'ai remarqué qu'une femelle eſt pleine;
» Attendons qu'elle mette bas ».
On attend. Le jardin devient bientôt garenne;
Choux, carottes, navets, pas plus que ſur ma
main.
Gillotin ne veut pas ſeulement que l'on prenne
De tems en tems quelques bouquins.
Gillotin eut force lapins;
Mais des pauvres enfans la triſte république
Devint bientôt chétive, have, étique,
Et par la faim termina ſes deſtins.

Ainſi ſe conduiſit un barbier des moins riches;
Un Prince d'Allemagne auroit nourri des biches.

FABLE XXXVI.

Les Oiseaux dans la voliere, & le Paon.

Au milieu d'une baſſe-cour
Étoit une grande voliere.
Dès que du dieu de la lumiere
L'aurore annonçoit le retour,
Et de ſes doigts de roſe entr'ouvroit la barriere
Qui dérobe Phébus à Thétis & l'Amour;
C'eſt-à-dire, en langue vulgaire,
Si-tôt qu'il faiſoit petit jour,
Mille chantres cloîtrés dans cette immenſe cage
Faiſoient entendre leur ramage;
Les voiſins, joyeux & contens,
Écoutoient ce concert. Il duroit fort long-tems;
Il duroit juſqu'à l'heure où, du haut de ſa courſe,
Phébus voyoit en face & le Bouvier & l'Ourſe;
Il duroit juſques à midi,
Un peu plus, un peu moins. Alors, dans un coin ſombre,
Les chanteurs fatigués ſe retiroient à l'ombre;
Et ſe taiſoient. Un paon, un paon fier & hardi,
Comme ſont tous les paons, pour lors devant la cage

Venoit ſe pavaner, étaler le rubis,
L'émeraude, l'azur qui couvrent ſes habits,
Bref, ſe parer de ſon plumage.
Aux reclus il diſoit en ſuperbe langage:
« Auprès de moi que valez-vous »?
Le compliment n'étoit pas doux,
Et ne leur plaiſoit pas. Une jeune fauvette
Dit tout bas à ſes compagnons:
« Mettons-nous à chanter ». Roſſignols & pinſons,
Et bouvreuils, & ſerins, diſent la chanſonnete.
Le paon détale aux premiers ſons.

J'étois un ſoir dans une chambre
Où gens d'eſprits ſe délaſſoient,
De la pluie & du vent tout bonnement cauſoient
Auprès du feu. (C'étoit dans le mois de décembre.)
Survient un petit-maître à l'ambre
Qui d'abord s'établit écran,
Tourne ſur un talon, ſe careſſe la joue,
Comme l'autre paon fait la roue;
Pour nouvelles nous dit que le point d'Argentan
N'eſt plus de mode, & montre un jabot d'Angleterre
Qu'il tient d'une ducheſſe; ajuſte ſon bouquet;
Des Ruſſes & des Turcs nous termine la guerre,

Puis entrechat ſur le parquet,
Puis ſe rapproche de la glace,
S'y compoſe un ſouris, ſe rengorge & grimace.

La maîtreſſe de la maiſon,
Qu'il ennuyoit, commence à parler de ſcience.
Le faquin en ſifflant nous fait la révérence,
C'eſt ainſi qu'elle ſut congédier l'oiſon.



FABLE XXXVII.

Le Vigneron & les Commis de la barriere.

Un vigneron de la Villette,
Lorſque ſa vandange fut faite,
Apportoit ſon vin à Paris,
Eſpérant le vendre à bon prix.
Il apportoit encor ſur la même charrette
Son épouſe Fanchon.
Fanchon vive & jeunette
Devoit d'une guinguette
Arborer le bouchon.
Leur fortune étoit ſûre,
Au moins ils le croyoient. Arrive la voiture
A la barriere Saint-Martin.
Les Commis, pour jauger le vin
Et ſe faire payer l'entrée,
Rangent le tout du côté droit.
Un carroſſe à grande livrée
Paſſe au trot. Le cocher, méchant ou mal-adroit,
Avec ſon eſſieu de derriere
Accroche l'eſſieu de mes gens
Et les traîne en arriere.
Il ne les traîna pas long-tems.

Un des poteaux de la barriere,
Poteau de pierre, gros & fort,
Arrête la charrette & résiste à l'effort.
Mais las, des deux côtés la charrette ainsi prise
Ne soutient pas le choc, craque, rompt & se brise.

Au milieu du charivari,
Des tonneaux défoncés, de la femme expirante,
Nosseigneurs les commis, troupe compatissante,
En prison portent le mari.
Quand il a repris connoissance,
Il se trouve dans un cachot :
Personne à qui parler ; il crie, & pas un mot
De réponse. A la fin, pour unique assistance,
Un huissier lui présente un long procès-verbal,
Qui, de par le roi, le colloque
Habitant des prisons, confisque son cheval,
Et cætera. Ce coup de nouveau le suffoque.
Quand il peut retrouver sa voix,
C'est pour se lamenter, pour invoquer les loix.
C'est vainement qu'il les invoque ;
On lui dit que jamais le roi ne perd ses droits,
Qu'il faut payer l'entrée, & payer sans remise ;
Que faute de ce faire à l'encan on vendra
Jusqu'à sa derniere chemise,
Et qu'en prison il restera
Pour gage du surplus de la susdite somme.

Or jugez de l'état de ce malheureux homme :
Épouſe & vin perdus, nuls parens, point d'amis ;
Réconforté, par qui ? Par meſſieurs les commis.

Sur le pauvre opprimé la providence veille
Et ſe déclare ſon ſoutien.
A ſa voix, un homme de bien
Va trouver les fermiers. Sans effort il éveille
La pitié dans leurs cœurs. Déjà la liberté,
Remiſe de l'entrée en ſa totalité,
Au priſonnier ſont accordées.
Ils font plus ; par l'humanité
Leurs ames ſenſibles guidées
Font délivrer à l'indigent
Une bonne ſomme d'argent.

Me dira-t-on encor, meſſieurs de la finance
Ne connurent jamais la tendre bienfaiſance ?



FABLE XXXVIII.

Le Chien & les Cochons.

DANS une baſſe-cour trois couples de pourceaux
Bien rebondis, bien gras, bien beaux,
Vivoient en véritables moines :
J'aurois bien pu dire en chanoines,
Mais à quoi ſert d'exagérer ?
S'occupoient à loiſir du ſoin de digérer,
Faiſoient le plus beau lard ! ne ſortoient de la bauge
Que pour courir à l'auge.
C'étoit plaiſir de voir
Comme ils y faiſoient leur devoir.
Eh, qu'avoient-ils de mieux à faire ?
Rien ; ces meſſieurs-là d'ordinaire
N'ont pas de merveilleux talens
Pour ſervir ou pour plaire.
Quand ils ont travaillé des dents
Quatre ou cinq fois dans la journée,
Elle eſt remplie & bien gagnée.
Le maître de ces porcs avoit de plus un chien,
Un chien vigilant & fidelle

Qui s'appelloit... mais le nom n'y fait rien :
Près d'un troupeau chargé de faire ſentinelle,
Il s'en acquittoit bien.

Qu'il fût nourri ſuivant ſa peine,
N'allez pas le croire, lecteur;
Gens de travail ont un malheur,
On veut les tenir en haleine,
Et pour ce faire on ne croit pas
Devoir permettre qu'ils ſoient gras.

Un beau jour, jour heureux, quand les vêtus de ſoie
Furent empiffrés à cœur joie,
Au gardien de ſes troupeaux,
A Mirtil, des chiens le modele,
(Il s'appelloit Mirtil, oui, je me le rappelle)
Le maître jetta quelques os.

Que fait alors la gent immonde ?
Elle grommelle, grogne, gronde,
Menace des dents & du groin,
Et le maître, & le chien : « que n'alloit-on plus loin,
» Sans venir en notre préſence
» Faire un préſent qui nous offenſe ».
De manger, cependant, ils n'avoient pas beſoin.

Pour rabattre leur insolence ;
Le maître, armé d'un bon bâton,
Fit sentir au peuple cochon
Sur l'échine force caresses.
Ce qui plus encore les fâcha ;
C'est qu'à leurs trousses il lâcha
Mirtil qui les mordit aux fesses.

Méchans, envieux & jaloux,
Cette fable est faite pour vous.



FABLE XXXIX.

L'Éléphant & les deux Renards.

MAITRE éléphant un jour fut choisi pour arbitre
Entre deux vieux renards. Il falloit adjuger,
A qui le méritoit, le très-superbe titre
De fourbe passé-maître. Avant que de juger,
Le magistrat leur dit : « je voudrois vous en-
» tendre ;
» Parlez, braves gens, mais abrégez les discours ;
» La vérité les aime courts ».
Les contestans ne firent point attendre.
L'un dit, « je ments par fois » ; l'autre, « je ments
» toujours ». —
« Bien plaidé, mes amis, il suffit ; votre affaire
» A présent me semble assez claire.
» Toi qui dis vrai par fois, je t'adjuge à bon droit
» Le titre de menteur expert & très-adroit :
» Toi qui ments à chaque parole,
» Voilà ton précepteur, va-t-en à son école ».

Je respecte les éléphans,
Je connois toute leur prudence ;
Mais de cette sage sentence
Celui-ci n'a pas eu les gands.

Un pere de ma connoissance
Avoit autrefois deux enfans,
Peut-être sont-ils morts. S'ils sont encore vivans,
Ils méritent la préséance
Parmi tous les menteurs de France;
Car ils promettoient dès l'enfance
D'avoir un jour de grands talens.
Et de pareils talens s'augmentent d'ordinaire
Au lieu de s'affoiblir. Un soir, devant leur pere,
Le curé, le syndic & moi,
Tous deux s'entr'accusoient. — « C'est bien vilain,
» mon frere,
» De mentir à tous mots. — Tu ne ments donc
» pas, toi? —
» Si, je ments, mais pas tant ». Le pere, homme
colere,
Vouloit battre l'aîné (c'étoit le grand menteur,
Au moins à son avis). Je l'arrête : « Monsieur,
» Prenez garde; qu'allez-vous faire?
» Pourquoi punir celui qui l'a moins mérité?
» Quand cet aîné dit, non, entendez le contraire,
» Et vous saurez la vérité.
» Qui ment toujours ne ment plus guere ».

La vérité pour vous a-t-elle des attraits,
Enfans, mentez toujours, ou ne mentez jamais.

FABLE

FABLE XL.

Le Maire de Baune.

Il eſt peu de ſorciers à Baune :
Les Dalemberts qui naiſſent-là
Jamais ne verront au-delà
De leur nez qui n'a pas une aune.

Un des plus riches vignerons
De Baune & de ſes environs,
Celui qui, de ſa ville étant le juge-maire,
Fit placer un auvent ſur le cadran ſolaire,
Pour empêcher Phébus d'en ternir les couleurs :
Celui qui ſur le pont en moulé fit écrire,
Au grand contentement de tous les voyageurs :
Ce pont ici préſent ici s'eſt vu conſtruire ;
Le même qui fit mettre, & luſtres, & criſtaux,
Tentures, & tapis, & fauteuils, & trumeaux,
Le long du jeu de paume où le bon Henri quatre
Au retour de la guerre un jour devoit s'ébattre.
Cet homme dans ſa cave avoit douze tonneaux
D'un vin délicieux, l'honneur de ſes côteaux,
De ce vin qu'à ſon prince il vanta comme rare,
Mais dont il n'offrit point, tant il en fut avare.

Ce vin étoit par lui visité tous les jours ;
Tous les jours deux fois plutôt qu'une ;
C'étoit l'objet de ses amours.
Il remplit les tonneaux pendant la pleine lune ;
Autres soins pendant le décours ;
Autres quand la vigne travaille ;
Les cercles de chaque futaille
Sont examinés en détail.
Le vent du midi souffle ? ouvrons le soupirail.
Et puis de tems en tems une petite vrille
A la liqueur captive offre un passage étroit ;
Dans un cristal on la reçoit,
On savoure à longs traits, & la volupté brille
Sur le visage du buveur ;
Et seve, & bouquet, & couleur
Cent fois sont admirés, puis admirés encore.
Il vint pourtant un jour où notre admirateur
Vit changer sa joie en douleur.
De l'un de ses tonneaux le vin se décolore,
Il tourne à l'amertume, ou renarde, ou s'aigrit,
Je ne sais trop lequel, on ne me l'a pas dit.
Notre homme de ses sens pensa perdre l'usage ;
Mais se ressouvenant qu'il est homme d'esprit,
Il cherche dans sa tête, il trouve un moyen sage ;
Sage selon lui, mais insensé selon moi,
Selon vous, cher lecteur, & selon tout le monde.

« Dois-je perdre mon vin ? se dit-il à part soi ;
» Je ne suis pas si sot ». Vîte il ôte la bonde
Des tonneaux de bon vin, remplace leur déchet
Avec son vin gâté. Vous devinez l'effet.

On voit souvent fort bonne compagnie
Dans le sallon de C . . . . réunie,
Nous sommes là huit ou dix bonnes gens
Qui folâtrons comme de vrais enfans ;
Attentions, égards & complaisance
Naissent d'eux-même & sans que l'on y pense ;
Si quelqu'un a du savoir, des talens,
Il ne faut pas le supplier long-tems ;
On lui fait signe, il met en évidence,
Sans nul orgueil, ou talens ou science.
La raillerie entre en jeu quelquefois ;
C'est l'amitié qui la dicte & l'inspire,
Vous la voyez pincer du bout des doigts ;
Sans appuyer. En un mot pour tout dire,
L'homme raillé, le premier en peut rire.
Vous jugez bien que contre les absens
Jamais, jamais la mordante satire
N'exerce-là ses criminelles dents.

Qu'au milieu de cette assemblée
Survienne par malheur un diseur de bons mots ;
Un fanfaron d'esprit dont la tête est meublée

De tous les calembours, de ces mauvais propos
Qui déchirent l'honneur, & font rire les ſots:
Le méchant parle & rit, & décide d'emblée
Qu'un tel eſt un fripon, ſa femme une catin.
D'abord nous écoutons froidement ce langage,
Enſuite par degrés ſon exemple encourage;
Nous voilà plats bouffons, daubant ſur le prochain:
C'eſt ainſi que l'aigreur gâte notre bon vin.

Bonnes gens, d'un méchant évitez l'alliage,
Pour votre bien vous le devez.
Faut-il vous en donner preuve encore plus complette?
Avec vingt-cinq œufs frais battez deux œufs couvés,
Aſſaiſonnez le tout, faites votre omelette,
Et mangez-la ſi vous pouvez.



FABLE XLI.

Les Nageurs.

Avant l'invention des ponts & des bateaux,
Invention du ſecond âge,
L'homme, ainſi que les animaux,
Traverſoit à la nage
Rivieres & profonds ruiſſeaux.
Cela n'étoit pas trop commode,
Sur-tout pendant la ſaiſon des frimats;
Mais dans ce tems c'étoit la mode
De ſe paſſer de ce qu'on n'avoit pas.

Les habitans de deux villages
Bâtis ſur les deux bords d'un fleuve aſſez profond,
Au moyen de leurs bras qui tenoient lieu de pont,
Entr'eux négocioient & faiſoient des voyages
Qui n'étoient pas diſpendieux.
En chemin quand on vouloit boire,
Nul aubergiſte frauduleux
N'apportoit un maudit mémoire.

Parmi ces villageois, ceux qui n'étoient pas forts,
Sous leurs bras mettoient deux veſſies

Qu'à force de poumons on avoit bien remplies;
Cela les ſoutenoit, ménageoit leurs efforts,
Les empêchoit peut-être
D'aller trinquer avec les morts.
Mon *peut-être* eſt mal dit; vous allez le connoître
Si vous m'écoutez, cher lecteur.

Un jour le plus hardi, le plus fameux nageur
Que tout le pays eût vu naître,
De ſes concitoyens voulut ſe faire maître
Et les endoctriner. On ne l'en prioit pas.
« Ames foibles & rétrécies,
» Nature comme à moi vous a donné des bras;
» Vos bras ſeuls ſuffiront, laiſſez-là vos veſſies ».
Tels étoient ſes diſcours. Quelques-uns le croyoient,
S'en trouvoient mal & ſe noyoient.

Le précepteur lui-même un jour eut une crampe.
Voilà ſes avirons immobiles, perclus;
Il voudroit s'agiter, mais efforts ſuperflus;
De ſes jours ſous les eaux s'éteint la foible lampe.

Si j'étois incrédule & ſans religion,
Je voudrois que mon fils, & ma femme, & ma fille,
Et l'homme qui me chauſſe, & celui qui m'habille,

Et tous ceux qui pourroient fréquenter ma maiſon,
Cruſſent un Dieu vengeur, un Dieu qui récompenſe;
J'aurois en leur vertu plus grande confiance
Que ſi je les voyois naviger vers le port
Avec leurs bras tous ſeuls & ſans aucun ſupport.

A l'égard de ces gens vigoureux & robuſtes
Qui n'ont beſoin de rien pour être toujours juſtes;
Volontiers je leur confierois,
Comme à d'autres moi-même, & ſecrets, & fortune:
Pour leurs bras & les miens cependant je craindrois
Une crampe: la crampe eſt choſe aſſez commune.



FABLE XLII (1).

L'enfant bien corrigé.

Le pauvre Nicolas, tout courbé ſous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenoit du bois
Un ſoir, beaucoup plus tard qu'il n'avoit de coutume.
En marchant il diſoit, d'un ton plein d'amertume :
« La bonne Marguerite eſt bien triſte à préſent :
» Elle s'inquiete, elle pleure ;
» Chaque moment
» Lui paroît long, long comme une heure.
» Antoine eſt triſte auſſi : c'eſt un ſi bon enfant :
» C'eſt tout le portrait de ſa mere ;
» Si les dieux nous aident, j'eſpere
» Qu'il ſera tendre & bienfaiſant :
» Cet eſpoir eſt bien doux. Mais voici que j'ap-
» proche,
» Ils ſeront conſolés, quand ils me reverront ;

(1) Les trois pieces ſuivantes ne ſont pas trop des fables. On les imprime ſous cette dénomination, parce qu'il ne ſeroit pas aiſé de leur en donner une autre.

» Comme ils seront joyeux ! comme ils m'em-
» brasseront !
» S'ils me faisoient quelque reproche,
» Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si long-tems ;
» Au lieu de m'en vouloir, ils seront bien con-
» tens ».
Tout en raisonnant de la sorte,
Nicolas arrive à sa porte ;
Il entre : il voit sa femme assise auprès du lit ;
Sur la traverse de sa chaise,
Sa tête est renversée ; elle pleure & gémit ;
Son fils est à genoux ; il tient, il presse, il baise
Sa main qu'elle paroît vouloir lui retirer.
« Cessez, dit Nicolas, cessez de soupirer :
» Me voilà bien portant.... est-ce ainsi qu'on
» m'embrasse ?
» Vous ne me dites rien ! Mon fils, tu ne viens
» pas
» Te jetter dans mes bras ?
» Une caresse me délasse :
» Tu le sais bien ; viens donc ! ils veulent me
» punir.
» Ne boudez plus : tenez, mettez-vous à ma
» place ;
» Voyez si je devois plutôt m'en revenir.
» J'avois fait mon fagot ; je sortois du bocage ;
» Il n'étoit pas encor absolument bien tard,

» Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard ;
» Il eſt, je crois, de ce village
» Que par notre fenêtre on apperçoit là-bas :
» Il ſe traînoit à peine. A voir votre démarche,
» Lui dis-je, patriarche,
» Vous ſemblez déjà las.
» Il me répond par un hélas
» Qui me fait grand'pitié. Vîte je prends ma
» hache,
» Je lui coupe un fagot ; je ne le fais pas gros :
» Il ne l'eût pas porté : de deux harts je l'attache,
» Et le mets ſur ſon dos.
» Il me remercie, & me quitte.
» Je veux doubler le pas pour arriver plus vîte :
» La neige tient à mes ſabots,
» Et m'empêche. . . Mais quoi ! ma chere Mar-
» guerite,
» Encore des ſoupirs ! encore des ſanglots !
» Tu ne pardonnes point ? Tu ne m'aimes donc
» guere ?
» Je ne l'aurois pas cru ». Marguerite, à ces mots,
Le prenant par la main, lui dit : « malheureux
» pere,
» Pourrois-tu deſirer d'être aimé de la mere
» Du fils le plus méchant ? —
» Antoine méchant ! lui ! non, non ; ſon caractere
» Eſt bon ; je le connois ; il eſt encor enfant,

» Il aime à folâtrer, c'eſt le droit de ſon âge :
» Mais laiſſe faire, en grandiſſant
» Il ſera bon & ſage. —
» Dis plutôt cruel. — Non, je le promets pour lui ;
» Antoine, tu devrois le promettre toi-même,
» Et tâcher d'appaiſer une mere qui t'aime.
» Mais approche, dis-moi ; qu'as-tu fait aujourd'hui
» Pour la fâcher ? Réponds, puiſque je le demande....
» Vous vous cachez, mon fils, la faute eſt donc bien grande. —
» Très-grande, cher époux : mais il en eſt honteux ;
» C'eſt bon ſigne. — Dis-moi ce que c'eſt. — Tu le veux ;
» Tu ſeras fâché de l'entendre :
» Mais enfin tu le veux ; tu le ſauras. Ce ſoir,
» Comme il m'ennuyoit de t'attendre,
» J'ouvrois de tems en tems la porte, & j'allois voir
» Si tu venois. Une fauvette
» Entre avec moi dans la maiſon,
» Puis ſe blottit ſur la couchette ;
» Elle grelottoit : la ſaiſon
» Eſt pour cela bien aſſez dure.
» Je la réchauffois dans mon ſein,

» De mon haleine, & ſous ma main,
» Lorſque je vois entrer la fille de couture,
» La petite babet : la pauvre créature,
» En tombant ſur des échalas,
» Dans ſa vigne ici près, s'eſt déchiré le bras;
» Elle pleuroit, & ſa bleſſure
» Saignoit beaucoup : ce n'eſt pas moi
» Qu'elle demandoit; c'étoit toi.
» Voyant que tu tardois, & qu'elle étoit preſſée,
» Comme j'ai pu, je l'ai panſée.
» Pour la panſer, j'ai pris
» Le baume du pot gris :
» Eſt-ce bien celui-là ? me ſerois-je trompée ? —
» C'eſt bon : après. . . — Tandis que j'étois oc-
» cupée
» A tout cela, ton fils, à qui j'avois donné
» La fauvette à tenir, dans un coin s'eſt tourné,
Et puis. . . — Acheve donc. — Et puis il l'a plu-
» mée. —
» Quoi, plumée ? — Oui, par tout le corps,
» Hors les ailes pourtant. La porte étoit fermée :
» Il a bien ſçu l'ouvrir pour la mettre dehors.
» Elle a volé, la malheureuſe;
» Elle voloit en gémiſſant;
» J'entendois ſa voix douloureuſe
» Qui me ſaignoit le cœur. . . . Nous aurons un
» méchant;

» Juge ce qu'il fera, s'il devient jamais grand.
» Voilà, mon bon ami, ce qui me désespere :
» Aurois-tu fait cela, quand tu n'étois qu'enfant ?
» Moi qui disois à tout instant :
» Mon cher Antoine aura la bonté de son pere :
» Aussi je l'aimois trop : que Dieu m'en punit
» bien ! ... —
» Va, va, console-toi, ma chere,
» Seche tes pleurs, & ne crains rien :
» Il est là-haut une justice
» Aux bons parens toujours propice.
» S'il doit être un méchant, les dieux nous l'ôte-
» ront ;
» Non, jamais ils ne permettront....
» Approche-toi, mon fils, viens, viens, que je
» t'embrasse,
» Que je t'embrasse, hélas! pour la derniere fois.
» Tu fais bien de pleurer : je pleure aussi, tu vois.
» Mets ta main sur mon cœur ; tiens, c'étoit-là ta
» place :
» Car je t'aimois, Antoine, & c'étoit mon bon-
» heur.
» Je ne t'aimerai plus... Oh, si fait, j'ai beau dire,
» Je t'aimerai toujours : ce sera ma douleur.
» Ciel ! j'aimerois donc un... j'ai peur de te mau-
» dire.
» Il faut les ramasser les plumes de l'oiseau,

» Et les pendre à ce ſoliveau ;
» Ramaſſe-les, ma femme :
» Quand nous l'aimerons trop, nous les regarde-
» rons ;
» En les regardant nous dirons :
» Il ne faut point aimer une auſſi méchante ame.
» Ce pauvre oiſeau, mon fils ! (reſte ſur mes ge-
» noux)
» Ce pauvre oiſeau ! crois-tu que la ſeule froidure
» L'ait amené chez nous ?
» Non, c'eſt l'auteur de la nature
» Qui le mettoit entre nos mains ;
» C'étoit nous ordonner de lui ſauver la vie :
» Il prend ſoin des oiſeaux tout comme des hu-
» mains ;
» Et vous l'avez plumé ! S'il me prenoit envie
» De vous envoyer nud paſſer la nuit au froid,
» Vous m'en avez donné le droit ;
» Vous n'auriez point à vous en plaindre :
» Mais je ſerois méchant ; je vous reſſemblerois,
» Et plus que vous j'en ſouffrirois....
» Ne tremble point, mon fils, va, tu n'as rien à
» craindre,
» Car je ſens que je t'aime, & t'aimerai toujours.
» J'eſpérois que dans la vieilleſſe,
» De ta mere & de moi tu ſerois le ſecours ;
» Et tu vas abréger nos jours

» Par les chagrins & la triſteſſe. —
» Ah! maman...ah! papa...baiſez-moi de bon cœur:
» Non vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur:
» Tout le bien que je pourrai faire,
» Je vous promets, je le ferai;
» Je ſerai bon enfant, je vous reſſemblerai.
Aiſément un pere, une mere
Se laiſſent attendrir. Antoine eut ſon pardon.
Il tint ſa promeſſe: il fut bon.
Il fut ſi vertueux, ſi ſage,
Qu'on le montroit dans le canton
A tous les enfans de ſon âge.
Un jour qu'il regardoit triſtement au plancher,
La mere qui le vit alla prendre une échelle:
« Monte, mon fils, monte, dit-elle,
» Et va promptement détacher
» Les plumes de l'oiſeau: c'eſt-là ce qui t'afflige;
» Jette-les au feu, ne crains rien:
» Ton pere le veut bien.
» Tu le veux, n'eſt-ce pas? — Oui. — Jette-les,
» te dis-je,
» Et qu'il ne reſte aucun veſtige... —
» Non, maman, je les garderai;
» A mes enfans, ſi Dieu m'en donne,
» En pleurant, je les montrerai.
» En même tems je leur dirai:
» Un jour je fus méchant, & maman fut trop
» bonne ».

FABLE XLIII.

Le Plaisir.

Un jour que le dieu du tonnerre
Se disputoit avec Junon,
Le Plaisir, ce jeune poupon
Qui n'aime que la paix, qui déteste la guerre,
S'enfuit à tire d'aile, & traversant les airs,
Vint s'abattre sur notre terre
Dans le plus affreux des deserts.
Il est bientôt peuplé. Déjà par leur ramage
Les chantres du printems rendent un doux hommage
Au dieu qui fait fleurir, & les prés, & les bois.
Chaque être du plaisir sent l'aimable présence,
Et pour célébrer sa puissance
Fait effort & trouve une voix.

Déja la timide bergere,
Honteuse du desir de plaire,
Dans un ruisseau va se mirer.
Bientôt on la voit se parer,
Assortir à sa chevelure
Les fleurs simples que la nature

Fit

Fit éclorre pour le plaiſir.

Preſſé par un ardent deſir,
Le Bouvier court après Silvie ;
Il la ſuit, s'attache à ſes pas,
Et jure, en lui tordant les bras,
Qu'il l'aimera toute ſa vie.

L'aimable enfant préſide aux ruſtiques travaux,
Il ſuit le laboureur au tems de la ſemaille,
Lui fait au bout du champ entendre ſes pipeaux ;
Le ruſtre croit danſer, & pourtant il travaille.

Et toi, dis-nous, joyeux faucheur,
Dis-nous ſi le plaiſir habite dans ton cœur,
Lorſque du bout de ta prairie
Tu vois une épouſe chérie
T'apporter en chantant, avec un doux repas,
Ton jeune fils qui tette encore.
D'auſſi loin qu'il te voit, il agite ſes bras,
Tout ſon viſage ſe colore.
Ah, s'il pouvoit parler !... Ses freres moins petits
Ont devancé leur tendre mere,
Et t'ont déjà baiſé, puis les voilà partis,
Partis pour une grande affaire,
Pour attraper un papillon.
Appuyé ſur ta faux, tu ſuis, d'un œil de pere,

Tous leurs tours. L'auront-ils?... oui. Le voilà
pris... non.
Je le tiens, dit Pierrot. Il le tient par une aile,
Il a beau ſe débattre, il l'apporte au poupon,
Le poupon en a peur & quitte la mamelle.
Tu le prends ſur ton ſein, il détourne les yeux;
Et jette en trépignant ſes mains dans tes cheveux,
Puis il s'accoutume, & le touche,
Et veut le porter à ſa bouche.

Le plaiſir, pendant la moiſſon,
Dit tout bas à chaque garçon :
« Cueille les fleurs de ta javelle;
» Et fais un bouquet pour ta belle ».

Quand ſix robuſtes bœufs traînent vers le hameau
La dépouille des champs, on voit garçons &
filles
A leur ſuite danſer; un fifre de ſureau
Leur marque la cadence; un paquet de faucilles
Mis au bout d'un bâton leur tient lieu d'étendart;
Le ruban qui les noue eſt un gros lien d'herbe.
Et cet enfant aſſis ſur la derniere gerbe,
C'eſt encor le plaiſir qui, du haut de ce char,
Sourit à ſes heureux eſclaves,
Qui n'ont que leur penchant pour chaîne & pour
entraves.

Ce triomphe vaut bien celui du grand Cesar.

Bientôt les citadins apprennent qu'au village
Le plaisir a fixé sa cour.
Ces riches désœuvrés, ces fainéans à gage,
Qui dorment peu la nuit, & baillent tout le jour,
Se sont déjà mis en voyage,
Aux champs ils portent leur séjour.
Le plaisir n'aime pas le faste & l'étalage,
Leur présence le gêne & le rend soucieux.
Ce fut bien pis lorsqu'à la ville
Ils l'eurent conduit avec eux.
L'enfant vêtu de fleurs marchoit d'un pas agile;
On le charge d'habits riches & précieux
Qui rendent sa démarche, & lourde, & difficile.
On le traîne en carrosse, il alloit bien à pié.
La franchise, les ris, la candeur, l'amitié
Aux champs le suivoient d'ordinaire:
Il les entend nommer; mais las! il a beau faire,
Il ne les trouve plus; ou s'il les voit par fois,
C'est qu'il s'échappe & va chez de simples bourgeois.
On l'annonce à la comédie,
On l'annonce au concert, au bal, à l'opera.
Par-tout il est suivi d'une foule étourdie
Qui court en s'écriant: *le plaisir y sera.*
Il s'y trouve en effet; mais il n'a plus la grace,

L'air naïf, ingénu, ce tendre & doux regard
Qu'il avoit au village. On exige trop d'art,
Et l'art le fait bâiller, & l'ennuie, & le lasse.
Et puis les beaux esprits, peu contens de jouir,
Veulent soumettre le plaisir
A leur scrupuleuse analyse.
Calculer le plaisir ! hélas, quelle sottise !

Par ordre d'un seigneur on le mande à la cour ;
Il arrive, on l'habille, on l'ajuste, on le frise.
Un des favoris de l'amour
Vient présider à sa toilette.
Une antique beauté, qui fut jadis coquette,
Le prend sur ses genoux & dit en minaudant :
« Écoutez-moi, mon cher enfant,
» Écoutez-moi, je vais vous dire
» Comment vous devez vous conduire.
» Mon ami, vous rirez, aussi-tôt qu'on rira ;
» Quand on ne rira point, il ne faudra pas rire.
» Soyez joyeux & gai, dès qu'on vous le dira ;
» Parlez avec respect, quand on vous parlera,
» Et d'ailleurs, si vous savez lire,
» L'étiquette vous apprendra
» Ce qu'il faut... Qu'avez-vous ?... Mais je crois
» qu'il soupire !
» Il m'échappe : venez, je veux vous embrasser ;
» Venez petit ingrat, venez, je vous conjure ».

On le conjure en vain. De ſa riche parure
Il a ſçu ſe débarraſſer,
Et s'envole par la fenêtre.
Il s'envole, remonte aux cieux,
Les embellit, & donne aux dieux
Par ſa préſence un nouvel être.
Nous le cherchons de tous côtés;
Nous avons beau chercher, il ne veut plus paroître.

Tous les habits qu'il a portés
En peu de tems ont trouvé maître.
Après les habits nous courons,
Nous courons à perte d'haleine;
Après la courſe nous trouvons
Que l'habit du plaiſir nous a maſqué la peine.



FABLE XLIV.

LE FILS INGRAT.

Ou dialogue sur la Raison humaine (1).

MADEMOISELLE DE P.

VOUS allez nous quitter, j'en suis bien affligée.

MADEMOISELLE DE S. C.

De ces tendres regrets je vous suis obligée ;
Mais j'ai fini mon tems,
Une autre me succede,
Il faut bien. . . .

MADEMOISELLE DE P.

Je le sens,
Le mal est sans remede ;
Mais je n'en sens pas moins combien
Je perds.

(1) Ce dialogue avoit d'abord été fait pour deux enfans-de-chœur, l'un prêt à sortir de la maîtrise, l'autre qui devoit y rester encore : on desira qu'il pût convenir à deux demoiselles de Saint-Cyr. On y fit les changemens nécessaires, & on l'imprime ainsi arrangé.

MADEMOISELLE DE S. C.

Que perdez-vous ?

MADEMOISELLE DE P.

Tout.

MADEMOISELLE DE S. C.

Rien.

MADEMOISELLE DE P.

Rien ! Hélas, pouvez-vous me tenir ce langage ?
Pouvez-vous à mon cœur faire un pareil outrage ?
Du plaisir de vous voir je goûtois la douceur...

MADEMOISELLE DE S. C.

Comme à vous ce plaisir m'étoit doux & flatteur ;
Mais est-il un bonheur durable ?

MADEMOISELLE DE P.

Non, puisqu'il faut nous séparer.
Cruel moment !

MADEMOISELLE DE S. C.

Cessez de vous désespérer ;
Une compagne plus aimable...

MLLE DE P. *vivement.*

Eh ! pourra-t-elle réparer

La perte qui m'accable ?
A la vertu je marchois près de vous
Par un ſentier, & bien ſûr, & bien doux,
Et je vous perds ! Au moins daignez m'inſtruire ;
Enſeignez-moi comment il faudra me conduire,
Ajoutez ce bienfait à ce que je vous dois.

MADEMOISELLE DE S. C.

Je vous répéterai ce qu'on m'a dit cent fois,
Et ce qu'en votre cœur un jour vous pourrez lire ;
Écoutez la raiſon.

MLLE DE P. *vivement.*

La raiſon ! c'eſt bien dit.
Mais la raiſon nous fait tourner l'eſprit.
D'un ton rebutant & ſévere,
D'un ton à ſe faire haïr,
Elle preſcrit tout le contraire
De ce qui nous feroit plaiſir.
Et puis quand elle a dit tout ce qu'il faudroit faire,
A notre guiſe elle nous laiſſe agir,
Pour avoir le beau droit de ſe mettre en colere,
De gourmander, & de punir,
Elle feroit mieux de ſe taire,
Ou de mieux ſe faire obéir.

MADEMOISELLE DE S. C.

A la raiſon faut-il s'en prendre
De la révolte de nos ſens ?
Quand une éleve, au lieu d'apprendre,
Badine, joue & perd ſon tems,
Peut-on à ſa régente... ?

MLLE DE P. *avec humeur.*

Oh bien, je vous entends ;
Cette raiſon ſi fiere, avec ſon privilege,
Ses titres rares, ſinguliers,
Eſt un profeſſeur de college
Mépriſé de ſes écoliers.

MADEMOISELLE DE S. C.

Oui, des écoliers indociles
Qui ſongent du matin au ſoir
Aux moyens de ne rien valoir ;
Mais l'enfant ſage à ſes leçons utiles
Prête l'oreille, & ſuit avec ſoumiſſion
Ce qu'enſeigne.....

MADEMOISELLE DE P.

Et que peut enſeigner la raiſon ?

MADEMOISELLE DE S. C.

La raiſon, quand on la conſulte,

Enseigne le chemin du solide bonheur,
Des vives passions appaise le tumulte,
Et de mille dangers garantit notre cœur;
Des sciences, des arts elle est la souveraine,
Ils sont tous du ressort de son pouvoir divin.

MADEMOISELLE DE P.

Mais pour la détroner, cette puissante reine,
Que faut-il? un verre de vin.

MLLE DE S. C. *ironiquement.*

Le vent pourroit fort bien éteindre
Le flambeau qui pendant la nuit
Guide nos pas & nous conduit.
Pour n'avoir point le vent à craindre,
Du flambeau ne nous servons pas.

MADEMOISELLE DE P.

Oh! nous ferions trop de faux pas.

MADEMOISELLE DE S. C.

Trop de faux pas! Contre vous-même
Vous prononcez pour la raison,
Je la peignois sous cet emblême.

MADEMOISELLE DE P.

Puisque j'ai prononcé ma condamnation,
Je n'en appelle pas. Allons, je me décide

A la prendre toujours pour guide ;
A ne m'en jamais ſéparer.
Je me ſoumets à ſon empire,
Je veux la ſuivre en tout.

MADEMOISELLE DE S. C.

En tout, ah ! c'eſt trop dire ;
Elle pourroit vous égarer.

MLLE DE P. *avec vivacité.*

Je vous ſais gré de la réponſe.
Suivez-la, ne la ſuivez pas,
Des deux côtés même embarras ;
Le plus ſûr eſt que j'y renonce.

MADEMOISELLE DE S. C.

Des deux côtés auſſi vous donnez dans l'excès.

MLLE DE P. *avec humeur.*

Dites que vous aimez à faire des procès.
Qu'on l'eſtime ou qu'on la mépriſe,
On ne fait rien à votre guiſe ;
Il faut pourtant choiſir ; allons, voyons, optez,
Dites quel parti je dois prendre,
Ou bien....

MADEMOISELLE DE S. C.

Si vous vous emportez,

Ce n'eſt pas le moyen d'entendre
Ce que vous deſirez apprendre.

MADEMOISELLE DE P.

Je ne m'emporte pas.

MADEMOISELLE DE S. C.

Eh bien donc, écoutez.
La raiſon a des droits, mais des droits limités.
Souveraine dans ſon empire,
Elle doit y donner la loi,
Et nous devons tous y ſouſcrire.
Quand elle en veut ſortir, alors on doit lui dire:
« Nous ne dépendons plus de toi,
» Tu n'as plus rien à nous preſcrire.

MADEMOISELLE DE P.

Mais qui le fixera cet empire?

MADEMOISELLE DE S. C.

La foi.
A la raiſon il faut ſoumettre
Études, goûts, affections,
Et juſqu'aux moindres actions:
Mais gardons-nous bien de permettre
Qu'elle étende plus loin ſes droits.
Quand le Ciel a parlé, la raiſon à ſa voix
Doit baiſſer la paupiere,

Adorer & ſe taire :
Ne jamais promener ſes regards indiſcrets
Sur les redoutables décrets
Dont Dieu nous a fait un myſtere.

Mlle de P. *avec douceur.*

Ce que vous dites-là me paroît de bons ſens.
Pourquoi donc eſt-il tant de gens
Qui font & penſent le contraire ?

Mademoiselle de S. C.

C'eſt que de leur raiſon ils ſe ſervent fort mal.
Des paſſions ils en font un eſclave
Qui contre Dieu ſe ſouleve & le brave.

Mademoiselle de P.

Ah ! quel aveuglement fatal !

Mademoiselle S. C.

Certain enfant indocile, rebele,
Eſt le déplorable modele
Qu'ils ſe propoſent d'imiter.
Si de cet enfant l'aventure
Peut vous plaire, je ſuis prête à la raconter.

Mademoiselle de P.

Elle me plaira, j'en ſuis ſûre ;
Je ſuis prête à vous écouter.

MADEMOISELLE DE S. C.

Des dons de la nature
Un enfant
En naiſſant
Reçut ample meſure.
Air de dignité,
Eſprit & beauté,
Ame ſimple & pure,
Il eut tout, hors un point.
Encor, pourquoi ne l'eut-il point?
C'eſt qu'il étoit en ſa puiſſance
De l'avoir ou ne l'avoir pas.
Ce point, c'étoit l'obéiſſance.
Notre enfant n'en fit aucun cas;
Il préféra l'indépendance
Et ſa dangereuſe douceur
Aux loix qu'un pere avec prudence
Lui preſcrivoit pour ſon bonheur.

MADEMOISELLE DE P.

Des jeunes gens de ſon eſpece
L'échantillon n'eſt pas perdu;
Un tourment, s'il eſt défendu,
Devient plaiſir pour la jeuneſſe.

MADEMOISELLE DE S. C.

Dans un verger délicieux

Ce fils rebelle eſt placé par ſon pere.
Entre mille fruits ſavoureux
Dont le choix eſt permis à ſon goût, à ſes yeux,
Entre mille, c'eſt bien de quoi ſe ſatisfaire,
Un ſeul eſt défendu comme pernicieux.
Et bien, celui-là ſeul eut le droit de lui plaire.
Il eſt bientôt cueilli, mangé,
Et bientôt le pere eſt vangé.
De malheurs une longue file
Accable ce fils indocile;
Mais de ces maux le plus affreux,
Celui qui plus le déſeſpere,
C'eſt de ſe voir privé de la clarté des cieux.
Si l'on juge qu'alors le pere,
N'écoutant plus que ſa colere,
Abandonne l'aveugle à ſon mauvais deſtin;
Et que le fils puni ceſſa d'être mutin,
C'eſt mal juger. Chacun garda ſon caractere;
Même tendreſſe d'un côté,
Et de l'autre toujours même indocilité.

MADEMOISELLE DE P.

Ceci paroît bien difficile à croire.

MADEMOISELLE DE S. C.

Il ſuffira, pour le prouver,
D'achever notre hiſtoire.

MADEMOISELLE DE P.

Hâtez-vous d'achever.

MADEMOISELLE DE S. C.

A la voix de l'enfant qui pleure & se désole
On voit bientôt le bon pere accourir ;
Il le rassure, il le console,
Il fait bien plus encore, il va le secourir.

« Fils ingrat, lui dit-il, mais fils ingrat que j'aime,
» Si ton malheur est grand, mon amour est extrême.
» Ton infortune & tes besoins
» Exigent les plus tendres soins ;
» De mon cœur tu peux les attendre.
» Pour guider tes pas incertains
» Sers-toi de ce bâton que je mets en tes mains ;
» Entre mes bras j'aurai soin de te prendre,
» S'il se trouve un chemin difficile & glissant
» Où ton bâton seroit un secours impuissant ».
Voilà ce que promet & ce que fait le pere :
Que pouvoit-il promettre, & que pouvoit-il faire ?

MADEMOISELLE DE P.

Rien de plus. Mais comment se comporta l'enfant ?

MADEMOISELLE DE S. C.

D'abord tout l'effraie & l'étonne ;
Avec son bâton il tâtonne,

Puis

Puis quand il a bien tâtonné ;
Il leve un pied timide,
Le porte où le bâton le guide ;
Le pose à terre, est encore étonné.
Vers ce pied précurseur bientôt l'autre s'avance ;
Et mon aveugle a fait un pas.
Au second, au troisieme, encor même embarras ;
Mais le tems & l'expérience
Amenent la facilité,
Et le voilà qui trotte avec agilité,
C'est-à-dire avec imprudence.
Le bâton n'est plus consulté,
Et ne sert que de contenance.
Le pere a beau crier : « mon fils, prends garde
» à toi,
» Sers-toi de ton bâton ; par ici, viens, suis-moi ;
» Où vas-tu, malheureux ? arrête ».
L'enfant laisse crier & ne fait qu'à sa tête :
Aussi, Dieu sait comme il tombe souvent,
En arriere tantôt, & tantôt en avant.
A chaque chûte il pleure, il gémit, il s'afflige,
Mais jamais il ne se corrige.
Si le pere lui prend la main
Pour le sauver d'un précipice
Et le remettre en bon chemin,
Comment reconnoît-il cet important service ?
Je vais le dire ; mais hélas, le croira-t-on ?

Il le frappe de ſon bâton.

MADEMOISELLE DE P.

De ſon bâton ! comment ! ſon pere !

MADEMOISELLE DE S. C.

Oui, ſon pere, & ſon bienfaiteur.

MADEMOISELLE DE P.

Ah Dieu ! quel mauvais caractere !
Puiſſe le Ciel, juſte vengeur...

MADEMOISELLE DE S. C.

Prenez garde ; qu'allez-vous dire ?
C'eſt tout le genre humain que vous allez maudire.
Le pere, l'enfant, le bâton,
Ce ſont Dieu, l'homme & la raiſon.

MADEMOISELLE DE P.

Ne m'en dites pas davantage ;
Le reſte aiſément ſe comprend.
Aux dépens du mutin je prétends être ſage,
Et de mon bâton faire uſage
Pour me conduire ſûrement
Dans les ſentiers aiſés de mon pélerinage.
Mais de bon cœur je fais ſerment
De quitter ce foible inſtrument,

Et de tendre une main docile
Sitôt que l'auteur de mes jours,
Dans une route difficile,
Voudra bien être mon ſecours.
La raiſon, je le vois, à l'homme fut donnée
Pour réprimer ſes paſſions,
Et diriger ſes actions;
A ſon tour elle doit être ſubordonnée
Aux myſteres ſacrés de la divine loi.
Son empire finit où commence la foi.

FIN DES FABLES.



CONTES.

GOSSELIN ET GAI.

HISTOIRE VÉRITABLE.

CALOMNIER l'eſpece humaine
Eſt preſque un défaut général;
Par-tout on prend bien de la peine
Pour en dire beaucoup de mal.
Au barreau l'avocat s'applique
A bien dénigrer le client
D'un rival ; celui-ci réplique,
Et venge l'homme qu'il défend.
On imprime & l'on rend publique
La ſentence d'un ſcélérat.
L'ordonnance d'un magiſtrat
Menace en défendant le crime;
C'eſt fort bien fait aſſurément,
Mais c'eſt dire aſſez clairement

A l'homme qu'on le méſeſtime.
Au théatre, où la nation
Devroit trouver une leçon
De la vertu la plus ſublime,
On cherche à prouver en beaux vers
Que le genre humain eſt pervers.
Pervers! il ne l'eſt point. L'homme eſt né ſociable,
Tendre, compatiſſant, généreux, charitable.
S'il ſe trouve un méchant hardi, déterminé,
Pour qui le mal à faire eſt délectable étude,
Et le mal qu'il a fait *ſuave quiétude* (1),
Hélas! c'eſt un infortuné
Qui naquit contrefait, & que par mal-adreſſe
La nature forma monſtre dans notre eſpece.
Son exemple à la regle eſt une exception,
Et ne fait point la loi. Mais pourquoi donc ſans ceſſe
Entends-je criailler à la vexation!
Au crime! à l'injuſtice! on me frappe, on me bleſſe!
Et qu'on n'entend jamais : ô la bonne action?
Pourquoi? Je vais le dire. Un homme qu'on afflige
Se plaint à haute voix, pouſſe de grands hélas;

(1) Ces mots ſont employés par Moliere. *Tartuffe, acte III, ſcene III.*

Au lieu que celui qu'on oblige,
En chantant le bienfait ne s'époumonne pas.
Ainsi le bien qu'on fait s'oublie,
Et le moindre mal se publie.
Pour l'honneur de l'humanité,
Je voudrois que la vérité
A ses frais entretînt un fidelle archiviste
Qui des faits vertueux tînt une exacte liste.
Alors on connoîtroit ce que l'on doit penser
Du pauvre genre humain que si fort on déprise.
Ma muse, en attendant que la charge soit prise,
Ingérons-nous à l'exercer.

L'an passé nous avions à la Sainte-Chapelle
Un beau couple d'amis, l'un nommé Gosselin,
Et l'autre appellé Gai : le premier chapelain,
Le second simple clerc. L'amitié la plus belle
Les unissoit entr'eux; on en étoit surpris,
Et surpris justement; car leurs goûts, leurs esprits,
Leurs penchans, leurs humeurs ne sympatisoient guere.
Gai de son naturel est brusque, rustre & dur,
D'un commerce âcre, & pourtant sûr.
Le prêtre Gosselin étoit d'un caractere
Complaisant & poli, sensible, simple & doux.
Quand je dis simple, expliquons-nous;
Car ce mot équivaut à dupe, sot & bête

En beau langage de la cour ;
Au lieu qu'en ſtyle plus honnête ;
Il ſignifie un homme ennemi de détour ;
C'eſt dans ce ſens qu'il faut l'entendre.
Que deux êtres pareils euſſent pu s'attacher
L'un à l'autre par un nœud tendre,
C'eſt ce qu'on ne pouvoit comprendre.
Un ſeul point cependant ſembloit les rapprocher,
Et cimenter entre eux la bonne intelligence.
Tous deux également ils étoient bienfaiſans,
Si l'on peut nommer bienfaiſance
Les ſervices qu'on rend à de pauvres parens
Qui prirent ſoin de notre enfance.

Outre deux cents écus que tiroit Goſſelin
De la Sainte-Chapelle, en ſuivant les offices
Sans jamais y manquer, en petits bénéfices
Il avoit cinq cents francs. Sans être fort enclin
A multiplier ſa dépenſe,
A faire fracas & bombance,
Il auroit bien pu tout manger :
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'il ſavoit s'arranger.
Avec Gai ſobrement il faiſoit ordinaire,
Ménageoit, épargnoit, pour ſubſtanter ſon pere
Dont il payoit la penſion ;
Pour un oncle curé de qui la portion
Étoit par trop congrue ; une ſœur douce & ſage

Sur le reſte du bien avoit ſon apanage.
Voilà mon Goſſelin ſuffiſamment connu.

Voyons Gai maintenant. Gai, pour tout revenu,
A ſa place de clerc, & point de bénéfice.
Avec ſes ſix cents francs il faut qu'il ſe nourriſſe,
Qu'il aſſiſte ſon pere, entretienne ſa ſœur,
Et d'un frere ſoldat, ſurnommé Joli-Cœur,
Achete le congé. On trouvera, je penſe,
Les revenus de Gai moindres que ſa dépenſe;
Ils le ſont en effet. Il faut dire comment
Il trouva le ſecret d'y faire un ſupplément.
Gai s'annonce marchand d'excellent vin de Baune.
D'un air ſi vrai, ſi franc, il le vante & le prône,
Qu'on en achete. Il gagne & fait de ſon profit
Le bon uſage que j'ai dit.

C'eſt ainſi que vivoient dans une paix heureuſe
Deux rivaux en bonté, dont la main généreuſe
De leur pauvre famille écartoit le beſoin,
Quand Goſſelin tomba malade
D'une fievre maligne. Alors ſon camarade
Redouble de zele & de ſoin.
Jour & nuit il le ſert, & le garde, & le veille.
Le pouls interrogé permet-il qu'il ſommeille,
Une chaiſe eſt ſon lit. Au moindre mouvement
Il eſt debout. Faut-il donner médicament,

Faire prendre ſyrop, potion, apozême;
Le ſenſible Gai veut tout faire par lui-même;
C'eſt-là tout ſon plaiſir, ſon unique bonheur.
A ſervir ſon ami, Gai trouve mille charmes.
Il ne l'embraſſe plus pour lui cacher des larmes
Qui pourroient l'effrayer. Gai ne va plus au chœur,
Et chaque ſamedi le pointeur du chapitre
Lui retranche ſur ſon regître
Ses inſuffiſans revenus :
Mais l'humain tréſorier les a bientôt rendus
De ſes deniers & de ſa poche.
Nul ici ne mérite éloge ni reproche;
Chacun fait ſon métier, & le fait dignement.

Au bout de dix-ſept jours vient le fatal moment,
Goſſelin s'affoiblit, il ſuccombe, il expire.
Le ſincere ami Gai, pendant quelques inſtans,
s'afflige, & ſe lamente, & gémit, & ſoupire.
Mais enſuite occupé de ſoins plus importans,
Il cache ſa douleur, l'étouffe, la fait taire,
Feint que ſon ami dort, ouvre le ſecretaire,
A la hâte choiſit parmi tous les papiers
Celui qu'à ſon deſſein il juge néceſſaire,
Le prend, le va porter à l'un de ces banquiers
Qui ſont toujours tout prêts, au moyen d'une ſomme,
A nous cautionner le ſuffrage de Rome.

Son expédition fut finie un peu tard;
Le courier de la poste est près de son départ.
Gai trouva le moyen, à l'aide d'un mensonge,
De faire dans la malle insérer son placet;
Il s'en revient content. En revenant il songe,
Comment il pourra faire observer le *tacet*
Sur la mort & sur la vacance
Dans les pays des collateurs,
Point de la plus grande importance
Pour que le pape les devance.
Rien n'est impossible aux bons cœurs.
Gai sut y parvenir, non sans beaucoup de peine,
Enfin il y parvint. Quand il est assuré
Que sa manœuvre est bien certaine,
Il va jusqu'à Crepi trouver l'oncle curé.
« Je viens vous annoncer une affreuse nouvelle,
» Lui dit-il en pleurant. — Ah! Gosselin est mort!
» Mon neveu n'est donc plus! O déplorable sort!
» Quel ami nous perdons! O douleur éternelle!
» Et son pere! & sa sœur! que vont-ils devenir?
» Pour vous, répondit Gai, j'ai pris soin d'obtenir
» Du pape, à votre insu, ses petits bénéfices.
» Le bien qu'il vous faisoit à tous
» Désormais dépendra de vous ».
Gai ne lui parla point des divers artifices
Qu'il avoit employés pour venir à ses fins;

Mais il lui mit entre les mains
L'écrit de son banquier. « Ame sensible & grande,
» S'écria le vieillard, c'étoit, c'étoit pour toi
» Que tu devois en faire la demande;
» Ton âge & ta vertu m'en assuroient l'emploi
» Tout aussi pur & plus durable.
» Daigne les recevoir de moi;
» Considere mes ans ». Gai fut inexorable.
Il répondit pourtant, d'un ton à peu près doux:
» Et si je mourrois avant vous » ?

Ames tendres & vertueuses,
A qui ce trait d'humanité
A fait verser des pleurs, des pleurs de volupté;
Pleurez encor, soyez heureuses,
Ma muse n'a rien feint, j'ai dit la vérité.



LE DERVIS.

CONTE.

Dans un village de la Grece,
Depuis qu'elle eſt ſoumiſe à l'empire Ottoman,
La vèuve d'un ſoldat n'avoit d'autre richeſſe
Qu'une brebis. Depuis un an
A peu près, ſon fils & ſa fille
Attendoient la ſaiſon
Où le fermier deshabille
Les moutons de leur toiſon.
Ils l'attendoient avec impatience,
Car ils alloient nud-pieds faute d'avoir des bas.
La mere à leur ſubſiſtance
Pourvoyoit avec ſes bras
Petitement, & n'avoit pas
De quoi les habiller. Enfin le tems avance;
On le prévient; la brebis en pâtit,
Il faiſoit encor froid; de plus elle étoit pleine;
Et pour elle, & pour ſon petit,
On devoit lui laiſſer ſa laine.
Mais la néceſſité ne connoît point de loi.
Quand elle fut tondue,
La veuve triſtement ſe diſoit à part-ſoi:
« Le ciel m'en eſt témoin, tu ne ſerois pas nue

» Par le tems qu'il fait, ma brebis;
» Si mes pauvres enfans avoient eu des habits».

Déjà la toiſon eſt peſée.
Ce ne ſera point choſe aiſée
D'y trouver des bas, un corſet,
Une veſte avec un bonnet;
Mais pour le mieux il faudra faire,
Et commencer par le plus néceſſaire.
Avec l'ardeur qu'inſpire le beſoin
On alloit ſe mettre à l'ouvrage,
Lorſqu'on vit arriver de loin
Un grave perſonnage;
C'étoit un ſaint dervis. « Femme, à quoi pen-
» ſes-tu,
» Dit-il en approchant: à quel profane uſage
» Prétends-tu détourner la laine qu'en partage
» Mahomet ſe réſerve? Où donc eſt ta vertu?
» Ignores-tu que de l'année
» La premiere toiſon au ciel eſt deſtinée?
» Tremble pour tes enfans; le céleſte couroux
» Sur eux va s'alumer. Dans peu je vois ta fille
» Expirer ſur ton fils»... A ces mots la famille,
En offrant la toiſon, tombe ſur les genoux.
Aux prieres du ſaint chacun ſe recommande.
Sa colere s'appaiſe, il accepte l'offrande,
La prend, l'emporte avec dévotion,

Et donne à tous les trois sa bénédiction.

La mere, de son mieux, & console, & rassure
Ses malheureux enfans
Que voilà restés sans chaussure,
Et peut-être pour bien du tems.
« Pour Dieu, dit-elle, ce qu'on donne
» N'a jamais appauvri personne;
» Il est bon, il est tout-puissant :
» A sa voix, du néant
» On vit sortir chaque être;
» Il pourra faire naître
» De notre brebis un troupeau
» Nombreux & beau ».
Ainsi parloit la mere tendre,
Et toujours les enfans demeuroient attristés.
Ils n'étoient pas encor en âge de comprendre
D'aussi sublimes vérités.

J'entends d'ici le précepteur d'Emile
S'écrier en grondant : « quel sermon inutile »!
Ami Rousseau, frondez la mere & son sermon,
Quant à moi je l'approuve;
Il faut, je crois, que la raison
Dès son aurore, trouve
Dans le cœur des enfans le bon grain tout semé;
Il en est bien plutôt germé.

Un laboureur, pour faire la ſemaille,
N'attend jamais que la ſeve travaille.

Tandis qu'en longs raiſonnemens
Je perds ainſi mon tems,
Notre brebis féconde
Uſe bien mieux du ſien, & vient de mettre au
monde
Le plus beau, le plus gros
Des agneaux
Qui ſoient nés dans tout le village
Depuis dix ans & davantage.
Dieu ſait les bonds, les ris
De la fille & du fils.
« Maman, que je le baiſe. —
» Que je le baiſe auſſi, maman ».
Et puis ils le baiſoient. La mere étoit fort aiſe,
Mais plus tranquillement.
De mere brebis en géſine
On prend le plus grand ſoin,
On la nourrit avec du foin,
Du ſon, de la farine;
Auſſi donne-t-elle du lait
En abondance
A l'agnelet
Qui déjà bondit, ſaute & danſe.
Bientôt il mange dans la main

Des deux enfans qui de leur pain
Retranchent la mince pitance
Pour le nourrir.
Après eux on le voit courir,
Puis les quitter pour la mammelle,
Puis retourner vers eux & courir de plus belle.
La brebis & l'agneau, la mere & les enfans
Étoient tous heureux & contens.
Tel eſt le ſort des pauvres gens,
Un rien les rend joyeux. Au bout de quelque tems
Le bon dervis vient faire ſa viſite
Dans la maiſon. A s'aſſeoir on l'invite,
On le fête, on lui dit : « vous nous avez bénis ;
» Il y paroît ; notre brebis
» A fait ce bel agneau ; béniſſez-nous encore ;
» Ayez cette bonté. Quand un ſaint homme im-
» plore
» Les céleſtes faveurs, ſans peine il les obtient ».
D'un ton doux il répond : « veuille le ciel pro-
» pice
» Vous bénir, mes enfans ; qu'avec vous il bé-
» niſſe
» La brebis qui porta l'agneau qui m'appartient. —
» A vous ? — Non pas à moi, mais au ſouverain
» maître.
» Le divin Alcoran dit que tout premier né
» En holocauſte eſt deſtiné

» Au

» Au créateur qui le fit naître.
» Ah ! s'il m'appartenoit, je vous le laisserois :
» Mais en vous le laissant, hélas ! je trahirois
» Le terrible devoir de ministre & de prêtre ;
» J'attirerois sur moi, sur vous aussi peut-être,
» La colere des cieux ».
Il finit ce discours tendre & dévotieux
Par emporter l'agneau. Que chacun se figure,
Comme il pourra, l'affliction,
Les cris, le désespoir, la désolation
De la pauvre famille ; en faire la peinture
Me causeroit trop de douleur.
La veuve, n'écoutant qu'une sombre fureur,
Dit : « tu n'en feras plus pour un si méchant
» homme
» De toisons ni d'agneaux ». A ces mots elle
assomme
D'un coup de masse la brebis.
Revenant sur ses pas, le tranquille dervis
Lui dit : « ma chere sœur, vous l'avez immolée,
» C'est donc une victime. Aux termes de la loi,
» Les intestins, les pieds, la tête sont à moi ;
» Coupez-les proprement ». La veuve désolée
Dit : « maudite brebis ! maudit soit le moment
» Où pour toi je donnai ce que j'avois d'argent !
» Ah, vous l'avez maudite ; elle est sous l'ana-
» thême,

Reprit l'homme de bien :
» Laiſſez, laiſſez, ne coupez rien ;
» Tout animal maudit doit à l'Être ſuprême
» Être offert en entier : gardez-vous d'y toucher ;
» Ce ſeroit, mon enfant, mortellement pêcher,
» Et pour toujours vous rendre immonde.
» Adieu, ma fille, adieu ; pour les biens de ce
» monde
» N'ayez plus tant d'amour ; c'eſt un foible roſeau :
» Malheur à qui ſur eux ſe fonde ».
Il dit, puis emporta la brebis & l'agneau.

Le dervis, retourné dans ſa dervicherie,
Vit qu'il ne pourroit ſeul manger tant de mouton.
Pour en venir à bout, il prie
Les autres dervis du canton.
Il met auſſi de la frérie
Un vieux marchand Arménien.
Ce marchand étoit veuf, ignorant & fort riche,
Sans héritiers connus, point avare, point chiche :
Voilà bien des motifs d'attirer le chrétien,
A force de careſſes,
De ſoins, de politeſſes,
A prendre le turban.
Auſſi le ſaint dervis ne s'en faiſoit pas faute.

Déjà les conviés ſont rendus chez leur hôte :
On jaſe, on déraiſonne, on cite l'alcoran,
On prouve que le ramazan
Fut établi pour la canaille ;
Que ſi l'on a perdu la derniere bataille,
C'eſt qu'un viſir n'a pas conſulté le divan.

Pendant que ſur ces points avec chaleur on braille,
Une eſclave charmante a ſervi le repas.
On place le marchand au haut bout de la table,
On lui fait les honneurs, & d'un air agréable
On lui ſert le premier les morceaux délicats.
Les vins de Ténédos, & de Chypre, & d'Allone,
Sont par la jeune eſclave à la ronde verſés.
Chaque dervis reçoit, les yeux preſque baiſſés,
Dévotement ce qu'on lui donne,
Et ne dit jamais c'eſt aſſez.

Tandis qu'à plaiſir on s'abreuve,
Et qu'on ſe met en belle humeur,
On ſe moque un peu de la veuve
Et de ſa dévote frayeur.
Tous à ſa ſanté veulent boire ;
Tous au maître de la maiſon
Vingt fois font raconter l'hiſtoire
De l'agnelet, de la toiſon,

Enfin de la brebis. Et puis, comme on peut croire,
A chaque article on rit de la ſimplicité
D'une pauvre femme aſſez bête
Pour ſe ſoumettre en toute humilité
Aux loix d'un alcoran fabriqué dans la tête
Du fin dervis. L'Arménien
Obſerve tout & ne dit rien.
Le plus vîte qu'il peut, au ſortir de la table,
Il s'eſquive en donnant tous les dervis au diable;
S'en va ſe faire inſtruire & demeure chrétien;
Et cette loi d'amour, en éclairant ſon ame,
En fait un homme tout nouveau.
Il fait chercher la pauvre femme,
Et lui donne un nombreux troupeau.
Et lorſque le dervis revint pour le ſéduire,
Avec un zele ſaint, on l'entendit lui dire :
« Va, fuis, vil impoſteur, ton peu de charité
» Me prouve que ton culte eſt une abſurdité ».



LES QUI-PRO-QUO DE BACCHUS.

CONTE.

Les dieux ont bonne intention ;
Au mieux ils feroient toute chose,
Si ce n'est que par fois une trop forte dose
De nectar vient troubler leur divine raison.
En mil sept cent vingt-neuf, le deux mai, par exemple,
Ils remonterent dans leurs cieux
Au lever du soleil, bien ivres, bien joyeux.
(Ils venoient de souper dans je ne sais quel temple.)
On les voyoit bailler & se frotter les yeux.
Si de foibles mortels faisoient ainsi bombance,
On les appelleroit des gens bien scandaleux :
Mais il ne faut jamais des dieux
Dire au juste ce que l'on pense.

Jupin qui dans ses mains tient la vieille balance,
Où le destin pese & compense
Le sort des dieux, des rois & des honnêtes gens ;
Ce Jupin, dis-je, avoit conservé son bon sens.
Mais un fait qu'on ne pourroit croire,
Si par un grave auteur il n'étoit attesté,

C'eſt que Bacchus s'en vint, en marchant de côté,
S'aſſeoir près du bureau, prit regiſtre, écritoire,
Pour faire office de greffier.

Jupin dicte : *article premier.*
Deſtin de toutes les pucelles
Qui dans l'humain ſéjour
Naîtront en ce beau jour.
La premiere de ces mortelles
Sera coquette, & vaine, & ſotte, & cætera :
Mais de ces gros défauts on l'indemniſera
En la faiſant reine des belles. —
Reine des belles, dit Bacchus,
Mais il n'avoit écrit que ces mots, rien de plus. —

La ſeconde ſera contrefaite & boiteuſe,
Difforme à faire enfuir juſques à ſes parens :
Mais pour dédommager la pauvre malheureuſe,
Ordonné qu'elle aura les plus rares talens,
Sublime génie, éloquence,
Des ſciences, des arts profonde connoiſſance.
Depuis le mot *talens* tout fut très-bien écrit,
Mais rien de ce qui le devance.

La troiſieme naîtra ſans graces, ſans eſprit.
Ceci par le greffier fut paſſé ſous ſilence.

Le fit-il à dessein ? ma foi je ne crois pas :
Je crois que Jupiter avoit parlé trop bas.
Mais il prononça fort : *bon cœur & bienfaisance*,
De tous les gens de bien lui feront des amis.
Rien de ceci ne fut omis.

Pendant que Jupiter dictoit : *second chapitre*,
Chapitre des garçons, écrivez en gros titre ;
L'ivre & distrait Bacchus
Rioit avec Momus,
En regardant Minerve,
Qui, d'un air de réserve,
Rajustoit le fichu de la belle Vénus,
Et couvroit les amours qui dormoient un peu nus.
Jupiter eut beau dire : *écrivain, à la ligne,*
A linea ; le dieu qui cultive la vigne,
Fort occupé d'ailleurs, n'entendit point cela,
Oublia titre, à linea,
Et de cette façon mêla
Le destin des garçons avec celui des filles.
Puis fiez-vous à ces Dieux-là
Pour régler le sort des familles.

Jupin, aux souverains voulant donner leçon,
Et leur fournir un beau modele,
D'un empire dota je ne sais quel garçon.
Tu regneras, dit-il, *sur un un peuple fidele ;*

Minerve dictera tes loix.
Si des rivaux jaloux méconnoiſſent tes droits ;
Bellonne, Mars & la Victoire
Porteront tes drapeaux dans les champs de la gloire.
La Bienfaiſance & l'Équité
Aſſiſes près de toi ſoutiendront ta couronne,
Et diront à la Vérité,
Qu'elle peut ſans trembler approcher de ton trône.
Pendant un ſiecle entier tu ſeras... Des vertus
Jupiter fit alors une fort longue liſte
Qu'il articula bien. Auſſi le vieux Bacchus
N'omit pas un ſeul mot, & fut très-bon copiſte.
Mais ces ſoins devenoient des ſoins bien ſuperflus
Après le qui-pro-quo rapporté ci-deſſus.
Le petit innocent qu'ainſi Jupiter dote,
Peut-être pour tout ſceptre a ſa bêche & ſa hotte,
Et vit ſans gloire au rang des manans inconnus
Qui font valoir leur héritage.
Je ne le plains pas trop, s'il eſt honnête, ſage.

Revenons à notre écrivain ;
Mais ne nous piquons pas d'écrire
Tous ſes torts ; j'en aurois pour trop long-tems à dire,
Je n'aurois pas fini demain.
Qu'il ait mis ſur ſon parchemin

Fille au lieu de garçon pour conduire un empire,
Tout au moins l'un vaut l'autre & je n'y vois qu'à rire.
Des vices, des vertus que le ſeigneur Jupin
A ſon gré diſtribue au ſexe féminin,
N'écrire que le lot qui paroît deſirable,
Sur l'autre garder le *tacet*,
Point de mal à cela, l'erreur eſt excuſable.
Mais las! il fait bien pis. Le fait eſt incroyable,
Et très-vrai cependant. En fermant le paquet
De tous ces biens divers, il fait un lot unique,
Met l'adreſſe deſſus, & la met au haſard,
En charge le courier. Mercure auſſi-tôt part,
Traverſe la plaine olimpique;
Il a déjà paſſé Berlin.
Comme il eſt venu fort grand train,
Il s'abat ſur une chaumiere
Pour peigner ſes cheveux dérangés par les vents.
Au bruit qu'il fait, & la fermiere,
Et ſon époux, & ſes enfans,
Effrayés viennent à la porte,
Et veulent appeller leur chien.
« Mes bonnes gens, ne craignez rien,
» Leur dit le dieu : je vous apporte
» Pour vous & l'univers un bonheur tout nouveau;
» C'eſt, du pere des dieux, la faveur la plus
» grande.

(Mercure, comme on voit, ſait la langue allemande)

« Mais indiquez-moi le château. —

» Quel château? — D'Anhalt-Zerbz. — Auprès de ce coteau,

» A droite; vous allez y trouver la famille :

» Mais entrez-y tout doucement,

» Car la princeſſe en ce moment

» Vient de nous donner une fille ».





EPITRES.

EPITRE

A MONSEIGNEUR...

C'EST un bon maître que le roi.
Le ſervir eſt un bon emploi ;
A ce métier on devient riche.
Il peut donner, il a de quoi,
Et, comme on ſait, il n'eſt point chiche;
A de fidelles ſerviteurs
Il ne plaint jamais ſes faveurs,
S'entend quand il peut les connoître ;
Car de vouloir que ce bon maître
De l'état quitte le timon
Pour aller dans chaque maiſon
Voir ce qu'on fait pour ſon ſervice,
Ce ſeroit un rude exercice.
Auſſi ne le boudai-je pas

(Eh, boude-t-on ceux qu'on adore)?
De ce que je vois qu'il ignore
Que j'ai pour lui bien du tracas,
Bien du ſouci, bien de la peine.
Que j'ai chaque jour ſur les bras
De ſes enfans demi-douzaine,
Et plus encor, car ils ſont huit.
Que je les veille jour & nuit,
Que je les conduis à l'égliſe,
Les inſtruis & les cathéchiſe
Pour en faire des gens de bien;
De cela le roi ne ſait rien:
Encor un coup, je lui pardonne,
Car il ne peut le deviner.
Mais quand vous ſerez à dîner
Tête à tête, en bonne perſonne,
Vous devriez bien, Monſeigneur,
Duement, l'avertir & lui dire:
« Oh ça, tenez, écoutez, Sire,
» Je vous connois un ſerviteur
» Qui travaille ſans récompenſe;
» Cela ne vous fait point honneur.
» Ce n'eſt pas, à ce que je penſe,
» Votre intention. — Vraiment non,
» Que fait-il, & quel eſt ſon nom?
Vous lui répondrez: « il s'appelle
» Le Monnier, & de tout ſon cœur

» Il inſtruit les enfans-de-chœur
» Qui ſervent la Sainte-Chapelle ».
A cela le roi vous dira :
« Il faut qu'on en faſſe un évêque.
Votre grandeur lui répondra,
« Non, Sire. — Et pourquoi non ? — C'eſt que
» Il trouve que l'épiſcopat
» Eſt un trop dangereux état.
» Il dit qu'il n'en eſt point capable,
» Et qu'il ſe jugeroit coupable
» D'entreprendre plus qu'il ne peut. —
» Et bien, qu'il ſoit abbé, s'il veut,
» Ou chanoine. — Il eſt philoſophe,
» Il ne le voudra pas encor.
» Il dit que gens de ſon étoffe
» Ne doivent point rouler ſur l'or ;
» Qu'il ſe connoît, que l'opulence
» Le conduiroit à l'inſolence ;
» Qu'un ſage doit borner ſes ſoins
» A ſe garantir des beſoins,
» Et ſe reſtreindre au néceſſaire.
» Il dit encor pour ſes raiſons. . . —
» Qu'il aille aux petites-maiſons,
» Ventre-ſaint-gris, je ne puis faire
» Rien de mieux pour le contenter. —
» Oh que ſi fait ; pour le tenter,
» Offrons-lui ſur un bénéfice

» Une modique pension
» Qui de la faim le garantisse
» Comme de l'indigestion.
Le roi vous dira : « rien n'empêche
» Que sur l'heure on ne lui dépêche
» Un brévet en beau parchemin,
» Que je signerai de ma main.
» Mais s'il fait encor le revêche,
» Je saurai bien lui faire voir
» Qu'on doit respecter mon vouloir ;
» Je le. . . — Sire, point de colere,
» Que la pension soit légere,
» Je réponds qu'il obéira,
» Et qu'il vous en remerciera ».



EPITRE

A MONSIEUR LE BARON DE BEAUVAIS,

Pour lui demander la clef de ſes barrieres de Gentilli.

LORSQUE Paris envoya paître
La tendre & ſincere amitié,
A Gentilli près de Bicêtre
La pauvrette s'enfuit à pié.
De ce lieu le vertueux maître,
Par goût, bien plus que par pitié,
La reçut, & devint le prêtre
D'un temple ruſtique & champêtre
Qu'il lui bâtit. De lieux divers
On vit accourir à ce temple
Tous les ſages qui des pervers
Ont fui le dangereux exemple.
On y vit la ſimplicité,
La candeur, l'ingénuité,
S'égayer avec la décence.
Si l'on y trouva l'opulence,

Elle s'y montra ſans orgueil,
Elle y quitta ce fier coup-d'œil
Qui déconcerte l'indigence.

Voyez ce que l'exemple peut.
D'amis une troupe fidelle,
Sur vos plans, en cet heureux lieu;
Se conſtruiſit une chapelle;
Où loin des trômpeurs & du bruit,
Elle va recueillir le fruit
D'une vie innocente & pure.
Votre vaſſal. . . . .
Eſt le paſteur de cette cure,
Et, foi de ſacriſtain, je jure
Qu'avec honneur il la deſſert.

Tout va bien dans notre paroiſſe;
Nous y vivons heureux, contens,
Hors un point qui de tems en tems
Nous trouble & nous met en angoiſſe,
Ce point c'eſt le mauvais chemin.
En qualité de ſacriſtain,
C'eſt moi qui conduis la voiture
Qui porte paſteur & pâture.
Cette voiture, un vieux cheval
La traîne ſans beaucoup de mal,
Par conſéquent elle eſt légere,

Mais il ne lui faut pas d'orniere.
Or jugez ſi comme un chartier,
Lorſque j'enfile le ſentier
Qui conduit à mainte carriere,
Je jure, & frappe ſans quartier
Sur ma très-miſérable bête,
A qui je ſouleve la tête
Pour prévenir tous les faux pas.
Je ſens que je me damne, hélas!
Et qu'en jurant on ne peut faire
Son ſalut. Dans cet embarras,
Soyez mon ange tutelaire:
C'eſt pour vous une mince affaire;
Un ſeul petit morceau de fer,
Qui m'ouvriroit votre barriere,
Me retireroit de l'orniere
Et du grand chemin de l'enfer.



EPITRE

A MONSIEUR LE BARON DE BEAUVAIS,

Pour le jour de ſa fête.

On les répute menteurs
Ces meſſieurs les voyageurs ;
On croit qu'ils mettent leur gloire
A bien broder une hiſtoire.
Pour moi je veux vous conter
Nuement, ſans rien ajouter,
Un fait digne de mémoire.

Sur la route d'Orleans,
Qui de voyageurs fourmille ;
J'ai vu tantôt deux enfans,
L'un garçon & l'autre fille.
La fillette cheminoit
D'un air modeſte & tranquille ;
Le garçon alloit, venoit,
Trottoit, ſautoit, gambadoit,
Et, comme un vrai petit-gille,
Vers les champs & vers la ville

Tour à tour ſe retournoit.
Souvent il laiſſe derriere
Sa compagne qui d'un train
Égal pourſuit ſon chemin
Sans trop faire de pouſſiere :
Mais l'évaporé lutin,
Gambillant dans chaque orniere,
Nous en fait des tourbillons
Plus que quatre poſtillons.

Je joins ces enfans ſans peine,
(J'étois en cabriolet.)
Au poliſſon hors d'haleine
Je dis : « mon petit poulet,
» Vous êtes des plus ingambes,
» Mais vous n'irez pas bien loin,
» Si vous ménagez vos jambes
» De cette façon. Ce ſoin,
» Dit-il fierement, m'offenſe :
» Paſſe, ou bien crains ma vengeance.
» Tout doux, mon cher La-terreur,
» Ne me faites donc point peur :
» Puis-je de votre menace
» Adoucir un peu l'aigreur
» En vous offrant une place ? —
» Et que deviendra ma ſœur ?
» Nous en ferons donc un page ? —

» Oh que non, mon équipage
» Peut vous tenir tous les deux. —
» Le veux-tu, sœur? — Je le veux ».
Et les voilà dans ma chaise.
Nous étions mal à notre aise;
Elle est petite pour trois.

A mon loisir j'examine
Les yeux mutins & sournois
Du garnement dont la mine
M'avoit d'abord prévenu;
Mais quand je pus le connoître,
Je fus bientôt revenu
Du goût qu'il m'avoit fait naître.
D'un ton de vrai petit-maître,
A sa sœur ainsi qu'à moi
Il adresse la parole,
Me critique, me contrôle,
Prétend me donner la loi,
Et se charger de mon rôle.
Par foiblesse, au petit drôle
Je cede pour un instant
Strapontin, & fouet, & guide.
Le voilà qui va claquant,
Frappant, tiraillant la bride
De mon étique cheval,
Qui pourtant n'alloit pas mal.

Si je n'eusse ôté bien vîte
Les rênes au jeune fou,
Il m'auroit cassé le cou.

Je m'adresse à la petite,
Et lui dis : « ma belle enfant,
(Car en effet elle est belle;
Mais pour qu'elle semble telle
Il faut bien plus d'un instant)
» Il me paroît bien méchant
» Votre joli petit frere;
» Avec un tel caractere
» Vous avez maille à partir
» Plus d'une fois dans l'année ».
Elle de me répartir :
« Dites donc dans la journée.
» Ce que vous voyez n'est rien;
» Si vous le connoissiez bien,
» Vous sauriez... Mais je suis bonne,
» Je l'aime & je lui pardonne
» Mainte frasque chaque jour :
» Je ne suis point sa régente;
» Puis il faut être indulgente
» Pour le petit dieu d'amour.
» Quoi, m'écriai-je tout blême,
Tremblant, saisi de frayeur,
» C'est donc-là ce dieu trompeur

„ Qui séduit... — Oui, c'est moi-même.
„ Tu le vois ce trait vainqueur,
„ Il pourroit bien à ton cœur
„ Faire expier ce blasphême;
„ Mais à l'amitié ma sœur,
„ Que seule ton cœur encense,
„ J'immolerai ma vangeance.
„ Ne crains rien de mon courroux;
„ Sois arbitre & juge-nous.

„ Je prétends que sans mes flammes
„ Il n'est point de vrai bonheur;
„ Ma sœur dit qu'aux tendres ames
„ Elle offre un bien plus flatteur.
„ A Gentilli sous Bicêtre,
„ Elle a, dit-elle, une cour;
„ C'est-là que je dois connoître
„ Qu'aux doux plaisirs de l'amour
„ Son plaisir est préférable.
„ Je veux le voir ce séjour
„ Si charmant, si délectable,
„ Où l'on vit heureux sans moi.
„ Mais dis, que t'en semble à toi?
„ Allons, sans crainte, prononce;
„ Condamne-moi si j'ai tort. —

„ Je crains bien que ma réponse,

» Amour, ne vous fâche fort.
» Je ne ſuis flatteur ni traître,
» Et votre ſœur a raiſon.
» Je connois l'aimable maître
» De cette heureuſe maiſon;
» Son ame pure eſt le trône
» Dont votre ſœur a fait choix;
» Cent cœurs forment ſa couronne
» Et ſuivent ſes douces loix.
» Près du trône, la Sageſſe
» Avec un ſouris careſſe
» La décente Volupté;
» On y voit la Vérité
» S'unir à la Politeſſe;
» On y voit l'Aménité
» Qui par ſa douceur invite
» L'humble & timide Mérite
» A s'aſſeoir à ſon côté.
» Amour, ce fougueux délire,
» Ces tranſports impétueux
» Qu'on reſſent dans votre empire
» Valent-ils »?... Au même inſtant,
Dans les cieux l'Amour s'envole
Avec un air menaçant :
Mais l'Amitié, m'embraſſant,
De ſon couroux me conſole.
« Sous ma garde ne crains rien,

» Dit-elle, je ſaurai bien
» Contre l'Amour te défendre.
» Mais ici je veux deſcendre,
» Nous ſommes prêts d'arriver;
» Tu ſais bien où me trouver;
» Chez Michel je vais t'attendre.
» Pour toi je le préviendrai;
» Je m'en flatte, j'obtiendrai
» Qu'il accepte ton hommage.
» De l'amitié le langage
» Ne lui peut être ſuſpect.
» Faire agréer ton reſpect,
» C'eſt mon affaire & mon rôle ».
M'a-t-elle tenu parole?



EPITRE BAVARDE

A M. AUBRI,

Chevalier de ſaint Michel, Architecte du Domaine, pour lui demander une marche d'eſcalier.

Le roi fait bien tout ce qu'il fait.
Vous êtes né pour tout bien faire.
Sa Majeſté, par un brevet,
M'a fait préſent d'un presbytere;
C'eſt bien fait à Sa Majeſté,
Puiſqu'elle a mis en ſûreté
Mon honneur, mon corps, ma fortune,
Contre la fureur importune
. . . .
Le roi fait donc bien ce qu'il fait,
Ce point eſt ſûr; tout bon ſujet,
Dans ſon cœur en a preuve claire.
Vous êtes fait pour tout bien faire;
Sans m'amuſer à le prouver,
Il me ſuffit de vous trouver
Le moyen de mettre en pratique
La bienfaiſance dont ſe pique

Votre cœur juste & généreux
Que ses bienfaits rendent heureux.
Or cette trouvaille est facile.

La maison qui me sert d'asyle
Se trouve dans l'alignement
Du quai des Orfevres allant
A la premiere présidence.
Par révérence, j'aurois dû,
Ou j'aurois dû par révérence
Nommer d'abord la présidence;
La rime ne l'a pas voulu,
Force est de suivre sa méthode.

Pour rendre la pente commode,
Quand vous baissâtes le terrein,
Le terrein ou bien la chaussée,
Ma maison devint exhaussée
De la valeur d'un pied tout plein.
Ce fut beaucoup d'honneur pour elle.
Mais il survint une querelle
Entre trois marches d'escalier
Qui conduisent à mon pallier
Et certaine marche nouvelle
Qu'il falloit leur associer.

Madame premiere ascendante

Fut ſur-tout fort récalcitrante,
Gronda, tempêta, fit fracas,
Et jura de garder le pas.
Elle avoit tort, c'étoit le prendre
Par trop haut. On lui fit comprendre
Que ſans l'obliger à céder,
Il étoit aiſé d'accorder
Leurs contradictoires demandes.

Un milicien d'Outrequin
Fit comme jadis Charles-quint
Avec deux hargneuſes flamandes.
Sept ou huit gros pavés de grès
Qu'il appareilla mal exprès
Pour leur ôter toute apparence
D'eſcalier, ou marche, ou degré,
Firent que premiere eût juré,
Et juroit par ſa contenance,
Qu'elle avoit toujours conſervé
Son accoudoir ſur le pavé.

Dans l'eſcaliere hiérarchie
Voilà donc la paix établie
Sur un ſolide fondement.
Ce n'eſt point une paix plâtrée,
C'eſt une paix bien aſſurée,
Une paix à ſable & ciment.

Je n'ai point encor dit comment
Vous pouvez me rendre ſervice;
Nous y viendrons tout doucement.
Briéveté n'eſt point mon vice;
Puis il faut que je vous puniſſe,
Beau ſire, d'avoir exigé
Qu'en rimes je vous écriviſſe :
N'eſperez pas que je finiſſe,
Sans vous avoir bien corrigé
D'un auſſi bizarre caprice.

A notre eſcalier revenons,
Comme Dandin à ſes moutons.
Je vous ai dit que le manœuvre
Qui des grès fut metteur-en-œuvre,
Les avoit fort mal aſſortis,
Mal arrangés & mal ſertis.
Vous jugez bien en conſéquence
Que le degré formé d'iceux
Eſt étroit, disjoint, raboteux,
Et qu'on ne peut en conſcience
Sur un pas auſſi dangereux,
Sans ſavoir s'il aime la danſe,
Expoſer un pauvre goutteux,
A faire le ſaut périlleux.
Car vous ſaurez qu'en héritage
Défunt mon pere, pour tout bien,

M'a laiſſé la goutte en partage:
Mieux valoit ne me laiſſer rien.
J'ai fait valoir ce patrimoine;
Il a proſperé tant & plus;
J'en ſuis quelquefois ſi perclus,
Qu'on me prendroit pour un chanoine;
Non pour un chanoine méchant,
Inquiet, blême, atrabilaire,
Qui nuit & jour ſonge à mal faire;
Mais pour un chanoine gourmand,
Qui dort, mange, boit & digere,
Médit un peu des bonnes gens,
Seulement pour paſſer le tems,
Et ſe délaſſer du bréviaire.

La goutte n'eſt pas tout encor;
J'héberge en ma pauvre cervelle
De folie un double tréſor,
Et chacune des deux eſt telle
Que, pour me conſerver le cou,
Il faudroit double garde-fou,
Garde-fou marchant à ma ſuite,
Attentif à choyer ma peau,
Redreſſant mes pas, ma conduite;
Tel enfin que frere Chapeau,
Eſcortant un profès jéſuite.

Mais n'exigeons pas que vos ſoins
S'étendent ſur tous mes beſoins;
Cette faveur ſeroit trop forte.
Daignez ſeulement faire enſorte
Que ſans augmenter le danger
Qu'en tous lieux avec moi je porte,
Je puiſſe paſſer par ma porte
Sans être obligé de changer
Ma charge de vivant-bon-diable,
Contre un brevet de trépaſſé.
Et quand un haſard favorable
Du *requieſcat in pace*
Me ſauveroit, ſeriez-vous aiſe
Qu'un beau matin le Carpentier,
Cochin, Perronet, Gendrier,
Et de leurs pareils quinze ou ſeize,
Qui ſont amis chauds comme braiſe,
En grondant vinſſent vous crier:
» Notre bon ami le Monnier,
» En cherchant la rime d'ingambe,
» Vient de ſe fracaſſer la jambe
» Sur votre maudit eſcalier;
» Ou bien, en chantant un air grave,
» Qui va du grenier à la cave,
» Contre terre il a fait du nez
» Un bémol des mieux détonnés ».

Pour vous épargner ce reproche,
Et conſerver un bon garçon,
Qui quelque jour chez de la Roche,
Entre la poire & la brioche,
Vous entonnera la chanſon
De ſaint Michel votre patron,
Au lieu de huit morceaux de roche,
Faites mettre par un maçon
Une bonne marche de pierre
Qui me ſauvera de la bierre
Et de tout mauvais horion.



EPITRE

Des Chapelains & Clercs d'une églife collégiale à leur Chapitre.

Ce n'eft pas tout que d'être humain,
Avec jugement il faut l'être.
Le zele du Samaritain
Plait bien mieux au fouverain maître,
Que l'indifférence du prêtre
Qui détourne la vue & paffe fon chemin;
Mais tout le beau zele que montre
L'homme de Samarie au bleffé qu'il rencontre,
Au lieu de le guérir, peut abréger fes jours,
S'il s'y prend gauchement pour lui donner fecours.
On le répete encor, ayons de la tendreffe
Pour les infortunés, les pauvres fouffreteux,
Mais à ce fentiment joignons un peu d'adreffe,
Sans quoi nos foins pourroient devenir dangereux.

Ceci pofé, fouffrez, Chapitre vénérable,
Humain, généreux, charitable,
Que de l'humble raifon nous portions le flambeau
Sur un réglement tout nouveau
Emané de votre prudence.
Ce réglement porte en fubftance

Qu'au

Qu'au chapelain ou clerc qui malade ſera
Chaque jour on retranchera
Portion de ſa ſubſiſtance.
Nous avouerons qu'à bon deſſein
Par vous cette regle fut faite.
Vous nous traitez comme on vous traite,
Peut-on mieux traiter ſon prochain ?
Dans vos infirmités un prudent médecin
Vous ordonne auſtere diette,
Et la diette vous guérit :
A votre corps, à votre eſprit
Elle rend leur vigueur premiere.
Or ce qui vous fut ſalutaire,
Votre bonté nous le preſcrit,
Fait plus, nous le rend néceſſaire.
C'eſt nous prouver, zelés docteurs,
Qu'à notre guériſon vos cœurs
Prennent l'intérêt le plus tendre :
Mais daignez écouter ; nous vous ferons comprendre
Qu'un régime utile pour vous
Ne ſauroit être bon pour nous.
Grace à tous vos calculs, notre collégiale,
Lorſque ſoir & matin nous occupons la ſtale,
Par jour nous donne vingt-cinq ſous ;
Vingt-cinq ſous pour la nourriture,
Frais de toilette & de parure,

Rabats, ſurplis, camail, tabac,
Un peu de poudre & de friſure,
Le blanchiſſage & la chauſſure.
Vous voyez que notre eſtomac,
Au lieu de ces longues frairies
Où l'on vous voit officier,
Fait des vigiles, des féries,
Qu'on ne trouva jamais dans le calendrier.
En deſirez-vous une preuve?
Prononcez dans notre maiſon
Le vieux mot indigeſtion,
Vous verrez que l'expreſſion
A la plupart ſemblera neuve.
Encore ſi parmi nous il en eſt deux ou trois
Pour qui ce terme ſoit de ſtyle,
C'eſt qu'ils ont le bonheur par fois
De ſe ravitailler en ville.
Vous le voyez, Meſſieurs, c'eſt s'y prendre à rebours
Que de vouloir guérir à force d'abſtinence
Gens pour qui mardi gras & les autres grands jours
Sont de vrais jours de pénitence.

A préſent que la vérité
Vient d'éclairer votre bonté,
Nous eſpérons, Seigneurs, que votre bienfaiſance

Des chapelains & clercs doublera la pitance,
Lorſque vous les verrez haves, ſecs, affoiblis,
Réduits par trop de jeûne à reſter dans leurs lits.
Avec eux, bons Seigneurs, vous ne voudrez pas faire
Ce qu'avec ſes enfans faiſoit certaine mere
Qui prétendoit... Tenez, nous allons vous conter
En très-peu de mots ſon hiſtoire.
Du fait on ne ſauroit douter,
En Picardie il eſt notoire.

Près d'Amiens une femme avoit pluſieurs enfans,
Les uns encor petits, d'autres déjà plus grands.
« Mon Dieu, qu'ils ſont gentils, diſoit une voiſine,
» Qu'ils ont de jolis traits! qu'ils ont de beaux
» grands yeux!
» Belle bouche, beau teint, tout beau juſqu'aux
» cheveux.
» C'eſt bien dommage que leur mine
» Soit triſte, morne, & ſombre. — Oh pour cela,
» c'eſt vrai;
» Mais jarni ce n'eſt pas ma faute;
» Car pour les en guérir je tiens la verge haute;
» Par jour il m'en coûte un balai ».

EPITRE

A Madame de...

Le jour de ſa fête.

Respectez, je vous le conſeille,
Et ces déeſſes, & ces dieux
Dont on nous raconte merveille;
Mais qu'ils ſe tiennent dans leurs cieux
S'ils veulent que je les honore :
Quand ils viennent en ces bas lieux,
Ils ſont des gens bien ſcandaleux.

Tantôt, au lever de l'aurore,
J'étois dans la boutique où Flore,
Pour attirer les acheteurs,
Étale ſes douces faveurs.
J'ai vu de ces dieux une bande;
En vain j'ai voulu les compter,
Ils étoient près de la marchande,
Et paroiſſoient ſe diſputer.
J'approche, à loiſir j'examine,
Et leur contenance, & leur mine;
Je les ai bientôt reconnus.
J'ai vu d'abord dame Vénus,

Qui, pour fouiller dans une hotte,
Alongeoit de beaux bras tout nus,
Et puis des Amours ſans culotte
Et dona Minerve en capotte,
Et le grand flandrin de Phébus,
Couronné de bouts de chandelle,
Des Jeux & des Ris la ſéquelle,
Graces, Plaiſirs, *& cætera*,
Tels qu'on les voit à l'opera.

Le long du quai de la féraille
On voyoit courir la canaille
Pour prendre part à leur débat.
J'imaginois être au ſabat,
Tant ils faiſoient de tintamarre,
De bacanal & de bagarre :
« A moi la plus brillante, à moi. —
» Vous ne l'aurez pas ſur ma foi. —
» Dépêchez-vous, que l'on me ſerve;
» Apprenez que je ſuis Minerve. —
» Minerve tant qu'il vous plaira;
» Minerve après nous en aura.
» Qu'en veut faire cette bigotte ?
» Prétend-elle faire ſa cour
» A quelque Charlot en ce jour ? —
» Non, c'eſt pour ma chere Charlotte. —
» Sa chere Charlotte eſt fort bon !

Reprend aigrement Apollon,
„ Qui donc, s'il vous plaît eſt ſon maître?
„ Ce n'eſt pas moi, dit Cupidon,
„ Mais de bon cœur je voudrois l'être;
„ On verroit moins de malheureux :
„ Je ne regne que dans ſes yeux.
„ Moi dans ſon cœur, dit la déeſſe
„ De la vertu, de la ſageſſe.
„ Elle regne par mes talens,
Reprend l'inventeur de la lyre :
„ C'eſt moi qui régis ſes accens,
„ Quand par un ſublime délire
„ Elle enchante & ravit les ſens.
„ Quoi, dit la reine de Cythere,
„ Le don de charmer & de plaire,
„ A vous entendre, n'eſt donc rien?
„ Sachez qu'il eſt le premier bien.
„ Charlotte eſt mon plus bel ouvrage,
„ C'eſt me faire un cruel outrage
„ De prétendre „. . . Chaque marmot
Pour ſa maman lâche ſon mot;
Ris, Jeux, Plaiſirs, Amours & Graces,
Diſent qu'ils volent ſur ſes traces,
Et qu'ils doivent avoir leur part. . .

Voyant qu'il étoit un peu tard,
Et que de ces dieux la querelle

Comme eux devenoit éternelle,
Je vous les ai tous plantés-là,
En prenant la fleur que voilà :
Puiſſe-t-elle vous être un gage
De mon tendre & ſincere hommage.

Si ces dieux ont pu s'accorder,
Ils ne doivent guere tarder :
Vous les verrez bientôt paroître
Chacun avec un gros bouquet.
Ceci pourtant n'eſt qu'un peut-être ;
Car s'ils étoient pris par le guet....

FIN.



RÉPONSE

Aux questions sur la traduction de Térence.

PLUSIEURS parens & plusieurs maîtres m'ont demandé de leur expliquer les moyens de rendre utile aux jeunes gens la traduction de Térence que j'ai faite pour eux sur le texte corrigé à l'usage des classes. J'ai fait cette explication dans la préface de Terence. On ne la trouve pas assez détaillée ; on a raison. Je vais entrer dans un plus grand détail.

Peres tendres, qui avez à cœur l'instruction de vos enfans, & vous, instituteurs particuliers, qui secondez des desirs aussi louables, causons ensemble. Je vais vous expliquer un procédé que j'ai toujours vu réussir.

Dès que votre éleve saura décliner & conjuguer ; au lieu de lui faire apprendre les regles de la syntaxe qui le fatigueroient, parce qu'il n'en sentiroit pas l'utilité, ouvrez-lui Terence. D'abord faites-lui lire une phrase de la traduction ; il l'entendra. Qu'il lise ensuite cette phrase dans le texte ; il saura qu'elle doit signifier ce que dit la traduction ; mais il ne verra pas qu'elle le signifie. Alors arrangez-lui les mots dans l'ordre de la cônstruction latine. Au lieu de lui faire chercher ces mots dans le dictionnaire, où il trouveroit plusieurs significations dont le choix l'embarrasseroit ; dites-lui la vraie signification de ces mots

dans la phraſe qu'il a ſous les yeux. Demandez-lui le cas, le genre & le nombre des noms ; le mode, le tems, la perſonne & le nombre des verbes. Il les dira puiſqu'il ſait décliner & conjuguer. Demandez-lui pourquoi le nom qui commence la phraſe eſt au nominatif. Il ne pourra vous répondre. Cherchez alors dans la ſyntaxe la regle qui dit que tout verbe doit avoir un nominatif : faites-lui en la lecture & l'explication. Suivez cette méthode pour le verbe & ſon régime, pour les prépoſitions & leur régime, &c. &c. Vous n'irez pas vîte, mais vous conduirez votre éleve par un ſentier ſûr, amuſant & abrégé. En peu de tems toutes les regles lui ſeront familieres. Il les aura appriſes ſans s'en appercevoir. Elles tiendront dans ſa mémoire par le raiſonnement. L'exemple & le précepte y ſeront entrés de compagnie.

Quand vous aurez cheminé de cette maniere pendant quelque tems, poſez la main ſur la traduction ; faites chercher à votre éleve le ſens du latin. Aidez-lui s'il ſe trouve trop embarraſſé. Quand il aura trouvé le ſens, ôtez la main, laiſſez lui voir la traduction. Il s'applaudira de s'être rencontré avec le traducteur. Lorſque la traduction s'éloignera de la marche du latin (ce qui eſt rare) expliquez-lui par quelle raiſon le traducteur a pris ce parti. Peut-être l'éleve le ſentira-t-il lui-même par l'obſcurité, l'embarras, le louche que jetteroit dans la phraſe une explication plus littérale. Les notes à cet égard pourront vous ſervir dans pluſieurs occaſions.

Avec cette méthode, qui n'a rien que d'amuſant pour le maître & l'éleve, les progrès ſeront

rapides. Vous n'aurez pas lu un acte que l'enfant marchera presque seul ; vous n'aurez pas lu une comédie qu'il n'aura plus besoin de cette lisiere.

Pour lors (selon l'âge & le degré de conception de l'enfant) faites-lui remarquer l'élégance, le naturel, la vivacité, &c. qu'a mises, ou qu'auroit dû mettre le traducteur dans le dialogue. Critiquez avec lui l'ouvrage. Ce sera le moyen de lui former le goût. Pour lui former le cœur, faites-lui remarquer les passages de saine morale, les beaux traits de nature qui sont répandus en foule dans Terence. Il n'est pas besoin de les indiquer. Ne craignez point que la lecture de ce Terence puisse corrompre les mœurs de votre éleve. J'ai retranché soigneusement tout ce qui peut alarmer la pudeur. Cette édition est châtiée comme celle de Port-Royal, & celle qu'on donne aux enfans dans tous les colleges.

Les raisons que j'ai eues d'offrir Terence aux enfans, préférablement à tout autre auteur latin, sont déduites dans la préface de ma traduction. Je ne les répeterai point ici. J'en ai assez dit pour répondre à la question qui m'a été faite de plusieurs côtés.

DE PLAUTE.

Les amateurs de Plaute, & ils sont en grand nombre, me demandent & me font demander la traduction de cet auteur. Je dois la donner, disent-ils, en reconnoissance de l'accueil favorable que le public a bien voulu faire à mes traductions de Terence & de Perse. Je sens vivement ce que je dois au public. Quoique la traduc-

tion de Plaute ſoit une tâche longue & pénible, la difficulté ne me rebuteroit pas ſi j'étois aſſuré de réuſſir.

Je crois entendre Plaute, mais je ne ſuis pas certain de pouvoir le rendre. Et quand je le rendrois d'une maniere un peu ſupportable, mon ouvrage ne plairoit peut-être pas encore. Plaute eſt rempli de mauvaiſes pointes, de plats jeux de mots qui ont pu amuſer de ſon tems, mais qui déplaiſoient du tems d'Horace.

At noſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavêre ſales : nimiùm patienter utrumque,
Ne dicam ſtultè, mirati. Hor. de art. poet.

Ces jeux de mots ne peuvent paſſer d'une langue dans une autre. Des exemples le prouveront. Deux valets s'abordent; l'un s'informe de la ſanté de ſon camarade par ces mots : *ut vales?* Réponſe. *Num medicus?* Es-tu médecin? La réplique, *una littera plus*, je ſuis une lettre de plus, peut-elle devenir claire en françois? Devinera-t-on que le valet veut dire qu'il eſt *mendicus* & non *medicus?* Autre exemple. Un maître appelle ſon eſclave *Milphio : heu, Milphio, ubi es?* Le valet répond : *aſſum apud te eccum.* Le maître reprend : *ego elixus ſis volo.* Traduiſons. *Hola, Milphion, où es-tu? — Me voilà près de vous. — Je t'aimerois mieux bouilli.* Quel ſens préſentera cette traduction? Aucun; à moins que l'on n'explique au lecteur que Plaute a joué ſur le mot *aſſum;* que ce mot dans l'intention du valet ſignifie *adſum*, & que le maître entend, ou feint d'entendre, le participe *aſſus* à l'accuſatif.

De pareilles platitudes plairoient-elles quand

on pourroit les traduire fidellement? Si on ne les traduisoit point, ou qu'on les rendît par des équivalans, le lecteur n'accuseroit-il point le traducteur d'infidélité?

Plaute est souvent licentieux. Les mœurs exigeroient plus qu'une gaze sur beaucoup d'endroits capables de blesser la pudeur. Mais quand les obscenités sont en action ou en situation, le seul parti à prendre seroit de les supprimer, au moins dans la traduction. Une traduction ainsi altérée ou tronquée plairoit-elle?

Voilà les raisons qui me détournent de la traduction de Plaute. Voici les motifs qui me porteroient à le traduire. Plaute est un poëte plein de de génie, de verve & de ce qu'on appelle *vis comica*. Son style est élégant & pur, vif & rapide. Quand Plaute est bon il est excellent. Il est peu connu. Nous n'en avons que de mauvaises traductions. Celle de Geudeville a tous les défauts que peut avoir une traduction. Celle de Limiers est un peu plus supportable; mais elle est souvent infidelle & toujours froide. Ni l'une ni l'autre ne peut donner une juste idée du mérite de Plaute. Aussi Plaute est-il très-diversement jugé. Ceux des lecteurs qui ont eu la patience de le méditer assez pour parvenir à l'entendre, l'exaltent avec excès. Ils se dissimulent par des éloges outrés, qu'ils ont perdu bien du tems & de la peine. Ceux qui ont essayé de l'entendre & qui se sont rebutés, le blâment, le dépriment avec humeur, pour ne pas convenir qu'ils n'ont pu le déchiffrer. On est partagé sur Plaute comme sur Rabelais, auquel il ne ressemble pas mal, par le génie, l'obscurité & l'indécence.

Tout en balançant ſi je traduirois, ou non Plaute, tout en peſant les motifs de part & d'autre, j'ai traduit la piece des Menechmes. C'eſt un acte d'obéiſſance aux perſonnes qui me ſollicitent de traduire tout Plaute. Je donnerai cette piece au premier libraire qui voudra l'imprimer. Le public jugera ſur cet échantillon ſi l'ouvrage entier lui plairoit ou non. Je me déciderai d'après ſon jugement.

J'ai choiſi la piece des Menechmes, parce que nous en avons une imitation en françois, & parce que j'ai un grand changement à propoſer dans la coupe des actes. Je place, ſans autre autorité que le bon ſens, le commencement du cinquieme acte au vers :

Lumbi ſedendo, oculi ſpectando dolent,

qui dans toutes les éditions eſt le ſixieme vers de la ſcene troiſieme du cinquieme acte.

Si le lecteur veut ouvrir ſon Plaute, & chercher le vers qu'on vient de citer, il verra que, ſix vers plus haut, le vieillard eſt parti pour aller chercher un médecin ; que Menechme reſté ſeul en ſcene n'a débité que cinq vers avant le retour de ce vieillard. Il verra plus bas que ce vieillard en arrivant ſe plaint d'avoir attendu long-tems le médecin ; que le médecin lui a raconté deux cures qu'il vient de faire ; qu'ils ont cauſé enſemble de la maladie de Menechme, &c. & tout cela pendant le tems qu'il a fallu pour déclamer cinq vers. Où eſt la vraiſemblance ? Ce ſeroit faire injure à la pénétration du lecteur que de vouloir lui prouver plus longuement une vérité qui n'a beſoin que d'être montrée pour être ſentie. Il eſt clair que

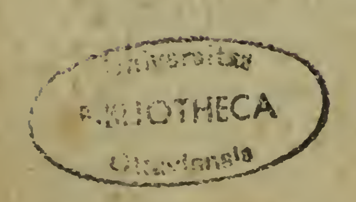
l'acte cinquieme doit commencer au retour du vieillard. Il est étonnant qu'aucun éditeur, aucun commentateur ne s'en soit apperçu, qu'ils n'aient pas même fait une scene nouvelle à l'arrivée de ce vieillard. Pour ne pas abuser de la patience du lecteur, je n'indiquerai point ici les autres changemens & les autres corrections qui me paroissent utiles à faire dans le texte de Plaute; ils sont en trop grand nombre. Je ferai part bien volontiers de mes observations & de mes doutes à ceux qui voudroient donner une édition de ce poëte, & je soumettrois mes opinions à leurs lumieres.

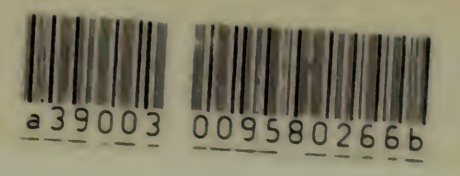
La typographie est portée de nos jours à un haut degré de perfection. C'est bien dommage que chaque éditeur copie toutes les fautes des éditeurs qui l'ont précédé, & en fasse de nouvelles. Il arrive de-là que plus on imprime un auteur, plus il est défiguré.

On vient de m'envoyer la superbe édition de Terence par Baskerwil. Je l'ai saisie avec avidité. Le livre m'est tombé vingt fois des mains, & ce n'est pas aux fautes légeres que j'ai ouvert les doigts. Actes mal placés, scenes continuées lorsqu'il faudroit des scenes nouvelles, mauvais choix dans les variantes, fautes de ponctuation, fautes d'impression (faciles à corriger à la vérité, mais toujours désagréables), fautes d'éditeur qui donnent des contresens visibles: voilà ce que j'ai trouvé dans un ouvrage imprimé avec magnificence. Devroit-on mentir quand on est si bien vêtu? Si M. Baskerwil étoit curieux de faire un errata, je lui fournirois beaucoup de matériaux.

FIN.

L'Approbation & le Privilege ſe trouvent à la fin des Satyres de Perſe, traduites par le même Auteur.




a39003 009580266b

